

# CINQUANTE ANS AU « 8 »



Algérie  
1954-1961



# ALGÉRIE

1954-1961



A la différence de ses frères de la 10<sup>e</sup> Division parachutiste, les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Régiments de parachutistes coloniaux qui ont l'avantage d'avoir dans l'Algérois une base arrière confortable, le 8<sup>e</sup> RPC, seul régiment colonial de la 25<sup>e</sup> DP, connaît pendant toute la guerre d'Algérie les inconvénients d'une vie de nomades.

Opérant essentiellement dans l'est de l'Algérie, de la mer jusqu'aux confins sahariens mais aussi avec quelques escapades vers l'intérieur, les « nomados » du « 8 » effectuent une soixantaine de déménagements avec, aux lèvres, leur fameux mot de passe « Oukéluit ».

En contrepartie, cette fluidité, pas toujours facile à vivre, leur permet de réaliser l'un des plus beaux bilans obtenus par un régiment dans cette guerre très différente de celle de l'Indochine.



## L'ÉPOPÉE DU « 8<sup>e</sup> BALLADEUR »



## ALGÉRIE 1954-1961



1954

Colonisée depuis 1830, l'Algérie est organisée en 1947 en départements français.

La paix règne en apparence, car depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, des dissidences se sont créées et un parti populaire algérien s'est formé, regroupant ceux qui refusent la souveraineté française et veulent l'indépendance. Des troubles vite réprimés naissent, renaissent et se multiplient.

Le gouvernement français qui a fort à faire à se débarrasser de l'Indochine ne prend pas très au sérieux les remous d'Afrique du Nord et refuse de croire à un début d'insurrection.

Cette guerre d'Algérie, que personne n'osera nommer ainsi, débute réellement dans la nuit du 30 octobre au 1<sup>er</sup> novembre 1954, avec une série de soixante-dix attentats sanglants provoquant la mort de nombreux Européens : c'est la « Toussaint rouge ».

L'insurrection surprend le gouvernement par son étendue et surtout par sa sauvagerie. Les forces stationnées en Algérie doivent être renforcées par des unités de métropole.

Des renforts militaires sont aussitôt envoyés pour maintenir l'ordre.

La Brigade de parachutistes coloniaux est sollicitée pour la mise sur pied immédiate de deux bataillons de type « Blizzard » (mot de code désignant des formations de marche de type léger pour le maintien de l'ordre). Le 4 novembre 1954, les deux bataillons « Blizzard I et II » sont constitués à Bayonne. Ils conservent cette appellation jusqu'au 23 novembre 1954, date à laquelle ils deviennent respectivement le 5<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux.

Le « 8 » est ainsi ressuscité et une nouvelle fois engendré dans l'urgence.

Le deuxième détachement « Blizzard » est mis sur pied en moins de vingt-quatre heures et son commandement en est confié au chef de bataillon Guy **Kohler**.



*Le lieutenant-colonel Kohler, en 1962, alors qu'il est chef de corps du 8<sup>e</sup> RPIMa.*

Né le 12 novembre 1914, Guy **Kohler** commence sa carrière en 1937 à Delle (territoire de Belfort). La guerre, il la fait dès 1939; prisonnier, mais aussitôt évadé, il passe dans la Résistance où il prend la tête d'un important maquis du Var.

En 1944, il passe à la 9<sup>e</sup> DIC et prend le commandement du groupe franc du 6<sup>e</sup> RTS.

Puis c'est l'Indochine (filière classique des anciens) où il combat pendant quatre ans et demi, chez les parachutistes. De 1951 à 1954 il est en AOF, au 4<sup>e</sup> BCCP, à Dakar. Il est promu chef de bataillon en 1953 et prend le commandement du « 4 ».

Trois semaines après sa création, le bataillon « Blizzard II » devient le 8<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux.

« 8, deux fois 4, pas d'impair », une formule que le chef de bataillon **Kohler** aura non seulement à cœur de mettre en pratique mais qu'il aura l'occasion de relancer quelques années plus tard lorsqu'il sera rappelé en 1961 comme lieutenant-colonel à la tête du 8<sup>e</sup> RPIMa.

Le lieutenant-colonel **Kohler**, titulaire de onze citations, était commandeur de la Légion d'honneur. Il est décédé le 7 juin 1981 à Saint-Raphaël.

### ORDRE DE BATAILLE

Un groupe état-major :

Chef de bataillon	<b>Kohler</b>	commandant de bataillon
Capitaine	<b>Dobbels</b>	commandant en second
Médecin lieutenant	<b>Outin</b>	

Une section d'appui (groupe de mortiers de 60 mm et groupe de 75 SR) :

<u>4<sup>e</sup> compagnie</u>	<u>5<sup>e</sup> compagnie</u>	<u>6<sup>e</sup> compagnie</u>
Capitaine <b>Heulard</b>	Capitaine <b>Firth</b>	Capitaine <b>Jolliet</b>
Lieutenant <b>Bellamy</b>	Lieutenant <b>Chevrot</b>	Lieutenant <b>Béal</b>
Lieutenant <b>Faure</b>	Sous-lieutenant <b>Cazou-Mingot</b>	Sous-lieutenant <b>Bahuaud</b>

**Effectif total** : 12 officiers, 66 sous-officiers et 321 hommes de troupe – **Total** : 399.

Le 5 novembre, le bataillon est rassemblé à 7 h 00 et les compagnies rejoignent la gare de Bayonne pour prendre le train en direction de Toulouse. De là, le bataillon est transporté vers l'aéroport de Blagnac d'où il est enlevé par avions « *Armagnac* » vers Alger (Maison-Blanche).

Le 8 novembre, le bataillon fait sa première apparition officielle en défilant dans les rues d'Alger. Il est ensuite présenté au général **Gilles**, commandant les TAP.

Le 11 novembre, il rejoint Boufarik, à 30 kilomètres au sud d'Alger.

Le 14 novembre, il effectue sa première opération en Kabylie : un ratissage dans la région d'Abbo, où il récupère cinq armes et appréhende une soixantaine de suspects.

Le 23 novembre, par note de service n° 6/PC du 9 novembre 1954 (signée du général Gilles commandant la 11<sup>e</sup> DIAP), le bataillon « Blizzard II » devient le 8<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux.

Fin novembre, le « 8 » fait mouvement sur Kenchela et, dès début décembre, rayonne autour de Tadjemout où il tue 5 HLL (hors-la-loi) et fait 14 prisonniers. L'opération s'est déroulée par un froid de 0 °C et un vent de plus de 50 kilomètres par heure. Personne n'est équipé de vêtements chauds.

Le 20 décembre, mouvement sur Batna au sud de Constantine, un bond de 800 kilomètres à vol d'oiseau vers le Nord, en train et en camion. Opérations « *Ali Baba* », « *Batjouj* » et « *Batmorah* », dans une région montagneuse et boisée, à Tkout dans le canyon de l'oued Abiod.

La nuit de Noël se passe dans une vieille caserne d'artillerie de Batna : au menu, des dindes livrées par air.

## 1 9 5 5

Début janvier, opération « *Sylvestre* » dans la même région, bouclage de zone puis déplacement sur Biskra à 130 kilomètres au Sud et Oulach en zone désertique.

Opérations « *Véronique* » et « *Violette* » : ratissage et présence.

En base arrière à Batna, le caporal Marcel Leroux se tue dans un accident de GMC. Il est le premier parachutiste du « 8 » à tomber sur la terre algérienne.

Opération « *Djebel Marshel* », ratissage et fouille de site minier.

En février, le 8<sup>e</sup> BPC retourne à Boufarik et retrouve ses cantonnements dans l'usine Delcourt.

Fin février, l'assassinat d'un dignitaire musulman lance le bataillon à la recherche des coupables. Les mines de fer de Souma, près de Boufarik, sont fouillées sans résultat. Fin mars, retour sur Batna.

Opération « *Tabanent* », ratissage et bouclage de zone dans le djebel Djebrount. Le « 8 » prend ensuite le commandement du secteur de Tkout. Les actions se succèdent à un rythme soutenu : ratissages, fouilles, nomadisations, embuscades de nuit, reconnaissances...

Le 20 mai, c'est l'accrochage dans le djebel Kouza avec une bande rebelle : 2 tués au « 8 », le parachutiste Baumgartner de la 5<sup>e</sup> compagnie et le sergent-chef Cronnier, chef de section dans la même unité, qui meurt à l'hôpital de Batna. Chez les HLL, un tué et des blessés non dénombrés.

En juin, tout le bataillon assure la protection des moissons et la garde des fermes de la région de Batna où les rebelles viennent de massacrer sauvagement les familles de colons.

En juillet, opération « *Djebel Guetianne* », ratissage du massif avec déplacement en hélicoptère, puis opération « *Djebel Djezzard* », pour le même type de mission au-delà des montagnes de Belezma à N'Gaous, à l'ouest de Batna. Le bataillon y reste tout le mois de juillet, patrouillant et tendant des embuscades de nuit sur les routes et les pistes afin d'accentuer l'insécurité chez les rebelles.

Le 1<sup>er</sup> septembre, le 8<sup>e</sup> BPC fête Bazeilles à N'Gaous puis monte l'opération « *Djebel Krales* » à l'est de Batna sur Foum-Toub : bouclage de zone et fouille de douars.

Le 23 septembre, il quitte N'Gaous pour Constantine.

Le 29 septembre, un peu moins d'un an après son arrivée sur le sol d'AFN et le jour de la saint Michel, le 8<sup>e</sup> BPC est dissous par décision ministérielle n° 14029/EMA du 2 septembre 1955 et est incorporé au 2<sup>e</sup> RPC, nouvellement constitué à partir des personnels venant du « 5<sup>e</sup> Blizzard » et du 1<sup>er</sup> BPC arrivant d'Indochine.

## 8<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux

### Témoignage de satisfaction

OG du Général commandant le Sud Constantinois  
25 septembre 1955

« Le 8<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux quitte la zone opérationnelle des Aurès après un séjour de plus de onze mois.

Au cours de cette période, soit comme unité d'intervention, soit comme unité de secteur, sous les ordres du commandant **Kohler** et du capitaine **Dobbels**, le 8<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux a déployé une activité inlassable et fait preuve d'une résistance physique remarquable. En dépit des conditions matérielles sévères, de circonstances parfois difficiles, il a constamment fait preuve des qualités d'enthousiasme et de persévérance dans l'œuvre d'assainissement et de pacification entreprise dès les premiers jours de la rébellion.

Le Général commandant civil et militaire des Aurès Nementchas exprime aux cadres et à la troupe de ce bataillon sa fierté d'avoir eu sous ses ordres cette magnifique unité. »

1 9 5 6

## LE 8<sup>e</sup> RÉGIMENT DE PARACHUTISTES COLONIAUX

Au printemps 1956, le gouvernement décide de rappeler au service actif six classes du contingent.

La Brigade des parachutistes coloniaux se trouve ainsi soudainement sollicitée pour l'incorporation de plus d'un millier d'anciens parachutistes, officiers, sous-officiers et militaires du rang.

À l'époque la Brigade est très dispersée :

- la maison mère, la brigade, est à Bayonne et à Mont-de-Marsan ;
- le 2<sup>e</sup> RPC (régiment d'appelés) et le 3<sup>e</sup> RPC (régiment d'engagés) sont en Algérie ;
- le 4<sup>e</sup> BCCP est en Afrique occidentale française (Dakar et Thiès) ;
- le 5<sup>e</sup> BPC est à Madagascar (Tananarive et Ivato) ;
- la CPC est en Afrique équatoriale française (Brazzaville).

Il y a donc nécessité à créer une nouvelle structure d'accueil. C'est ainsi que, tel le Phénix renaissant de ses cendres, le « 8 » est ressuscité une deuxième fois... et une fois encore dans l'urgence.



Dans le cadre général de la réorganisation des unités de parachutistes coloniaux, et en vue de renforcer en AFN le groupement parachutiste d'intervention, le secrétaire d'État aux Forces armées « Terre » prescrit par décision ministérielle n° 7734/EMA/IOS la création du 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux.

Ce régiment est créé à compter du 1<sup>er</sup> mai 1956 au sein de la Brigade de parachutistes coloniaux et sur le territoire de la 5<sup>e</sup> Région militaire. Ses garnisons de rattachement sont Perpignan et Rivesaltes.

Par message n° 35 469/TC/PO/3 du général directeur des forces coloniales en date du 26 avril 1956, le lieutenant-colonel Louis **Fourcade** est désigné pour prendre le commandement du 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux, composante de l'élément opérationnel de la 25<sup>e</sup> Division parachutiste.

#### ORDRE DE BATAILLE

Chef de corps	:	Lieutenant-colonel Louis <b>Fourcade</b>
Commandant en second	:	Capitaine Paul <b>Mourier</b>
Commandant major	:	Chef de bataillon Raoul <b>Orsini</b>
Officier adjoint	:	Capitaine Louis <b>Chomette</b>
Officier adjoint	:	Capitaine Robert <b>Charles</b>
Officier renseignement	:	Capitaine Robert <b>Bole du Chaumont</b>
Officier transmission	:	Capitaine Henri <b>Kamiski</b>
Médecin-chef	:	Capitaine Henri <b>Robert</b>

##### 1<sup>re</sup> compagnie

Capitaine Raymond **Dupau**

##### 2<sup>e</sup> compagnie

Lieutenant Gérard **Faussurier**

##### 3<sup>e</sup> compagnie

Lieutenant Roger **Decours**

##### 4<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Yves de **Kerros**

##### Escadron

Capitaine François de **Wilde**

##### Compagnie d'appui

Capitaine René **Le Page**

##### Compagnie de commandement et de soutien

Capitaine Daniel **Pradère-Niquet**



Le lieutenant-colonel Fourcade.

Le lieutenant-colonel Fourcade :

Né à Tarbes le 14 novembre 1909, le sous-lieutenant Louis Fourcade sort de Saint-Cyr en 1931 (promotion Mangin) dans l'infanterie coloniale.

Affecté au 8<sup>e</sup> RTS à Toulon, il ne tarde pas à rejoindre l'AOF où il découvre plusieurs pays dans lesquels va se forger son expérience africaine.

1936, c'est le retour à Toulon, au 4<sup>e</sup> RTS. Il saisit alors l'occasion de passer le brevet d'observateur d'aviation, puis reste une année au sein d'une escadrille à Marignane. Rappelé par l'Arme, il se retrouve en Indochine en février 1938.

En Europe, la guerre éclate, l'Asie se déstabilise.

Le capitaine Fourcade combat alors les Japonais mais à la tête d'une... escadrille. Destin étrange du seul marsouin ayant jamais commandé une formation aérienne pendant sa carrière.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Fourcade' with a flourish at the end.

Le 25 septembre 1940, commandant de bord de l'avion *Potez 63.11* (le seul d'Indochine), il abat un *Akajima 94*, bimoteur de reconnaissance japonais. Il gagne sa première citation : une victoire aérienne... et une deuxième en 1944 pour... une victoire navale contre deux jonques chinoises de haute mer !

Lors du coup de force japonais en 1945, c'est à nouveau les combats désespérés à un contre cent pour échapper à l'extermination.

En 1946, l'Indochine retrouve la souveraineté française, c'est alors le retour vers la France : Fréjus, puis Vannes pour la création de la 1<sup>re</sup> Demi-brigade coloniale de commandos parachutistes. L'instruction en temps de paix n'est pas vraiment exaltante et l'Indochine a besoin d'hommes et surtout d'officiers de valeur. C'est alors, quelques années après l'avoir quittée, les retrouvailles avec la « terre jaune ».

Simple commandant, il est de suite convoqué par le « Roi Jean », le général de Lattre, commandant en chef en Indochine :

- Tu vas commander le 1<sup>er</sup> Bataillon para qui est en train de battre de l'aile !
- Mon Général, répond le chef de bataillon Fourcade dans un garde-à-vous des plus rigides, je ne connais pas de bataillon para qui batte de l'aile !

De Lattre sursaute, on ne lui répond pas ainsi. Qui oserait ? Mais de Lattre est un chef qui connaît la valeur des hommes. Le chef de bataillon Fourcade commandera donc le 1<sup>er</sup> BCCP.

Plusieurs mois après, nouvelle convocation et nouvelle orientation :

- Tu vas quitter ton bataillon, je te donne le commandement des commandos du Nord Viêt-nam.
- Mon Général, je ne connais pas les commandos du Nord Viêt-nam !
- Je sais ! Je viens de les créer répond-il d'un ton sec.

Puis le chef de bataillon **Fourcade** ajoute :

– Mon Général, vous m’avez dit que le 1<sup>er</sup> Bataillon para battait de l’aile mais il a gagné une citation...

– Je sais !

– Et il va en recevoir une seconde...

– Je sais !

Suit alors une intense période d’événements et d’actions à la tête de ces commandos impliqués dans toutes les opérations les plus risquées, les plus audacieuses et parfois les plus désespérées.

Le commandant **Fourcade**, ancien du commando *Comus* et chef charismatique, vit tous les sursauts de la guerre d’Indochine jusqu’à la mise en place de Diên Biên Phu, où il commande le GAP1. Il ne connaît pas directement les affres de l’ultime bataille et est rapatrié le 30 avril 1954, une semaine avant la chute.

En France, il sert à nouveau à Fréjus, crée le centre d’instruction de la brigade para et devient chef d’état-major du colonel **Gilles**.

En 1956, le 8<sup>e</sup> RPC est créé, le lieutenant-colonel **Fourcade** en prend la tête jusqu’en 1959.

De 1959 à 1960, il est à nouveau à la brigade, à Bayonne.

De 1960 à 1961, il est adjoint au colonel commandant la 25<sup>e</sup> DP.

Le 30 septembre 1964, le général **Fourcade** fait ses adieux aux armes à Tarbes, après trente-trois années au service de la France.

Titulaire de dix-huit citations, dont onze à l’ordre de l’armée, deux fois blessé, le général **Fourcade** a été élevé à la dignité de grand croix de la Légion d’honneur le 21 décembre 1992.

## LA MISE SUR PIED DU 8<sup>e</sup> RPC

Le 1<sup>er</sup> mai 1956 : mise sur pied du régiment, de son état-major et de l'ossature générale.

Le 2 mai : réception et incorporation à Mont-de-Marsan des rappelés disponibles qui passent devant une chaîne administrative. Le personnel destiné à la CCS, à la CA et à l'escadron est dirigé sur Bayonne.

Le 9 mai : début de l'instruction.

Le 15 mai : camp à Sare, dans le Pays Basque, pour les quatre compagnies de combat ; le capitaine **Mourier**, commandant en second, en prend le commandement.

L'instruction s'intensifie, les réflexes commencent à se roder. L'ambiance est globalement bonne chez les rappelés. Pourtant, certains tentent une action pour protester contre leur rappel et la guerre d'Algérie. Le lieutenant-colonel **Fourcade** est menacé d'une arme devant une vingtaine de « révoltés », mais tous ont oublié ou ignorent que le chef de corps en a vu d'autres. Le « différend » est réglé manu militari par le chef en personne, sur place, devant tout le monde. Les « révoltés » sont jugés et jetés en prison. À l'issue de leur peine, ils demandent à revenir au « 8 », le lieutenant-colonel **Fourcade** accepte et les répartit entre toutes les sections. Ils ne feront plus jamais parler d'eux, sauf en bien.

Le début du mois de juin est consacré à la préparation de l'embarquement pour l'AFN.

Le 11 juin : une cérémonie est organisée à Mont-de-Marsan pour la remise de l'emblème du 8<sup>e</sup> RPC.

Le général **Gilles** remet le fanion du 8<sup>e</sup> BPC d'Indochine au lieutenant-colonel **Fourcade**, car le drapeau du régiment est en cours de confection.



*Mai 1956, avant le départ en AFN, dans un restaurant d'Ascain proche du camp de Sare où les unités s'instruisent, quelques sous-officiers de la 2<sup>e</sup> compagnie : le sergent **Faucherand**, le sergent-chef **Arblade** (ancien du 8<sup>e</sup> BPC d'Indochine, blessé à Diên Biên Phu), l'adjudant **Fouillette** (ancien du 1<sup>er</sup> BPC) et le sergent **Llobris** (ancien du 6<sup>e</sup> BPC, rescapé de la retraite de Tu-Lé).*

L'adjudant **Fouillette**, adjudant d'unité, aurait pu être surnommé « l'homme omniprésent » : que ce soit en base arrière ou en opération, il sait aplanir toutes les difficultés. Chez lui, autorité et jovialité font bon ménage. Évoquant parfois ses souvenirs d'Indo, il parlait de cette époque où, sur le paquebot « *Pasteur* » qui effectuait les traversées vers l'Indochine, se déroulaient d'interminables parties de cartes pour tuer le temps.

À Arcangues (Pays Basque),  
le sergent-chef Michel **Toussaint** à la planchette.  
Son fils commandera la « 2 » de 1991 à 1993.



Mont-de-Marsan, caserne Bosquet, le 11 juin 1956 :  
le drapeau de la Demi-brigade coloniale des commandos  
parachutistes, gardé par les hommes du « 8 ».  
Porte-drapeau le lieutenant Roland **Souron**,  
adjoint au commandant de la 4<sup>e</sup> compagnie.  
Il sera grièvement blessé par la foudre  
quelques mois plus tard dans l'oued Hallail.  
Au 2<sup>e</sup> rang à droite,  
le sergent-chef Robert **Valette** (escadron).  
Il sera le premier tué du 8<sup>e</sup> RPC en Algérie,  
le 2 juillet 1956,  
alors qu'il patrouillait de nuit en Jeep,  
sur la route menant du col des deux bassins à Tablat.  
Son conducteur, le caporal-chef Louis **Lamontagne**  
trouvera la mort à ses côtés.



Sous la présidence du général **Gilles**,  
commandant les TAP,  
le régiment est présenté au drapeau de la brigade  
et les fanions sont remis aux commandants d'unité :  
de dos, le général **Gilles** et le lieutenant-colonel **Fourcade** ;  
de face, saluant, le capitaine René **Lepage**,  
commandant la CA et, dans l'axe de la porte du bâtiment,  
le capitaine Francis **de Wilde**, commandant l'escadron.



## La 2<sup>e</sup> compagnie

SGT Talon  
SGT Llobris  
SGT Penot  
SGT Faucherand (Porte-fanion)  
SGT Perruchaud  
Maizières  
Junker  
Dupriez  
SLT Arnaud  
Niang  
LTN Faussurier (Commandant de compagnie)



*À l'issue de la cérémonie, les cadres se retrouvent au mess :  
le capitaine **Bernard Bole du Chaumont** (officier renseignement),  
le père **Jego** aumônier de la brigade et le capitaine **Le Page** commandant la CA.*

Né en 1924, le colonel **Bole du Chaumont** est officier de la Légion d'honneur de 1965 et commandeur de l'ordre national du Mérite de 1986.

Né dans les Côtes-d'Armor en 1923, le colonel René **Le Page** est commandeur de la Légion d'honneur de 1974.

*Le 13 juin 1956 : embarquement pour Marseille.  
Au premier plan, le sous-lieutenant **Jeantet** (rappelé).  
De profil, le sergent **Sens** (rappelé).  
En pull avec la cigarette, le caporal-chef **Guillon** (engagé).*

Trois trains sont nécessaires pour acheminer  
le « 8 » vers le port phocéen.



*Marseille, le 14 juin 1956, au camp Sainte-Marthe,  
à la veille de l'embarquement pour l'AFN,  
quelques cadres de la « 2 » autour du père Jégo :  
les sergents **Talon**, **Faucherand** et **Perruchaud**,  
le père **Jégo**, le sergent **Pareau**, le sous-lieutenant **Roques** (chef de section),  
le lieutenant **Faussurier** (commandant la « 2 »),  
le sergent-chef **Cassiède** et le sous-lieutenant **Auger** (chef de section).*

En Indochine, le père **Jégo** sautait en opération avec son autel portatif accroché au ventral, ce qui ajoutait encore à sa célébrité chez les paras.

BRIGADE DE PARACHUTISTES COLONIAUX

LE COLONEL,

- ORDRE DU JOUR -

Au moment où conformément à son désir le Lieutenant-Colonel FOURCADE s'embarque pour l'Algérie à la tête du 8ème R.P.C., le Colonel Commandant la Brigade tient à exprimer les regrets que lui occasionne ce départ, en même temps que la satisfaction qu'il éprouve à voir placées dans de telles mains les destinées du nouveau Régiment de Parachutistes Coloniaux.

Successivement commandant la Demi-Brigade, puis Commandant en second, le Lieutenant Colonel FOURCADE s'est montré Chef avisé, et particulièrement efficace en même temps qu'Adjoint désintéressé et loyal.

Donnant le meilleur de lui-même aux nombreuses tâches qui nous étaient confiées dans les domaines de l'administration, de la gestion des personnels, de l'instruction, de la mise sur pied d'unités ou Détachements de toute sorte, le Lieutenant-Colonel FOURCADE, poursuivant l'œuvre qu'il a toujours menée au sein de notre corps d'Elites, est pour une grande part dans la réussite que connaissons actuellement en Afrique du Nord les Régiments de Parachutistes Coloniaux.

Il va continuer cette tâche à la tête du 8ème R.P.C. Avec un tel Chef, le Régiment, composé d'une majorité de parachutistes confirmés qu'encadrent les meilleurs de nos Officiers, de nos Sous-Officiers et de nos gradés, restera sans aucun doute dans la pure tradition des " BERETS ROUGES " et se classera d'emblée parmi les Unités d'Elite.

Au Lieutenant-Colonel FOURCADE et au 8ème R.P.C., le Colonel et la Brigade adressent leurs vœux les plus chaleureux et les plus sincères de succès, dans la participation à l'œuvre généreuse de grandeur, de justice et de paix entreprise par la FRANCE en ALGERIE.

N.B.  
Le document original ayant été détérioré ne pouvait être classé en l'état-Seules sont authentiques les indications rapportées au bas de page, comportant notamment la signature du Colonel GRACIEUX.

Mise à jour: Décembre 1995.

Marseille, le 15 Juin 1956  
Le Colonel GRACIEUX,  
Odt. la Brigade de Parachutistes  
Coloniaux.



*Le 15 juin 1956 à Marseille :  
vieux « routier » de la mer,  
le « Pasteur » laisse entrer  
dans son ventre les gars du « 8 ».*

Pour cette traversée  
il transporte 5 000 hommes :  
le 146<sup>e</sup> RI, le 39<sup>e</sup> RI, le 44<sup>e</sup> RI  
et le 8<sup>e</sup> RPC.



*Le « Pasteur » se détache du quai et de ceux qui restent.  
Au centre le père Jégo adresse un signe d'au revoir.*



*Le 16 juin en mer :  
au premier plan l'aspirant Jacques Lacroix,  
ancien séminariste, très sympa, il fait l'unanimité.  
Il avait renoncé aux ordres pour fonctionner  
à « 2 000 tours ». Il sera tué dans la région d'Alger,  
alors qu'il servait aux « commandos de chasse ».  
Au second plan, le sous-lieutenant Jean Bouvet,  
chef de section à la « 2 », « un blindé colo de Saumur ».*



*Le 17 juin 1956 : débarquement au port de Mers el-Kébir.*

Le « 8 » est transporté au camp de La Senia, où il stationne en attendant son départ en train pour Blida.



*Cinq de la section de commandement de la 3<sup>e</sup> compagnie du capitaine Decours :  
Raymond Pbilippe, Gérald Tati, Jacques Laborde,  
Cordier et Serge Landreau.*

n'a été organisé pour le paiement des soldes aux épouses, de sorte que certaines se retrouvent vite dans une situation délicate. Cela aurait pu influencer sur le moral, mais la majorité des rappelés a fait son service militaire au 18<sup>e</sup> Régiment d'infanterie parachutiste de choc à Pau, de 1953 à 1955. Ils se connaissent déjà et les liens créés font le reste.



*Sur le quai de Mers el-Kébir, trois de la « 2 » :  
le sergent-chef Cassiède  
(chef comptable, ancien du 1<sup>er</sup> BPC à Diên Biên Phu),  
le sous-lieutenant Jean Roques (chef de la 4<sup>e</sup> section)  
et le sergent Pareau.*

## PANORAMA POLITIQUE EN 1956

En Algérie l'état d'urgence est en vigueur et les opérations de maintien de l'ordre se multiplient. Trois courants politiques s'opposent : les partisans inconditionnels de l'Algérie française, ceux qui préconisent un statut algérien plus nuancé et le front de libération national (FLN), farouchement déterminé à obtenir l'indépendance pure et simple.

Janvier : le gouverneur, Jacques **Soustelle**, demande une politique d'intégration, avec un collège électoral unique, où voteraient ensemble Européens et Arabes, mais l'interfédération des maires d'Algérie se prononce fermement pour le maintien du caractère français.

Février : Jacques **Soustelle** quitte l'Algérie et son départ provoque une grande manifestation des partisans de l'Algérie française. Il est remplacé par le général **Catroux**, réputé libéral. Le président du conseil, Guy **Mollet**, vient à Alger pour « l'installer ». Les partisans de l'Algérie française détruisent la couronne de fleurs qu'il vient de déposer au monument aux morts. Devant la colère des Européens, le général **Catroux** démissionne. Robert **Lacoste** lui succède et demande 200 000 hommes de troupe. Le pays s'installe dans une guerre qui n'est alors officiellement que du maintien de l'ordre.

Mai : les Européens manifestent contre Robert **Lacoste** et la politique du gouvernement **Mollet**. Le drame de Palestro, où 19 soldats français rappelés, mal encadrés, sont massacrés et atrocement mutilés, provoque une émotion considérable en Algérie et en métropole.

C'est dans ce contexte que le 8<sup>e</sup> RPC débarque en AFN.



L'escadron a rejoint Blida le 24 juin et s'installe à Mo-Lin-Gesta.

L'activité opérationnelle commence de suite : patrouilles, contrôles de zones et visites des douars.

*Les Jeeps de l'escadron en reconnaissance de pistes vers Katkad.*

Montage des armes sur les Jeep de l'escadron.

*Le sergent-chef Valette de l'escadron, peu avant sa mort,  
à la ferme de la Souma, près de Blida.*



*Sur un fanion de l'escadron,  
le nom du sergent-chef Valette a été brodé.*

*Crâne rasé à l'arrière de la Jeep, un chef FLN capturé.  
Ce dernier s'est montré très francophile lors des premiers contacts.  
Au volant, le sergent-chef Vacher, chargé du lot 7 de l'escadron.  
A droite en casquette, le sergent-chef Valette.*



## L'ESCADRON DU 8<sup>e</sup> RPC

Constitué en mai 1956, l'escadron s'articule en :

- 1 peloton de commandement ;
- 2 pelotons de reconnaissance sur *Jeep* armées de mitrailleuses *Reibel* de 7,5 mm ou de canon 75 SR ;
- 2 sections portées sur *Jeep* et *Dodge* 4 x 4, armées chacune :
  - d'une mitrailleuse 7,5 *Reibel*,
  - d'un FM 24-29,
  - d'un mortier de 60.

*Deux Jeep de l'escadron sur les hauts plateaux du sud de Tébessa.  
Celle de gauche est équipée d'un canon de 75 SR  
et celle de droite d'une mitrailleuse Reibel de 7,5 mm.*



### Moyens radio :

- un ANGRC 9 de commandement,
- un SCR 300 par patrouille,
- un SCR 536 par véhicule.

### Dépannage :

- 1 *Dodge* 4 x 4 lot 7.

### À la création :

- Escadron : indicatif : NOIR.
- Capitaine commandant : **De Wilde** – Indicatif : FRANCIS.
- Second : Lieutenant **Blandino**  
puis sous-lieutenant **Bouvet**.
- 1<sup>er</sup> peloton : Sous-lieutenant **Jeanet** (rappelé) - Indicatif : BARON  
puis adjudant **Lemaire**.
- 2<sup>e</sup> peloton : Aspirant **Alquier** (rappelé) – Indicatif : PIRATE  
puis adjudant **Toussaint**.
- 1<sup>re</sup> section : Sous-lieutenant **Desgruelles** – Indicatif : MOMO.
- 2<sup>e</sup> section : Sous-lieutenant **Rouxel** – Indicatif : CITRON.

À un certain moment l'escadron est composé simultanément d'appelés, de maintenus, de rappelés, d'engagés métropolitains et d'engagés africains qui avaient des comportements différents les uns des autres, tout cela pour faire « l'amalgame », selon une formule consacrée de l'EMAT.

Après la perception des munitions à Alger le 25 juin, la première opération du 8<sup>e</sup> RPC est montée pour explorer une zone de terrain dans la région de Tablat. Les unités reçoivent leur secteur et l'escadron patrouille sur les axes.

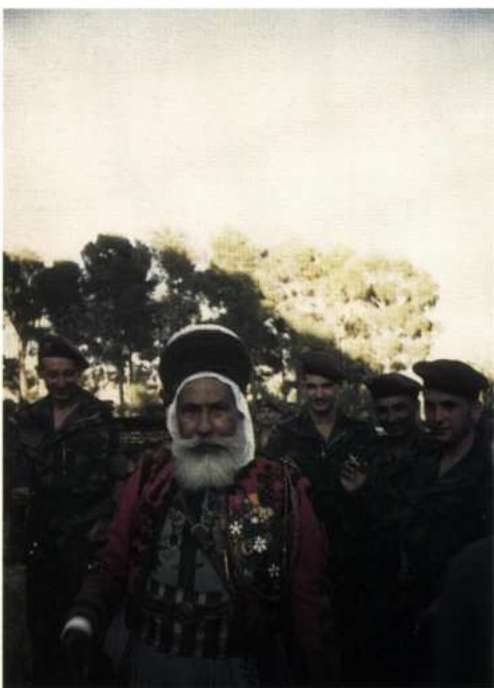
Le 3 juillet, le régiment se déplace vers Aumale, au sud-est d'Alger, sur la N8 qui mène à Bou Saâda.



*À la radio, tête nue,  
le 1<sup>er</sup> classe Gaston Large de l'escadron.  
Il sera tué le 14 mars 1957  
dans la région de Taber (secteur de Djidjelli),  
sa Jeep étant prise à partie par des tirs rebelles.*



*Déplacement  
de la 1<sup>re</sup> section  
de l'escadron  
sur les hauts plateaux  
dans la région  
d'Aumale.*



Le 6 juillet, un méchoui est offert au « 8 » par le maire de la commune mixte d'Aumale, sous la présidence du sous-préfet.

*Les anciens sont à l'honneur : un combattant des deux guerres mondiales,  
décoré de la Légion d'honneur et de la médaille militaire.  
Derrière lui, l'adjudant Toussaint.*

*Région d'Aumale,  
l'escadron retrouve un moyen  
de transport traditionnel :  
le sergent Michel Sens  
et le parachutiste  
André Benoît,  
rappelés tous les deux.*



*Dans la région d'Aumale :  
opération de pacification dans les douars. Le parachutiste André Benoît.*



Le 7 juillet, le régiment repart vers Tablat où une forte organisation rebelle est en cours d'implantation. La zone est bouclée, la fouille du terrain, des douars et des grottes commence.

## 1956 – A L'OUEST DE TABLAT (ALGÉROIS)

### *Le fracas étouffe la détonation*

« En vue d'une vaste opération de bouclage, le régiment se fraie un passage sur les pistes forestières broussailleuses et rocailleuses de l'Atlas Blidéen.

Sur la piste suivie par l'escadron du « 8 », rugissent moteurs de *Jeep* et *Dodge* 4 x 4, gémissent et claquent les suspensions des véhicules qui prennent leurs passagers pour de la salade à secouer.

Quelques heures plus tard, à la tombée de la nuit, l'escadron s'installe en bivouac dans sa zone d'action. Des coups de feu éclatent au loin. Aussitôt : « Mon Lieutenant, je suis touché ! » Et c'est vrai ! En vérifiant l'état de son véhicule, un conducteur de *Dodge* vient de constater à la base de la ridelle arrière, la trace caractéristique d'impact d'une balle en plomb fondu de calibre 12 ou 16, tirée vraisemblablement sur le convoi, antérieurement dans la journée. C'est une munition dévastatrice quand elle atteint l'organisme humain, ce qu'elle n'a pas pu réaliser cette fois-là, à quelques centimètres de la noble partie du passager le plus proche.

Mais aussi, la réaction du conducteur témoigne de son identification avec son véhicule ! »

M. Desgruelles

Le 10 juillet, la bande est localisée mais s'esquive ; les fouilles rapportent toutefois beaucoup d'armes.



*Le 11 juillet, dans la région de Sidi Yabia, le bilan de la 2<sup>e</sup> compagnie : 28 fusils de chasse et 3 revolvers.*



*Le sous-lieutenant Jacques Antoine.*

Le 14 juillet, la 1<sup>re</sup> compagnie accroche dans les grottes d'El Ouazana.

Le sous-lieutenant Jacques **Antoine**, adjoint à la 1<sup>re</sup> compagnie, est abattu en entrant dans une grotte par une décharge de fusil de chasse dans la poitrine et la tête.

Nancéien d'origine, Jacques **Antoine** entre à Strasbourg en novembre 1950. Nommé sergent en juillet 1951, il est muté à la Demi-brigade coloniale de commandos parachutistes à Vannes.

En octobre 1953, il est admis au PPESMIA à Strasbourg. À sa sortie de Saint-Cyr (promotion **Amilakvari**), il est affecté au 8<sup>e</sup> BPC le 17 juin 1956.

Il est le premier des 13 officiers du « 8 » tués en AFN.

« Ce 14 juillet 1956 j'avais tout juste un mois de présence en Algérie. Nous étions en opération sur des hauteurs dans le Constantinois, une « OPS » comme nous disions à l'époque avec un brin de suffisance comme si nous avions découvert un mot savant. Il y avait au-dessus de nos têtes un soleil impitoyable et nous étions tous fatigués (sauf le lieutenant-colonel **Fourcade**). Le colonel marchait ce jour-là avec notre compagnie (la CA du capitaine **Le Page**). On l'entendait donner des ordres ou s'enquérir de la position des autres unités. L'essentiel de ses conversations radio avait trait à un certain docteur Ben Slimane, dont il donnait le nom en clair, comme une bravade qu'il lui lançait. Il ne fallait pas laisser échapper Ben Slimane, dont il prononçait parfois le nom comme s'il s'était agit d'un copain de faculté, sauf que ce jour-là, le « père **Fourcade** » voulait la peau du « copain Slimane ».

Au pied du mouvement de terrain où nous nous trouvions, les autres unités « grenouillaient » à la recherche de ce cher Ben Slimane. **Le Page** reçut l'ordre d'envoyer une section sur une position à environ 500 mètres à droite de la position du PC. Il confia la mission à la section du lieutenant **Legros**. Il lui fut désigné une zone à battre (avec sa mitrailleuse et ses FM), englobant deux entrées de grottes. Le « père **Fourcade** » était certain que son « ami Slimane » se trouvait quelque part par là. **Ternier** (un rappelé tireur à la mitrailleuse) se plaignit de ne pas encore avoir réchauffé ses membres. Il plaisantait un peu sur ses membres qui étaient en fait engourdis par une peur qu'il n'arrivait pas à dissimuler mais qu'il cherchait à dominer, comme nous tous. Moi, j'étais resté au PC, presque content de pouvoir approcher de si près le « père **Fourcade** » qui, en peu de temps, avait mis tout le monde d'accord sur ses qualités de chef guerrier. Mon second sujet de satisfaction fut une appréciable sensation de sécurité, surtout après les crépitements révélateurs du premier accrochage.

Cette fois-là, je savais que je ne risquais pas de me retrouver au milieu du claquement des balles. Quelques minutes à peine après les premiers échanges, ce ne fut plus une mais plusieurs arènes dont on ne voyait qu'une partie des gladiateurs ; ça tirait de partout.

Dans le prolongement et au-delà d'une position située au sud de notre mouvement de terrain, on pouvait distinguer nettement deux silhouettes agitant frénétiquement des tissus blancs par intermittence. Une occasion pour moi de voir, pour la première fois, un fell de près, parce que « P'tit Louis » <sup>(1)</sup> avait ordonné de conduire les prisonniers au PC. Ce jour-là, j'eus la surprise de ma vie en découvrant qu'il s'agissait de deux femmes, deux combattantes du FLN, dont les treillis vert olive ne pouvaient camoufler la féminité des jeunes corps élégamment moulés ; les chapeaux cachaient de longs cheveux d'un noir de geai, comme on en voit sur les rives de la Méditerranée. Les mains ligotées derrière le dos, elles paraissaient tout d'abord rassurées par l'escorte qui les conduisait vers le colonel. Décidément bien renseigné, le « père **Fourcade** » nous révéla qu'elles étaient des infirmières au maquis, mais que dans le civil, elles étaient professeurs de philosophie et d'histoire. Comment le savait-il ? Mystère. Peut-être avait-il un don de divination. En tout cas, un truc connu du colonel et ignoré du jeune PDL. Mais ces braves maquisardes commencèrent à « snober » le colonel en le regardant fièrement dans le blanc des yeux, en braves filles de la révolution algérienne. Elles étaient à ce moment-là belles, propres et semblaient vouloir tenir la dragée haute à notre patron, au point de lui faire perdre son calme en refusant ostensiblement de répondre à ses questions, pourtant anodines : noms, prénoms, raisons du choix du maquis de préférence aux salles de cours, etc. Visiblement, elles défiaient le colonel, persuadées peut-être qu'un Français de rang aussi élevé ne pouvait pas s'abaisser à les brutaliser. Pour faire bonne mesure sans doute, « P'tit Louis » ordonna qu'on les libérât des liens qui leur entravaient les poignets, ce qui fut fait sur le champ. Mais ces braves demoiselles ne purent fronder bien longtemps : dès les premiers départs d'obus de mortiers (à partir du PC où elles se trouvaient), elles perdirent tout contrôle d'elles-mêmes, couchées à même la roche surchauffée par un soleil de plomb, elles se mirent à pleurer à chaudes larmes, surtout à l'annonce de la mort du docteur Ben Slimane que le colonel claironnait triomphalement. J'avais envie de les consoler par des mots simples, mais je ne l'ai pas osé ; cela eut ressemblé à de l'intelligence avec l'ennemi, sans compter le spectacle d'une mauviette que j'aurais offert aux copains.

Un an auparavant, le 14 juillet 1955, j'avais fait beaucoup de manèges à la fête foraine, dansé, chahuté, trouvé la vie belle à vingt ans... mais celui de 1956 était pour moi un cauchemar. J'avais eu la naïveté d'espérer aller défiler à Constantine, Alger ou Bône, faire un gueuleton dans un restaurant, peut-être rencontrer des filles de mon âge, au pire des cas, bénéficier d'un repas amélioré. Rien de tout cela en 1956, le jour de la fête nationale.

(1) « P'tit Louis » est le surnom que les paras du « 8 » donnent avec beaucoup d'affection à leur colonel, Louis **Fourcade**.

J'avais faim et, pour colmater cette brèche et par la même occasion étancher une soif qui me rendait dingue, je sortis de mon sac à dos une boîte de sardines et deux biscuits. J'étais en train de boire une gorgée d'eau plus que tiède lorsque j'aperçus les deux filles qui me regardaient avec envie, comme si j'étais un privilégié en train de ripailler. Mon sang ne fit qu'un tour, entraîné peut-être par cette fibre religieuse du partage eucharistique. Alors, à l'endroit de ces musulmanes bon teint j'eus, à ma façon, le geste du Christ pendant les noces de Cana et, comme si ma ration m'avait échappé, je leur donnai tout ce que j'avais sorti pour moi-même. Avec précipitation elles s'emparèrent de ces victuailles qu'elles engloutirent d'un trait, avec de grands mercis, comme si, l'espace de quelques minutes, elles ne se rappelaient plus de l'objet de ma présence sur leur terre natale, cette terre qu'elles s'évertuaient à défendre contre plus fort qu'elles, au risque de leurs vies. En attendant, elles m'ont parlé, à moi soldat de deuxième classe et non au colonel, de qui pouvait dépendre leurs deux vies. À la place des reproches auxquels je m'attendais après mon geste peu militaire, je reçus les félicitations de « P'tit Louis », sous une forme des plus lapidaires : « c'est bien, petit, tu as bien fait ! ».

Finalement, je crois que j'ai eu de l'admiration pour ces jeunes personnes qui s'étaient résolument investies dans leur choix; je dirais même un brin de respect. Je n'avais pas fini de penser aux événements dont je venais d'être l'acteur et le témoin qu'un hélico « Sikorski » se posa sur notre position et embarqua les deux filles, auxquelles une fibre invisible commençait à me lier.

J'appris plus tard qu'elles avaient été transportées dans une prison de Paris. Si un jour les historiens parvenaient à dénicher ces dames, celles-ci pourraient attester de la véracité de cet épisode de leur vie tel que je l'ai relaté. Si elles sont encore en vie, je suis sûr qu'elles ne m'ont pas oublié. »

F. Gomis



*Trois enfants de Dakar en permission sur les « Champs-Élysées » de Tébessa :  
Jean Dacosta, René Sow et François Gomis.*

Jean Dacosta, René Sow et François Gomis sont tous les trois nés à Dakar en 1935. Engagés en juin 1955, ils sont affectés à la Brigade de parachutistes coloniaux avant d'être mutés au 8<sup>e</sup> RPC en cours de création à Mont-de-Marsan en 1956. Jean et René deviennent caporaux à la 4<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> et François caporal-chef radiographiste ANGRC 9 au PC du régiment. Celui-ci effectuera un second séjour en Algérie comme sergent au 6<sup>e</sup> RPIMa, de mai 1960 à janvier 1961, tandis que les deux autres serviront à la Compagnie des parachutistes coloniaux (future CPIMa) de Brazzaville (AEF) Ils se sont tous les trois retirés à Dakar. Jean est décédé en 1999.

Le 20 juillet, départ en opération région Maginot, au sud-ouest d'Aumale, avec 830 hommes du régiment.

Des bandes rebelles séjournent dans les massifs montagneux du Kef Lakhdar Chergui. Les compagnies fouillent les grottes. Des HLL sont abattus, des armes récupérées et des suspects arrêtés (plus de 200).

*Durant l'opération,  
le capitaine Francis de Wilde,  
commandant l'escadron  
et le lieutenant-colonel Fourcade.*



Le 3 juillet, l'Algérie subit une grande réorganisation administrative. Les trois départements existant sont portés au nombre de douze.

Le 5 juillet, les Musulmans obéissent à un ordre de grève. Le FLN semble affermir son emprise sur la population et met au point, lors d'une grande réunion secrète en Kabylie, les modalités de la lutte politique et militaire contre la France.

Le 25 juillet, le régiment embarque sur le train à Boufarik, pendant que l'escadron et les autres véhicules font mouvement par la route direction l'Arba, Palestro et Bouira.

Dans chaque petite gare « protégée » par les gars du contingent, le passage du « 8 » est salué par les mêmes cris « Vive la quille », « Combien au jus ? » Mais des wagons, les rappelés parachutistes répondent « Allez vous faire foutre... ! » accompagnant cela d'un bras d'honneur. Les rappelés du 8<sup>e</sup> RPC ne partagent pas le même état d'esprit...

Le 26, tout le régiment est à Duvivier (division de Constantine) au camp de l'oued Meliah, à 100 kilomètres au sud de Bône. La base arrière quant à elle sera à Bône.



*À Duvivier, le 1<sup>er</sup> classe Serge Landreau  
(section commandement de la « 3 »).*

Né à Paris le 14 novembre 1932, Serge Landreau, après son séjour au « 8 » en Algérie, a accompli une brillante carrière comme ingénieur de l'armement ; il a obtenu quarante témoignages de satisfaction et la croix de chevalier de l'ordre national du Mérite en 1983. Il est retiré à Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne).

Août 1956, le « 8 » déménage à nouveau, cette fois pour Tébessa ; le chef de bataillon **Mourier** dirige l'ensemble.



À Duvivier,  
les sous-officiers de la CA  
attendent le départ du train  
pour Tébessa :  
les sergents **Martinet, Vilain,**  
**Bocero, Anezo, Poucy**  
et **Melkz** (caché).

À Tébessa, les cantonnements sont répartis ainsi :

- les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies en camp de passage,
- la « 2 » à la caserne Négrier,
- la « 4 » à l'école des filles,
- la CCS à l'école des garçons avec la CA et le PC,
- l'escadron cantonne au passage à niveau de la route de Gafsa près de la gare.



Trois officiers de la « 2 » à la caserne Négrier :  
les sous-lieutenants **Lucien Arnaud**, officier de réserve rappelé et **Jacques Bouvet**,  
officier d'active, tous deux chefs de section. Assis, l'aspirant **Consigny**, élève à Polytechnique,  
qui a fait acte de volontariat pour faire un stage d'un mois en unité d'intervention.  
Il participe à toutes les opérations de la 2<sup>e</sup> compagnie.  
À son départ, il sera amplement félicité par les cadres.

Les opérations se succèdent tout le mois d'août sans perte pour le « 8 ».

La frontière tunisienne commence à devenir un lieu d'intervention fréquent ; les rebelles du FLN allant et venant de Tunisie pour mener leurs actions en Algérie.



*Août, retour d'opération de la « 2 » dans la région de l'oued Rharar :  
l'adjudant **Fouillette**, adjudant d'unité de la « 2 », le sergent-chef **Arblade**,  
le sous-lieutenant **Roques** et le lieutenant Jacques **Guillermet**,  
assurant l'intérim de la compagnie suite au départ du lieutenant **Faussurier**.*



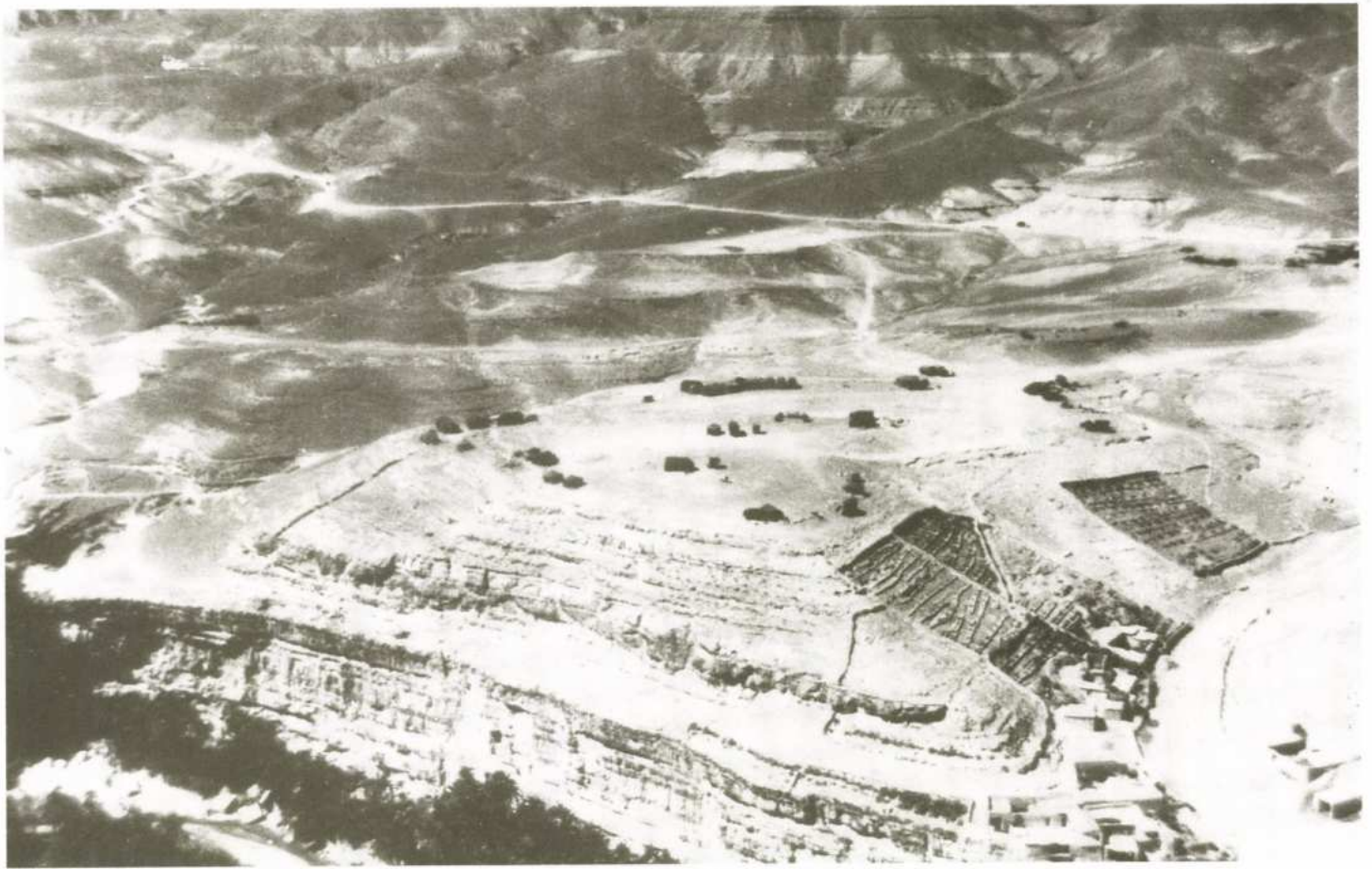
*L'oued Rharar.*

Les Nementchas :

« Le grandiose le dispute à l'insolite, surtout aux heures fastes du jour, à l'aube ou au crépuscule où la lumière oblique accentue le relief des choses, leur donnant néanmoins un ton adouci.

Des falaises abruptes surplombent les oueds, on y trouve de nombreuses grottes. Ici l'insécurité règne. Aux heures chaudes, lorsque le soleil nous domine de toute sa splendeur, le site devient très vite un enfer car les points d'eau sont pratiquement inexistantes. Manœuvrer plusieurs jours dans ce paysage d'un autre monde est une épreuve impitoyable. »

J. Roques



*Sur un plateau des Nementchas, les GMC venus se placer en recueil.*

## 1956 – A L'OUEST DE YOUKS-LES-BAINS (NEMENTCHAS)

### *Rodéo aéroterrestre*

« Grosse opération de soutien au profit d'un douar qui veut se rallier mais qu'une bande hostile menace. Dans la nuit, l'escadron du « 8 » se met en surveillance et protection sur un point haut caractéristique du djebel Troubia, près de quelques mechtas bien calmes.

Au petit matin, brume intense couvrant la zone et interdisant toute vue. Ordre est donné à l'escadron de rejoindre le régiment dans la plaine. En cours de route, un chef de peloton de reconnaissance se rend compte qu'un de ses hommes a oublié sur son emplacement de la nuit, ses porte-chargeurs et leur contenu. Le peloton est autorisé à faire demi-tour pour récupérer le matériel, le reste de l'unité poursuivant sa route.

Mais, dans l'intervalle, la brume s'est levée; les *Jeep* passent à proximité des mechtas, la roue de l'une d'entre elles crève. Son personnel (trois hommes) débarque pour réparer et se fait aussitôt prendre à partie par des fellaghas qui ont passé la nuit, planqués, à l'intérieur des mechtas.

S'ensuit une fusillade homérique de type Far-West entre fellaghas s'échappant et paras isolés, trop peu nombreux pour manœuvrer en terrain découvert, avec un chef de peloton sans liaison avec son capitaine en raison de la configuration du terrain et surtout de l'état de vétusté des matériels de transmission.

Et que se passe-t-il ? Alertés, ce sont les *B26* de l'armée de l'air qui viennent traiter la bande en fuite, pendant que dans la plaine, l'escadron du « 8 », ignorant le sort de son peloton, admire les évolutions des camarades aviateurs. Et à qui est attribué le tableau final ? À l'armée de l'air !

Et les porte-chargeurs ? Ils feront sans doute partie des vestiges archéologiques parmi les nombreuses ruines romaines de la région ! »

M. Desgruelles

Les réserves d'eau ont été vite épuisées, la situation est critique mais il faut avancer. Un point d'eau est pourtant trouvé, le liquide est saumâtre, un animal se décompose, aux trois quarts immergé. Qu'importe, la soif est trop forte, les parachutistes boivent cette eau infecte avec quelques cachets de purification. Tous se souviendront de ce pays de la soif, mais le bilan est positif : quarante rebelles hors de combat.

Cette opération a été menée conjointement avec la 13<sup>e</sup> DBLE dont les légionnaires auront réservé aux parachutistes un accueil chaleureux.



*Les Nementchas, descente de la cote 1064 : l'escadron à pied, en compagnie de marche.*



*L'escadron dans les reliefs.*



À Tébessa, la 2<sup>e</sup> compagnie : debout le sergent **François**, **Shermans**, **Biron** (caché), le sergent **Faucherland**, les sergents-chefs **Kergroac'h** (en casquette), **Auffret** et **Arblade**. Penché avec la cigarette l'adjudant **Fouillette** (adjudant d'unité). Accroupis, le sergent **Renard** (torse nu) et le sergent-chef **Cassiède**.

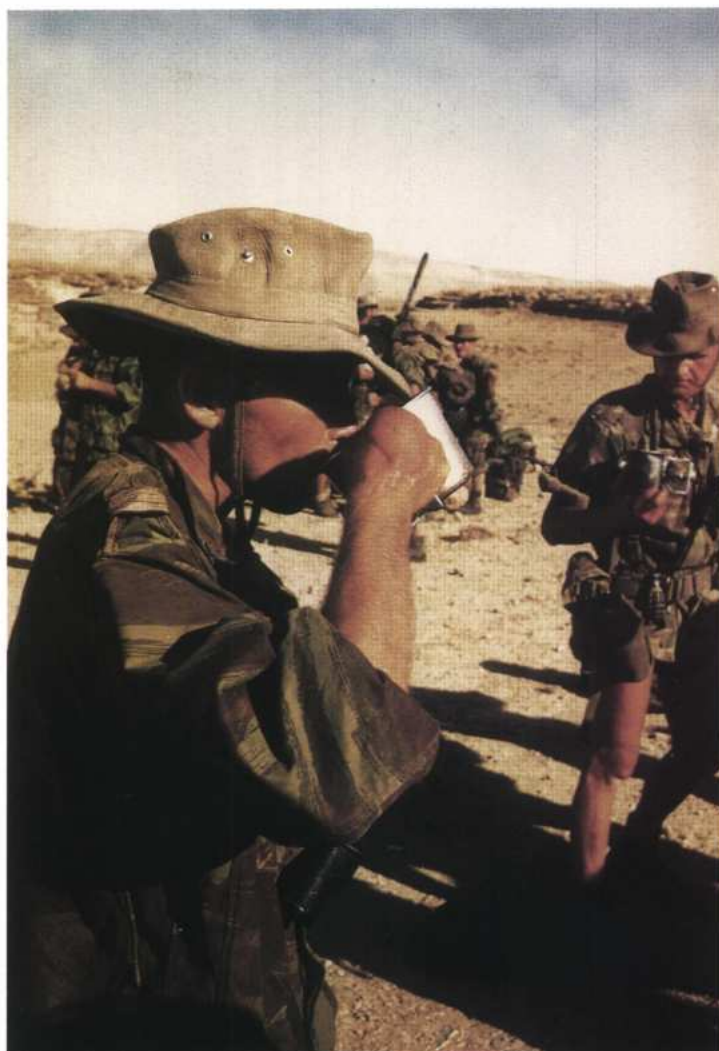
**Shermans**, **Biron** et **Auffret** sont au service auto ; le sergent-chef **Kergroac'h** a servi en Indochine dans le commando du capitaine **Mourier**, au 3<sup>e</sup> BCCP.

Le sergent-chef **Lionel Cassiède** a été arrêté par la Gestapo en avril 1943. Interné, il s'évade en juillet 1944, s'engage et participe à la campagne de France et d'Allemagne. Il fait deux séjours en Extrême-Orient. Il est blessé et fait prisonnier à Diên Biên Phu. Titulaire de sept citations, médaillé militaire, il terminera sa carrière avec le grade d'adjudant-chef.



L'adjudant **Lemaire**, de l'escadron, à l'amélioration de l'ordinaire, au sud de Tébessa.

Le chapeau de brousse type Anzac est encore en dotation ; seuls quelques anciens d'Indo portent la casquette.



*« Arrêt chaleur », la marche est harassante, l'eau rare :  
le capitaine Francis de Wilde, commandant l'escadron du « 8 ».*



*Le sergent Pancrazi et les parachutistes Bègue, Le Floch et Carrère de l'escadron.*



*Descente de la cote 1034.  
Un radio de l'escadron s'est évanoui ;  
toutes les unités annoncent de nombreux  
coups de chaleur.*

Dans les enseignements de l'opération, le lieutenant-colonel Fourcade demandera à l'avenir un hélicoptère à sa disposition pour les EVASAN et le ravitaillement en eau.



*Le PC : debout, le capitaine Louis Chomette,  
officier adjoint et le chef de bataillon Raoul Orsini,  
commandant major.*

*Le capitaine Louis Chomette, officier adjoint à l'état-major du régiment,  
futur commandant de la compagnie portée.*

En mars 1945, lors du coup de force japonais, il est fusillé à Lang Son, avec un certain nombre de cadres de la garnison. Miraculeusement indemne, ainsi qu'un caporal-chef, il se laisse tomber parmi les camarades moins chanceux. Achevé à la baïonnette, il n'est blessé que superficiellement. La nuit, il parvient à gagner un village où les Tonkinois le soignent et le convoient jusqu'à Hanoï.



« L'escadron est souvent placé sous le commandement opérationnel d'une grande unité voisine du secteur de Chéria dans le Sud.

Et le même scénario se reproduit moult fois :

- J-1 22 h 00 Communication des ordres, discrétion recommandée.
- J 03 h 00 Réveil, café (?) chaud (oui).
- J 04 h 00 Départ le plus silencieux possible vers Youks-les-Bains, puis Chéria.  
Les chefs de peloton et de section portés ainsi que leurs hommes se régalaient à l'avance de ce qui les attend à Chéria.
- J 06 h 00 Chéria. Tout est prêt à l'arrivée, les petits vendeurs sont là avec leurs brochettes et leurs merguez grillées appétissantes, bien relevées. En échange de quelques piécettes, tout l'escadron les déguste sans se poser trop de questions sur... la protection du secret. »

M. Desgruelles



*La 1<sup>re</sup> section de l'escadron, commandée par le sous-lieutenant Maurice Desgruelles (debout), arrive à Guentis dans les Nementchas.*

Le 1<sup>er</sup> août, en Égypte le président Nasser annonce officiellement qu'il soutient le FLN : Le Caire devient la principale base arrière politique des fellaghas.

## SEPTEMBRE 1956



*L'arc de triomphe de Tébessa, érigé en l'honneur de Caracalla, empereur romain (211-217).*

La ville, édifiée dans la vaste plaine de la Merdja, occupe un emplacement fréquenté par l'homme depuis la préhistoire. À l'époque romaine, la ville connut une grande extension comme en témoignent les nombreux vestiges de ses monuments publics.

Tébessa se trouve près de la frontière tunisienne, ce qui explique le nombre impressionnant d'opérations menées dans le secteur pour rechercher et détruire les bandes du FLN en provenance des camps d'entraînement de Tunisie.



*Sur le terrain de Tébessa :  
le capitaine **Bole du Chaumont** (officier renseignement),  
le chef de bataillon **Mourier** (officier adjoint),  
les capitaines **Chomette** (en arrière-plan) et **Charles** (officier adjoint).*



*Le lieutenant-colonel **Fourcade** salue le fanion et sa garde.*

Le 8<sup>e</sup> RPC, à Tébessa en 1956, n'avait pas encore son drapeau (il était en fabrication), c'est donc le fanion du 8<sup>e</sup> GCP qui servait d'emblème au régiment.

Le 2 septembre à 07 h 30, le « 8 » célèbre Bazeilles au monument aux morts de Tébessa.

À 10 h 00 briefing des commandants d'unité.

À 13 h 00 départ en opération dans le polygone Tébessa, El Ma El Abiod, Chéria, Youks-les-Bains avec les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> compagnies, l'escadron et la CA. Un peloton de chars s'ajoute au régiment. Mission : intercepter et détruire une bande rebelle repérée.

*Le PC du « 8 » pendant l'accrochage  
de la 2<sup>e</sup> compagnie le 3 septembre.  
De dos le lieutenant-colonel Fourcade.*



Les rebelles, accrochés par la « 2 » après leur poser hélico, réagissent violemment. Le sergent Pierre Menigot est tué dès le débarquement.

Dans la nuit, le parachutiste Vince, de la même compagnie, est tué lui aussi.

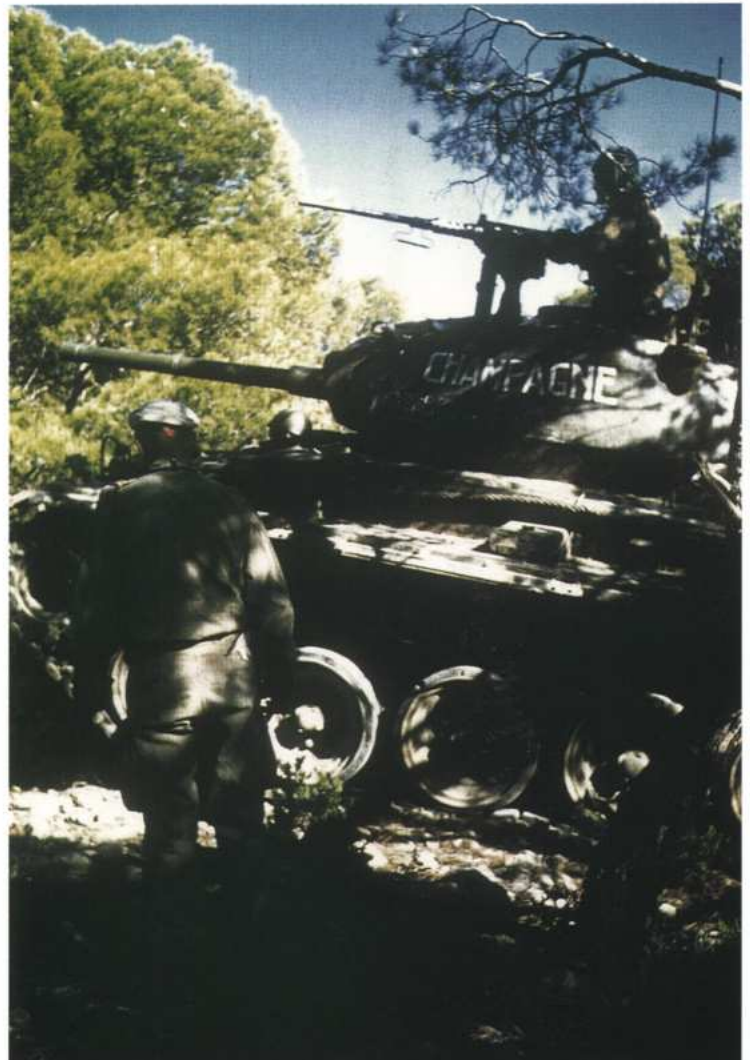
*Les chars pendant l'accrochage de la « 2 ».*

Enseignements tirés par le chef de corps : « Dans cette région de nombreuses zones paraissent faciles à surveiller. L'impression est trompeuse, elles renferment de nombreuses cachettes et des itinéraires défilés.

Les unités à pied y sont condamnées à l'inefficacité. Les unités motorisées peuvent y opérer partout ou presque en dehors des massifs montagneux.

L'emploi d'unités à cheval ou peut-être à chameau devra être étudié et donnerait certainement des résultats intéressants.

Attitude de la population : aucune hostilité, bon accueil. Une prise en main politico-militaire dans cette région doit être possible. »





*Dans la région d'El Ma El Abiod, en septembre 1956, une partie de la 4<sup>e</sup> section de la « 2 ».*  
*Debout : Couard, Dezemard, Brice (le quatrième), le sergent-chef Arblade (le sixième, ancien de Diên Biên Phu), le sergent Christien,*  
*le caporal-chef Féna, les sergents Poirier, Lozier, les caporaux Carcat (engagé) et Junker.*  
*Accroupis : Nicole, Freval, Malberbe, Pommé (le cinquième), le conducteur de l'unité de transport, Bégo et le caporal Brétécher.*

Le 5 septembre ont lieu à Tébessa les obsèques du sergent Ménigot et du parachutiste Vince de la 2<sup>e</sup> compagnie.



*La levée des corps : au fond, en tenue de sortie, l'adjudant Chipotel.*

Il sera tué trois mois plus tard dans ce même djebel Anoual.



*Le cortège et la garde, canons vers le sol, sont formés par les rappelés : au centre, à côté du camion, le caporal Junker qui, en d'autres circonstances, faisait le bonheur de la 4<sup>e</sup> section avec sa gouaille de titi parisien.*



Mi-septembre, une opération dans les Aurès mobilise 850 hommes du régiment.

*L'escadron est de la partie :  
les Jeep de la 1<sup>re</sup> section arrêtées près d'un poste.*

Le 30 septembre, de nombreux attentats terroristes à la bombe sont perpétrés dans les cafés d'Alger. La peur s'installe dans la capitale algérienne.

Le 30 septembre, le chef de corps décide de célébrer la saint Michel entre deux opérations.

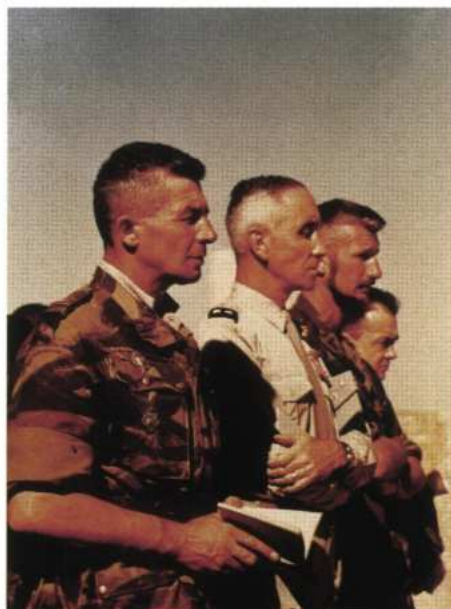


*Messe dans les ruines de la basilique chrétienne de Tébessa  
célébrée par le père Péninou.*

« Le père Péninou, aumônier à la 25<sup>e</sup> DP, partage son apostolat entre deux unités au moins, le 18<sup>e</sup> RCP et le 8<sup>e</sup> RPC.

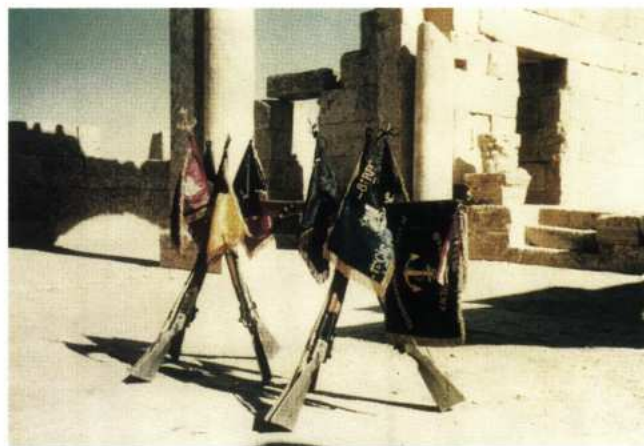
Dans presque toutes les opérations, il est là pour crapahuter. Il lui arrive aussi de passer de longues veillées auprès des blessés à l'antenne chirurgicale.

Il n'y est pas seul car M<sup>me</sup> Fourcade, l'épouse du « patron », y est aussi. »  
G. Valois



*Pendant l'office, le lieutenant-colonel Fourcade,  
le général Dulac, commandant le secteur de Tébessa  
et le médecin capitaine Jacques Bardot, médecin du régiment.*

*Les fanions des compagnies et le fanion du 8<sup>e</sup> GCP.*



*Le commando à la sortie de Tébessa :  
le sergent **Bonny**, l'adjudant **Bruneteau**,  
le sergent-chef **Sobanski** (porte-fanion)  
et le lieutenant de **Peretti**.*

André **Bonny** est né le 19 juillet 1935 dans le Var. Il sert au commando du 8<sup>e</sup> RPC de 1956 à 1958. Trois fois cité, une fois blessé (grand invalide de guerre), il est médaillé militaire de 1957, commandeur de l'ordre national du Mérite de 1988 et officier de la Légion d'honneur de 1995.

*Le parachutiste André **Bry** dans les ruines de Tébessa.*

Il aura comme chef de groupe le caporal-chef Jacques **Peyrolles**, plus connu sous le nom de Gilles **Perrault**, auteur du livre « *Le pull-over rouge* ».



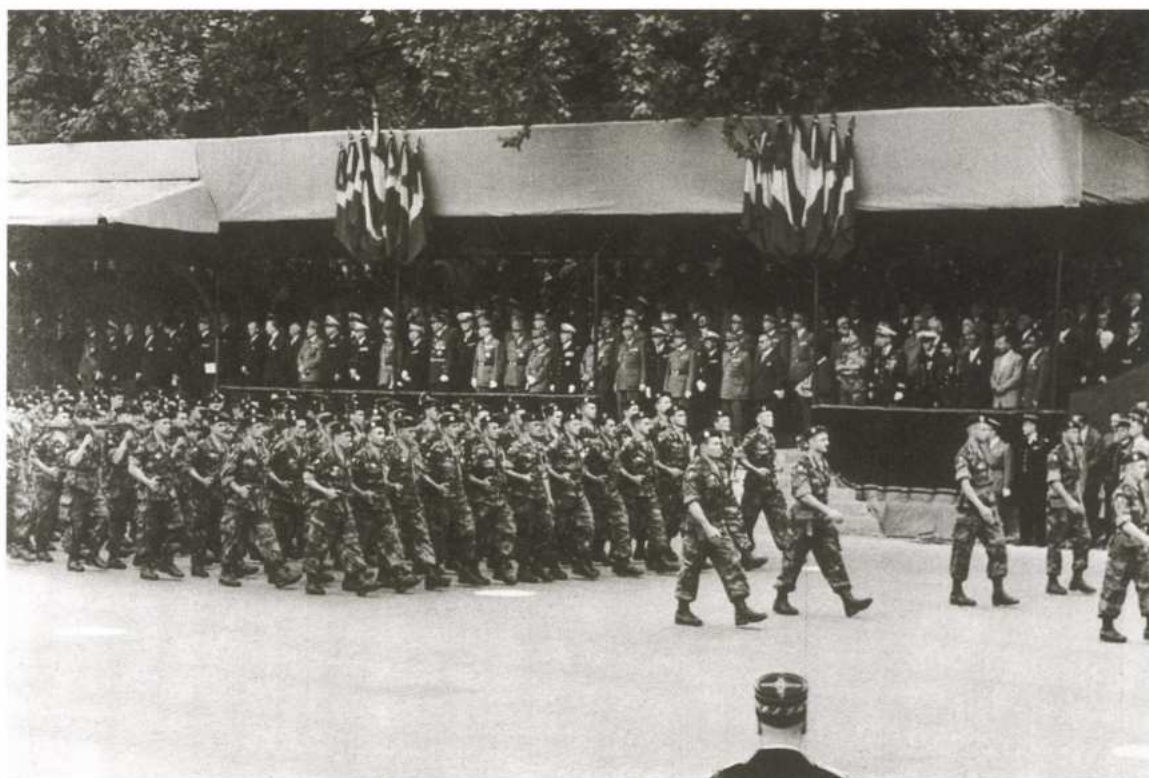
## LE COMMANDO DU « 8 »



*Le fanion du commando du 8<sup>e</sup> RPC.*

Dès la formation du 8<sup>e</sup> RPC, à Bayonne et Mont-de-Marsan, un commando est créé. Le lieutenant-colonel **Fourcade**, connaissant parfaitement l'emploi de ce type d'unité, puisqu'il avait commandé en Indochine ceux du Nord-Viêt-nam, tient à ce que le « 8 » ait le sien. L'idée fait même un émule en la personne du lieutenant-colonel **Château-Jobert**, commandant le 2<sup>e</sup> RPC, car ce dernier dit à **Fourcade** : « Puisque tu en montes un pour le « 8 », tu en formes un pour moi aussi ! ».

Les commandos sont donc formés avec des hommes triés sur le volet, leur entraînement se déroule encore bien après le départ du régiment en AFN.



*Le commando défilant le 14 Juillet à Paris avec le commando destiné au « 2 » : en tête, le capitaine **Gildas Lebeurier**.  
Derrière lui, de droite à gauche : le lieutenant **de Peretti**, le sous-lieutenant **Hubert**,  
l'adjudant-chef **Bouillet** et l'adjudant **Paillard**.  
L'homme de base est le sergent-chef **Sobanski**, le premier rang est constitué par **Franceschi, Vergnes, Mainguy,**  
**Witteau, Henrion, Ponot, Achard et Flamen**.*

Celui du « 8 » rejoint Tébessa le 10 octobre 1956. Affecté tout d'abord à la CCS, le commando passe administrativement à la « 4 » dont le lieutenant **Romer** a pris le commandement le 1<sup>er</sup> octobre et reçoit l'apport d'une 4<sup>e</sup> section en majorité composée d'Africains et commandée par le lieutenant **Ratel**. Dès novembre, le commando est lancé dans toutes les opérations et la plupart du temps reste en place sur le terrain. Il ne bénéficie pas souvent du « confort » de la base arrière.



*Des commandos qui peuvent facilement ressembler aux rebelles :  
le « vieux » **Martinez** (1<sup>re</sup> classe),  
au milieu le caporal **Lecitol**  
et à droite le caporal **Dugauthier**, qui sera tué dans le djebel Tarf,  
une heure avant le capitaine **Romer**.*

« Le régiment a été doté en partie de djellabas, ce qui permet avec un minimum de poids d'obtenir un maximum de confort au cours des nuits fraîches passées en embuscade. Sans compter qu'avec cet accoutrement, l'anonymat est assuré. Un soir, sur le terrain, un transmetteur est chargé de porter un message au colonel **Fourcade**. Couché à la belle étoile, à même le sol avec les gars du commando, le « patron » récupère. C'est alors qu'il est secoué par le messager qui lui demande où dort le « vieux ». Retirant la capuche qui lui cache la tête, il apparaît et répond : Le vieux c'est moi ! ».

G. Valois

Le 11 octobre, opération n° 11 : à l'ouest des gorges impressionnantes de l'oued Hallail, le 2<sup>e</sup> peloton/reco de l'escadron a détecté dans la nuit une sonnette HLL. Les unités se regroupent pour un bouclage de zone, des renseignements signalent une réunion importante de chefs fellaghas.



*Un T6 survole en rase-mottes  
les Jeep du 2<sup>e</sup> peloton et un scout-car du  
régiment de cuirassiers.*



Le 20 octobre, alerte au régiment. Mission : intervenir sur une bande rebelle dans le djebel Oures, région de Souk-Ahras.

Effectifs :

CCS : .....	113
CA : .....	108
Escadron : .....	58
1 <sup>re</sup> compagnie : .....	104
2 <sup>e</sup> compagnie : .....	93
3 <sup>e</sup> compagnie : .....	107
4 <sup>e</sup> compagnie : .....	108

*Un hélicoptère Sikorsky H 34.*



*Aux ruines de Kemissia, l'escadron et la « 3 » se mettent en attente : un Dodge devant une des portes monumentales de la ville romaine, dont seul un champ de ruine subsiste.*

L'opération a également mobilisé des chars, un commando marine et d'autres éléments d'infanterie et n'a pour résultat qu'un bilan réduit : 7 rebelles tués, 2 blessés et 6 armes récupérées.

Fin octobre, c'est le départ de nombreux rappelés pour la métropole. Le premier contingent de 300 hommes quitte le régiment le 28 octobre avec le capitaine **Kamiski** comme chef de détachement.

Pendant la Seconde Guerre mondiale il a été parachuté en France occupée.

Son grand regret : que **Patton** n'ait pas été sous ses ordres !



*Le capitaine Henri **Kamiski** (ici sous-lieutenant) est l'officier trans du « 8 ».*



*Le départ des rappelés de l'escadron : à gauche, l'adjudant **Toussaint**,  
le sergent **Blanche** (rappelé) qui penche la tête en avant, à côté de lui le sergent **Sens** (rappelé).  
Au milieu, un papier à la main, le capitaine **de Wilde**, commandant l'escadron.*

Pour remplacer les rappelés qui partent, le lieutenant-colonel **Fourcade** reçoit des Africains. Il les connaît bien, il sait leur bravoure et leur fidélité. Ayant beaucoup servi lui-même dans un RTS, il parle les dialectes sénégalais. Les Africains (Maliens, Guinéens, Sénégalais, Congolais, etc.) arrivent donc au « 8 ».

Le chef de corps met alors le régiment en carré et prend la parole pour marquer cet événement. Il termine simplement en disant : « ... et rappelez-vous qu'il n'y a pas de sangs différents ici... il n'y a que le sang du « 8 » qui coule dans les veines de tous... ».



*Le caporal-chef **Boubacar Diallo** à Tébessa.*

Lorsqu'il quittera l'Algérie quelques années plus tard, il se fixera à Dakar et sera infirmier à l'hôpital principal.



Photo ECPA

couleur de sa peau soit associée à une quelconque marque de cirage. De ces « explications », **Maroua** conserve toujours un trophée qu'il est bien difficile de négocier par la suite. »

G. Valois

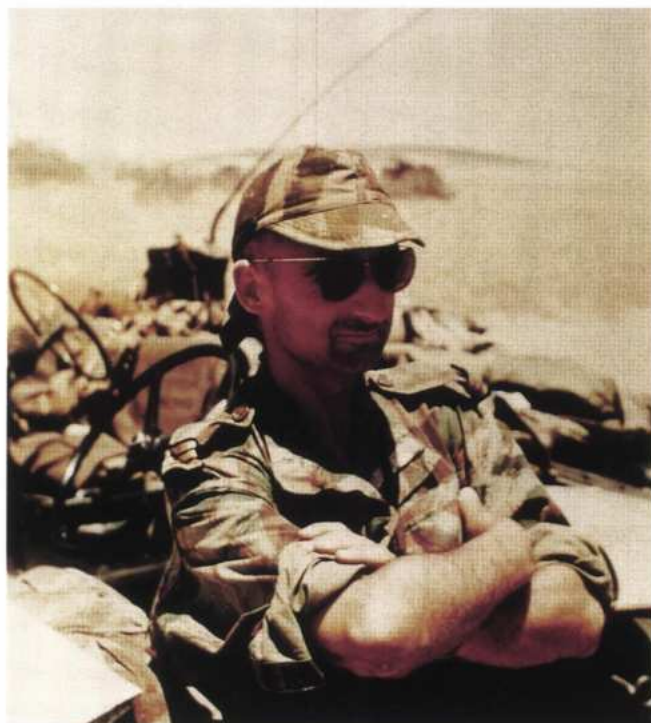
Le 4 novembre, une importante bande rebelle est repérée ; le général commandant le secteur autonome de Tébessa décide de lancer une opération pour la détruire.

Le 8<sup>e</sup> RPC et le 2<sup>e</sup> REP sont engagés, sous les ordres du lieutenant-colonel **Fourcade**, avec des hélicoptères et des chars. Les rebelles sont retranchés dans des grottes, il faut les déloger au 75 SR. La « 3 » et la « 4 » accrochent. Malgré le bouclage, les « fells » se diluent dans la végétation.

*Bilan* : pertes amies : deux sergents blessés dont un grièvement, cinq parachutistes blessés.  
 pertes HLL : trois tués, un prisonnier, quelques armes et munitions récupérées.

Le sergent **Serge Godard** de la « 4 », touché par une balle à la tête alors qu'il observait les départs de coups d'en face, meurt dans l'hélicoptère qui l'évacue sur Tébessa.

*Le capitaine Robert Charles, officier adjoint à l'état-major,  
 le 4 septembre pendant l'opération 31, dans l'oued Hallail,  
 secteur de Chéria.*



Né en 1922 en Côte-d'Or, le colonel **Charles** est commandeur de la Légion d'honneur de 1973.

## DJEBEL ANOUAL

Le « 8 » y intervient deux fois au mois de novembre, toujours à la recherche d'une bande rebelle repérée. Le scénario est immuable : mise en place en véhicules puis bouclage simultané par l'escadron dans les zones carrossables et par les compagnies en hélicoptères et à pied. Le terrain accidenté et la végétation facilitent l'esquive des « fells ».

Dans le djebel Anoual, le « 8 » et le REP jouent au chat et à la souris avec les « fells ». Les accrochages sont nombreux et violents. L'action dure plusieurs jours, la bande de HLL est totalement dispersée ; onze d'entre eux restent sur le terrain.

### QUAND SAINT MICHEL VEILLE SUR LE 3<sup>e</sup> COMMANDO

Le 20 novembre 1956, par une nuit splendide, le 3<sup>e</sup> commando du sergent-chef Sobanski se dirige plein Sud sur le djebel Anoual. Arrivé au col le plus élevé du massif, une violente tempête se lève. La progression se poursuit pour atteindre les ruines d'El Rhorira. Les traces sont effacées par la pluie et heureusement car les 13 parachutistes, à peine installés, voient s'arrêter devant eux des nuées de fellaghas. Ces derniers, fatigués, allument des feux, font cuire leur nourriture et puisent de l'eau à cinquante mètres du commando. Des bourricots chargés de caisses passent encore plus près. Les rebelles sont bien armés : LRAC, mortiers, mitrailleuses lourdes.

Le SCR 300 des Français est en panne, il ne peut plus qu'émettre. Survient alors un avion T6, Sobanski lui ordonne de dégager car une attaque aérienne pousserait les HLL vers les ruines.

À la nuit tombante, une centaine de fells, conduite par Cheriet-Lhazar, quitte la zone. Le commando, lui aussi en djellabas, emboîte discrètement le pas. Plus loin, après avoir rattrapé la colonne HLL, il vide ses chargeurs avant de s'esquiver dans l'obscurité. Il n'ira pas au résultat cette fois-ci...

Plus tard, le colonel Fourcade dira à Sobanski qu'il y avait près de 700 HLL dans l'Anoual à cette période.

*L'adjudant Marius Chipotel,  
chef de la 3<sup>e</sup> section de la « 2 ».*

Il est grièvement blessé le 27. Son évacuation tarde à cause de la nuit. Il meurt le 28 à l'hôpital de Constantine.

Chipotel, ancien d'Indochine au 5<sup>e</sup> BCCP d'abord puis en deuxième séjour au 2<sup>e</sup> BCCP et au 3<sup>e</sup> BPC, avait reçu trois citations et la médaille militaire pour la bataille de Na-San. Au 8<sup>e</sup> RPC, il était particulièrement aimé de ses hommes.

En 1993, l'ENSOA le choisit comme parrain de la 152<sup>e</sup> promotion.



### RÉCIT D'UN FRÈRE D'ARMES

« Tard dans la nuit on nous réveille pour porter main-forte aux éléments du commando aux prises avec les rebelles non loin de la ville de Tébessa. Après un rassemblement rapide, nous sommes convoyés par les véhicules du Train. Leurs joyeux conducteurs, toujours à la pointe du combat, nous ont plus d'une fois transportés dans des conditions extrêmes sans jamais rechigner. Ces « tringlots » méritent notre respect, ils ont participé, à leur manière, à la gloire du régiment.

Ce jour-là ils nous déposent, sous les rafales adverses, au pied du djebel Anoual où était engagé le commando depuis la veille. Le lieutenant de **Peretti** livre une bataille féroce à l'adversaire en ne lui laissant aucune initiative. Les avions T6 bombardent les rebelles à la roquette. La 2<sup>e</sup> compagnie, aux ordres du capitaine **Castagnoni**, progresse lentement mais en sûreté. À 13 h 00 nous abordons les positions adverses, l'ennemi est rapidement submergé; il se retire en laissant sur place tous ses blessés. C'est alors que le capitaine fixe à l'adjudant **Chipotel** la mission de déloger les rebelles implantés sur les flancs du djebel Anoual. Il est déjà 16 h 00 quand mon chef de section, avec un sens inné du terrain, parvient à localiser une cache où se trouvent des HLL. Au moment d'épauler mon fusil, une rafale d'arme automatique, partie de je ne sais où, me secoue fortement la tête. Je tombe au pied d'un rocher, évanoui. Deux camarades se précipitent pour me sortir de cette fâcheuse situation. L'un d'entre-eux tombe, mortellement blessé. L'autre riposte du mieux qu'il peut pour tenir en respect l'adversaire. C'est alors que, sous le feu, l'adjudant **Chipotel** lance sa section à l'assaut. Il est touché à l'artère fémorale et décède le lendemain à l'hôpital Lavéran de Constantine. Cet après-midi du 27 novembre 1956 est un jour amer. Nous avons eu de la casse et comment ne pas me souvenir de cet adjudant bienveillant qui partageait ses colis avec moi en constatant que je ne recevais rien d'Afrique. Pour lui, la fraternité c'était d'établir des liens d'amour tissés dans la sueur qui perle sur le front.

M. Niang

Les combats du djebel Anoual feront en tout 20 blessés et 3 tués : le parachutiste **André Foissotte** du commando, tué dans la nuit du 20 novembre au lieu-dit Ksar Tébinet, le caporal Diaby **Bengali** et l'adjudant **Marius Chipotel** de la « 2 », décédés l'un le 27 et l'autre le 28 novembre. »

Entre-temps :

- le 5 novembre, en Égypte, un corps expéditionnaire franco-britannique saute sur le canal de Suez et inflige une sévère défaite à l'armée de Nasser, mais Russes et Américains désapprouvent et menacent la France et la Grande-Bretagne. Le cessez-le-feu est imposé le 6 novembre.
- le 13 novembre, le général **Salan** est nommé commandant en chef en Algérie.

## DÉCEMBRE 1956

Le 2, le régiment retourne dans le djebel Anoual pour une fouille de terrain.

Le 5, opération dans le djebel Hamamin (sous-secteur de Chéria) mais la région a été désertée par les rebelles.

Le 7, opération sur El Ma El Abiod, au sud-est de Tébessa, près de la frontière tunisienne. Contrôle de population, recherche et destruction de l'organisation politico-administrative des fellaghas.

Le 12, le « 8 » quitte Tébessa pour Philippeville en bord de mer et s'installe au camp « le Mourillon » pour le PC, la compagnie de commandement et de soutien, la compagnie d'appui et les 1<sup>re</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies de combat. L'escadron et le service auto logent dans le hangar CFA, la « 2 » à Praxbourg.

*Le mirador de Praxbourg*

« C'est un poste situé à 15 kilomètres de Philippeville sur la route du col de Tamalous. La « 2 » s'y installe. Les bâtiments ont été incendiés, il n'y a plus de porte ni de fenêtre.



Les nuits sont froides. Tous les soirs, tard, des embuscades sont montées dans le secteur pour rassurer la population. Le jour, le médecin capitaine **Bardot** parcourt les douars pour dispenser des soins à la population.

L'aspirant **David**, ancien instituteur, aménage une tente en école et les petits arabes du coin viennent l'écouter avec attention.

Certaines nuits, en compagnie d'un adjudant du commando et d'une équipe, je vais visiter les ponts de la région, car nous redoutons les actions de sabotage. »

J. Roques

*La « 2 » débarque des GMC avant de se déplacer :  
au milieu le 1<sup>er</sup> classe Alain **Rbuland** (3<sup>e</sup> section).*



*La 3<sup>e</sup> section de la « 2 » en progression.  
La température est basse,  
des plaques de neige subsistent sur le terrain.  
Au centre le chef de groupe donne ses ordres.*



*L'escadron est sur toutes les routes.  
Au volant, le sous-lieutenant **Desgruelles**,  
chef de la 1<sup>re</sup> section, près du col de Tamalons.  
A la mitrailleuse, le 1<sup>er</sup> classe **Yamme Sambaigni**,  
à la radio, le caporal **Joucla**.*

*La même section en ouverture de route, mais à pied,  
dans le même secteur.  
En tête, le caporal Jean-Jacques Saliou.  
À droite, le caporal-chef Georges Guillon.*



*Pause à l'escadron dans les Nementchas :  
avec la cigarette l'adjudant Lemaire ;  
tête nue le sous-lieutenant Bouvet et, faisant face,  
le lieutenant Blandino.*

*Le parachutiste le plus à droite est le conducteur  
du capitaine de Wilde, commandant l'escadron.*

*Sur le pare-chocs de la Jeep,  
une caisse dans laquelle on met généralement les rations.*



*Regroupement sur la piste : à gauche,  
le sous-lieutenant Bouvet ;  
lisant la carte sur le capot le sous-lieutenant Rouxel.  
Derrière la mitrailleuse, le sous-lieutenant Desgruelles  
et à la place du chef de bord le lieutenant Blandino.*

*À l'arrière, le radio du capitaine de Wilde.  
L'équipement d'hiver est une longue parka fourrée  
achetée par lots aux puces à Paris.*



Le 24 décembre, le président de l'interfédération des maires d'Algérie est assassiné. Cet attentat provoque la colère des Européens ; des scènes d'émeute et de lynchage ont lieu durant les obsèques.

Le 25 décembre, les troupes franco-britanniques quittent le canal de Suez. L'expédition s'achève dans un rembarquement sans gloire.

1957

## ORDRE DE BATAILLE DU 8<sup>e</sup> RPC

*Au 1<sup>er</sup> janvier 1957*

Chef de corps :	Lieutenant-colonel <b>Fourcade</b>
Commandant en second :	Chef de bataillon Aimé <b>Martre</b>
Commandant adjoint :	Chef de bataillon <b>Mourier</b>
Médecin-chef :	Médecin capitaine Jacques <b>Bardot</b>
Officier renseignement :	Capitaine Louis <b>Kermarec</b>
Officier transmission :	Sous-lieutenant Albert <b>Bouteville</b>
Aumônier :	Père Henry <b>Peninou</b>

### Compagnie de commandement et de soutien

Capitaine Raymond **Dupau**  
Officier trésorier : Adjudant-chef Jacques **Orsini**  
Officier du matériel : Adjudant-chef Jean **Bremard**  
Officier des effectifs : Adjudant André **Saint Cast**

### 1<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Bernard **Bole du Chaumont**  
Sous-lieutenant Jean-Pierre **Comes**  
Sous-lieutenant Robert **Sudre**  
Sous-lieutenant Philibert **Michel**  
Sous-lieutenant Philippe **Carreire**

### 3<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Roger **Decours**  
Sous-lieutenant Raymond **Hosatte**  
Sous-lieutenant André **Gremillet**  
Sous-lieutenant Pierre **Durruty**

### Compagnie d'appui

Capitaine **Pradère Niquet**  
Lieutenant Pierre **Sustra**  
Lieutenant Bernard **Legros**

### Escadron

Capitaine Francis de **Wilde**  
Sous-lieutenant Jacques **Bouvet**  
Sous-lieutenant Maurice **Desgruelles**  
Sous-lieutenant Jean **Rouxel**

### 2<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Denis **Castagnoni**  
Sous-lieutenant Georges **Laborde**  
Sous-lieutenant Pierre **Mironneau**  
Sous-lieutenant François de **Suarez d'Aulan**  
Sous-lieutenant Jean **Rouques**

### 4<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Jacques **Romer**  
Lieutenant Maurice de **Peretti** (chef du commando)  
Sous-lieutenant Jacques **Lacroix**  
Sous-lieutenant André **Allegret**  
Sous-lieutenant Guy **Ratel**

Début 1957, les compagnies profitent d'un court répit pour faire un peu d'instruction, sauts et tirs, tout en participant à des actions opérationnelles restreintes aux abords de Philippeville.

*Au premier plan Baudet et Bouteille, parachutistes de la 4<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie. Au second plan, à gauche en casquette, le « padré », le père Péninou, aumônier du « 8 », en attente pour le saut.*



Bouteille, tireur FM, élément de valeur, s'est fait remarquer lors de l'accrochage du djebel Rhifouf. Son parcours prendra fin dans la région d'Antsirabé à Madagascar où il décèdera des suites d'un accident de saut.

*Les parachutistes Buteau (à genoux) et Robert (debout) de la 2<sup>e</sup> compagnie.*



*Séance de saut en Nord-Atlas : le « chef » au départ des avions.*



*Papou Nemba Sindaogo, ordonnance du chef de corps : « Une fidélité à toute épreuve, un dévouement jusqu'à la mort. »*



*La DZ de Phillippeville.*



*L'escadron en ouverture de route au col de l'Estaya, entre Phillippeville et Tamalous.*

De Praxbourg, le commando est de sortie pratiquement tous les jours et toutes les nuits. Il s'est réorganisé en 3 sections de 15 hommes et le capitaine Romer leur a donné chasse libre. Observations, fouilles, embuscades de nuit, il est souvent au contact des rebelles, collecte des renseignements de premier ordre, arrête des suspects, accroche et récupère des armes.

Ces sections se sont, peu à peu, appelées elles-mêmes X<sup>e</sup> commando.



*Les premières armes récupérées par le 3<sup>e</sup> commando (en fait la 3<sup>e</sup> section du commando).*

Très meurtrier, le fusil de chasse est largement répandu chez les rebelles.

*L'hôtel « Beau Rivage »  
à Jeanne d'Arc  
à 5 kilomètres  
de Philippeville.*

Lors des rares moments de repos, les cadres du « 8 » s'y retrouvent quelquefois à table.



### EMBUSCADE RATÉE...

Un dimanche de février, deux GMC de permissionnaires rentrent de Philippeville. Le sergent-chef Sobanski, parti en moto, remonte avec eux. Entre Saint-Charles et Praxbourg, son moteur cafouille et il doit laisser filer les camions. Soudain, dans un virage, il aperçoit des projections de bitume autour de lui. Il accélère, c'est une embuscade. Dans la ligne droite qui suit, il voit un vieux fell sur le bord de la route qui le met en joue avec un fusil de chasse. Les deux coups partent sans le toucher ni le caporal Lecitol, son passager. Les projectiles arrivent dans la fourche de la machine et dans les sièges sous leurs fesses. Arrivé au poste, Sobanski rameute du monde et redescend en 6 x 6 sur les lieux de l'attaque. La Jeep du capitaine Romer les suit. Naturellement il n'y a plus personne.



*Février 1957,  
au poste de Praxbourg :  
Baatich, un prisonnier,  
le sergent-chef Sobanski  
avec sa 650 BSA  
« Road-Rocket »  
et Thinson,  
le mécano qui remet la moto  
en état après l'embuscade.*



*Vue à partir du poste de Praxbourg :*

***Petit**, tireur FM au 2<sup>e</sup> commando de l'adjudant **Bruneteau**. Cette AA52 était la seule du 8<sup>e</sup> RPC et c'est le commando qui l'avait. La dotation ne sera étendue au régiment que beaucoup plus tard.*



*Ceux du commando à Praxbourg : le lieutenant de **Peretti**, commandant le commando, **Jardin**, **Hibon**, **Macbaez**, **Berthelier**, **Holeindre**, **Recorda**, **Fouillat**, **Tremelet**, **Gronoff**, **Bruneteau**, **Valy**, **Touny**, **Berthelot**,*

***Bonnevalle**, **Thinon**, **Malet**, **Sobanski** et le bourricot - mascotte **Nasser**.*

Le commando est resté un certain temps avec le 2<sup>e</sup> REP, « prêté » par le lieutenant-colonel **Fourcade**, afin de se rôder un peu plus dans le djebel Anoual. Il a fait forte impression auprès de la Légion par son aisance à évoluer de nuit en zone rebelle et à combattre avec efficacité. Il est à souligner qu'au cours d'une opération dans l'oued Hallail le commando du « 8 » ira récupérer sur le terrain, blessés, morts et armes d'une compagnie du REP durement accrochée (entre autres blessés, le lieutenant **Montagnon** du 2<sup>e</sup> REP).

## JANVIER

Alger : depuis plusieurs semaines la ville subit une flambée d'attentats terroristes. Le général **Massu**, commandant la 10<sup>e</sup> Division parachutiste, reçoit l'ordre de mater la rébellion. C'est la première bataille d'Alger.

16 janvier : attentat au bazooka contre le général **Salan** ; cette action est imputée aux activistes européens.

28 janvier : le FLN déclenche une grève générale. Elle est vigoureusement brisée par l'armée qui fait ouvrir les magasins et les chantiers.

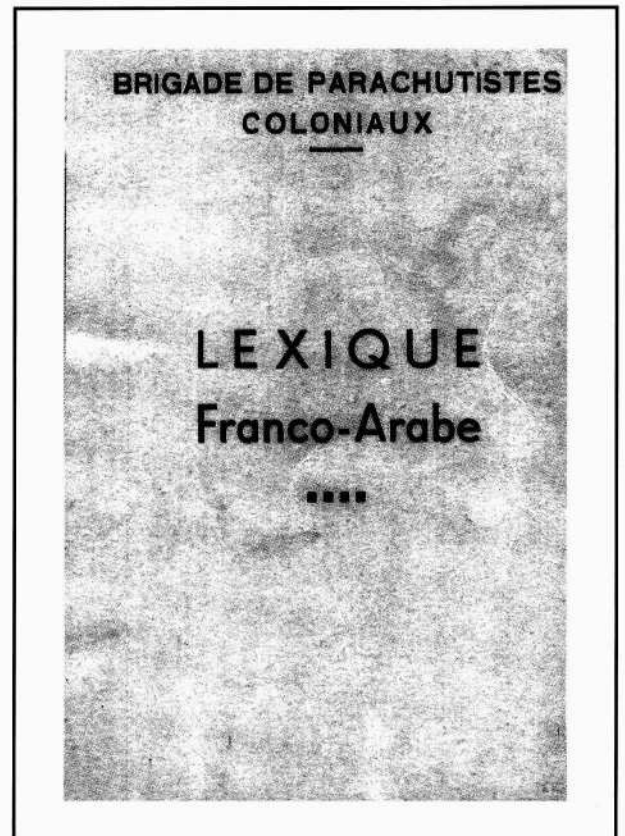


*Le lieutenant **Philippe Demetz**, arrivé au « 8 » en janvier 1957, muté à la « 2 » en qualité d'officier adjoint, il sera adjoint à l'escadron en juin, avant d'être détaché à l'état-major de la 10<sup>e</sup> Région militaire.*

Photo ECPA

*Livret distribué aux parachutistes  
pour avoir quelques notions de langue arabe.*

Dans le langage actuel des troupes de marine subsiste un certain nombre de mots ou d'expressions venant de tous les horizons, Asie, Afrique, etc. De l'arabe on pourra en reconnaître quelques-uns.



Arrouah	: Viens	Gourbi	: Hutte
Baraka	: Assez ou bénédiction	Hallouf	: Porc
Baroud	: Poudre, combat	Harka	: Expédition militaire
Besslâma	: Bonjour	La	: Non
Bezzef	: Beaucoup	Médina	: Ville indigène
Bordj	: Bastion	Menna	: Par ici
Cahoua	: Café,	Naïls	: Sandales pour le sable
Caïd	: Chef	Ouahad	: Un
Casbah	: Citadelle	Ouakha	: D'accord, oui
Chouf	: Regarde, voir	Oued	: Rivière
Chouïa	: Peu, un peu, lentement	Ramadan	: Carême
Djebel	: Mont, montagne	Roumi	: Chrétien
Djellaba	: Manteau à capuchon	Saha	: Merci
Douar	: Agglomération de huttes	Souk	: Marché
Erg	: Région de dunes	Toubib	: Docteur
Fissa	: Vite	Trik	: Route, piste
Flous	: Argent monnayable		

« Le « 8 » a sa base arrière au camp Jeanne d'Arc, à 9 kilomètres de Philippeville. Les rares quartiers libres se passent dans cette agglomération animée et chaleureuse. Les lieux les plus fréquentés sont la place Marquet, près de l'hôtel de ville, le patio sous les arcades, la plage de Stora et ses belles filles. »

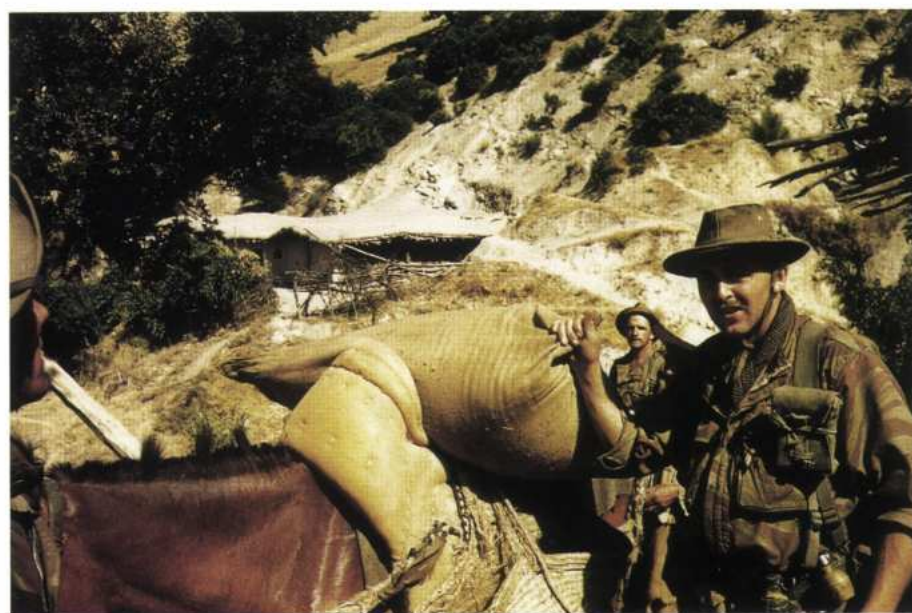
A. Bry



*L'escadron a des allures d'« Afrikakorps ». Cette unité est souvent mise à la disposition d'autres régiments, de sorte qu'elle agit dans des secteurs différents de ceux du « 8 ». Ici, sur les confins sabariens, au sud des Nementchas.*

L'action du régiment s'étend aussi à la protection des populations, trop souvent prises en otage par les rebelles qui tentent de retourner le plus de monde possible contre les Français. Les moyens employés par les rebelles varient de la destruction des cartes d'identité française à la menace verbale et à la perception d'impôts, en passant par la torture et l'assassinat pur et simple.

Ce climat de terreur est toujours neutralisé par la présence rassurante de l'armée, mais dès que celle-ci quitte le secteur... alors ?



*Le ravitaillement par l'escadron des douars isolés : le caporal-chef Antoine, le sergent Nevot et le parachutiste Drugeot.*

*Les ratissages et les fouilles dans les djebels sont incessants.*

Souvent le régiment entier est mis en alerte puis envoyé dans un secteur à la poursuite de quelques rebelles dont les traces ont été aperçues par l'aviation.

La plupart du temps les résultats sont maigres ; quelquefois ce travail de fourmi s'avère payant : découverte de caches d'armes, de vivres, de documents.

C'est ainsi que dans une grotte, le commando fait la découverte d'une liste de sympathisants du FLN dont certains font partie de la police de Tébessa.

Ces policiers renseignaient la rébellion sur les mouvements de nos troupes. Lorsque l'ordre fut donné d'agir, les policiers étaient déjà passés en Tunisie.

On retrouva le corps de l'inspecteur métropolitain dans son bureau, une balle de 11,43 dans la tête.



Le 12 février 1957, opération « *Papa 11* » dans la région de Collo : bouclage de zone, quelques accrochages, des suspects arrêtés, 3 cantonnements brûlés, 21 armes récupérées et des chevaux abattus.

*L'escadron au casse-croûte à la fin de l'action : portant des lunettes, le sergent Sidos, qui sera tué le 14 mars dans le secteur de Djidjelli. Peu de temps après sa mort son berger allemand se laissera mourir de chagrin.*



*Lors de l'opération « *Papa 11* », le 1<sup>er</sup> classe Claude Robert de la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie.*

Le 1<sup>er</sup> classe Claude Robert s'engage à Bayonne le 12 avril 1956 pour trois ans. Il participe au défilé à Paris le 14 juillet 1956 avant de s'embarquer pour l'AFN, en relève des appelés du 8<sup>e</sup> RPC. Affecté à la 3<sup>e</sup> section de la « 2 », il est premier grenadier-voltigeur et le restera pour toutes les opérations.

Il reçoit le baptême du feu dans le djebel Anoual, en novembre 1956, au côté de son chef de section, l'adjudant Chipotel.

Le 11 février 1959, il participe dans le djebel Metloug à sa dernière opération avant d'être démobilisé. La « 2 » accroche. Les voltigeurs montent à l'assaut avec le capitaine Biancamaria. La bande rebelle est décimée mais le capitaine est tué. Robert quitte l'armée, médaillé militaire et titulaire de la valeur militaire avec deux citations.



*Durant l'opération « Papa 11 », au petit matin après deux jours de crapahut sous la pluie, les « gars » de la 3<sup>e</sup> section de la « 2 » font un feu pour un café rapide avant de repartir : le 1<sup>er</sup> classe **Robert** et le parachutiste **Lenormand**.*

## DE L'EMPLOI DU CASQUE LOURD

« Il a toujours fait partie du paquetage individuel, le casque lourd, mais dans des rôles divers et variés.

Porté au début dans l'Algérois en même temps que le chapeau de brousse, puis remis dans le paquetage, il sert après la première grande opération (pénible) dans les Nementchas en 1956, pendant quelques jours de repos, pour cuire les cuisses des grenouilles pêchées dans le tout petit oued qui procure fraîcheur et ombrage à l'escadron.

Sur les hauts plateaux arides, il permet de recueillir le ravitaillement en eau apporté par les *Sikorski*, mais il faut se coucher sur les casques remplis pour éviter leur basculement lors du décollage des appareils.

Ultérieurement, il reste parfois en base arrière, sauf pour certaines opérations sur zones bien connues, quand l'escadron vient en précurseur et en protection de la zone d'action du régiment au-dessus de Youks-les-Bains. Là, se trouvaient, parmi les nombreuses ruines romaines, les vestiges des élevages romains d'escargots. Et il y en a encore et d'excellents !

Une fois l'escadron en place et le régiment déployé dans sa zone, tout le monde sait que si à dix heures il n'y a pas eu d'engagement ou de tir, la journée sera calme. L'escadron se met cependant en garde et le personnel va faire une récolte fructueuse de petits colimaçons pour améliorer largement l'ordinaire.

Alors le casque lourd : lavabo, évier, citerne, siège, friteuse et escargotière ! Le nouveau, en composite, ne peut plus rendre tous ces services ! »

M. Desgruelles



*Un des éléments en repos après sa mission déguste les cuisses des grenouilles pêchées dans un ruisseau et cuites dans les casques lourds : le caporal **Jean-Jacques Saliou** (engagé) et le caporal **Émile Magron** (rappelé).*



*Le casque sera porté encore quelque temps, puis abandonné au profit de la « casquette **Bigéard** », qui est en réalité la casquette « **Touret** », chef de corps du « 8 » en Indochine, son inventeur.*

À Collo, une Jeep de l'escadron : **Genest, Hetbever**  
et le caporal-chef **Le Floch**.



*Le sous-lieutenant **Jean Rouxel** dit « citron »,  
chef de section à l'escadron.*

**Rouxel** sort aspirant de Saint-Maixent en avril 1953 et est affecté à l'École des troupes aéroportées de Pau. C'est un parachutiste confirmé ; dans le civil il est aussi pilote. Il sert en Tunisie au 14<sup>e</sup> RCP puis, son temps terminé, rentre chez lui. Il n'est pas rappelable en tant que pupille de la Nation.

Il se rengage pourtant au « 8 » en 1956. Il y servira un an et sera de toutes les sorties.



*Le caporal-chef **Farinelli** du commando dit « farine » ou « la rafale ».  
Il était très ami avec l'ex-député **Jean-Maurice Demarquet**,  
qui lui aussi faisait partie du commando du « 8 »,  
après avoir quitté l'Assemblée nationale pour aller servir en Algérie.*

Le 22 février, le 8<sup>e</sup> RPC quitte Philippeville par bateau pour Djidjelli, un port situé à une centaine de kilomètres plus à l'Ouest sur le littoral de la Petite Kabylie.



*Le GMC lot 7 a un peu chauffé;  
il faut attendre qu'il refroidisse.*

L'escadron, le service auto et deux sections de la 1<sup>re</sup> compagnie partiront par la route.

Itinéraire : Tamalous – El Milia –  
Taher et Djidjelli.



*Le caporal Antoine Belmonte, du commando.*

Antoine Belmonte est né en 1933 à Oujda (Maroc).

Engagé volontaire en 1955 pour trois ans au titre de la Demi-brigade de parachutistes de Bayonne, il fait ses classes à Mont-de-Marsan et le 26 septembre 1956 il arrive au 8<sup>e</sup> RPC où il est affecté à la 4<sup>e</sup> compagnie.

Après de nombreuses opérations, il est grièvement blessé au combat du Kef Ber Bellout le 18 mai 1957 en donnant l'assaut avec son équipe.

Le caporal Antoine Belmonte est chevalier de la Légion d'honneur et médaillé militaire.

« La baie de Djidjelli prend naissance à proximité de la ferme puis s'étire en direction de l'Ouest; la plage est belle, il y a du poisson. La configuration du terrain nous permet de faire quelques manœuvres à tir réel, la partie la plus délicate étant assurée par le sergent Faucherand, tireur d'élite au MAS 49. »

J. Roques



*Secteur de Djidjelli, à la ferme Andreu,  
dans la baie de Cavallo :  
debout, les parachutistes Baudet,  
Broyer et Bouteille.  
Accroupis : Besson, Bervas et Graux.*

Opération « Roméo 18 », du 10 au 15 mars : nomadisation dans la région des douars en vue de rechercher et détruire les bandes rebelles, contrôler les populations et rechercher les suspects.

*Si Savane (Guinée), à la fouille.*



*Les sections portées de l'escadron sur une de leurs bases de départ à Djen-Djen.*



*Le sergent-chef Sobanski, au retour d'une patrouille sur la cote 508, au sud de Praxbourg.*

En août 1956, le sergent-chef Sobanski a pris la tête du 3<sup>e</sup> commando, après avoir refusé par deux fois de partir outre-mer afin de pouvoir continuer de servir en Algérie.





*Le parachutiste Jardin de Ouistreham.*

Il est arrivé au 3<sup>e</sup> commando au début de l'année 1957. Il fait partie de ce que Sobanski appelle, « ses éléments hors pair ».

Les 100 km<sup>2</sup> des douars centrés sur Praxbourg ont été reconnus et le terrain minutieusement quadrillé.



*En mars, près de Praxbourg, Debuire, un « excellent » comme le dit son patron, le sergent-chef Sobanski.*

Debuire sera proposé pour une palme à l'opération « *Mechta El Kessenb* ». Il terminera sa carrière militaire comme chef de bataillon.

Les commandos agissent le plus souvent sur renseignements. À Praxbourg, l'adjudant Pétania, du SAS (Service administratif spécialisé), sans vraiment sortir de son bureau, est une source de renseignements très efficace. Les commandos travaillent dans son sens, menant des actions ponctuelles, mais c'est surtout le « pot » qui joue.

Beaucoup d'armes sont récupérées ainsi que des suspects que Pétania interroge en douceur.

Souvent les commandos sont déguisés en fellaghas, ce qui leur attire la bienveillance des villageois qui leur « ouvrent » la route à défaut de leur parler car leur apparence ne peut pas tromper longtemps.



*Petite Kabylie, région de Djidjelli : incendie dans le djebel après un tir d'artillerie.*



*Djidjelli : entretien du 75 SR, le caporal Delante (torse nu).*

Fin mars 1957 à Djidjelli. Debout : le caporal **Pills** (de Paris) et le para **Maugard** (de Martinique).

Accroupis : les paras **Picard**, dit le « roi du Schnaps » (du Nord), **Debureau**, qui aime aussi le Schnaps (du Nord) et **Guy Durin**, dit « le Cathare » (de l'Ariège).



Le sergent **Fongue** de la compagnie d'appui.

Jean-Louis **Fongue** est né au Viêt-nam le 15 septembre 1931. En Indochine il est caporal au 1<sup>er</sup> BPC puis sergent au 5<sup>e</sup> BPVN avec lequel il saute sur Diên Biên Phu, où il est fait prisonnier. Sergent puis sergent-chef au 8<sup>e</sup> RPC (1956-1959), une fois blessé, six fois cité, Jean-Louis **Fongue** est chevalier de la Légion d'honneur et médaillé militaire.



Un Sikorski S55 au décollage.

Le ravitaillement se fait avec les hélicoptères qui servent aussi aux évacuations sanitaires.





*Fouille de mechtas.*

Une patrouille de la compagnie d'appui accroche une bande rebelle près de la mechta Alacha. Un HLL est abattu, l'appui aérien est demandé, les HLL se replient dans des couverts.



*Le sergent Pancrazi avec le poste 300 (17 kilogrammes). Modulation de fréquence, 41 canaux, d'une portée de 5 à 8 kilomètres avec l'antenne 131A en phonie uniquement ; il sera remplacé, peu à peu, par le poste ANPRC 10.*

*Le terrain accidenté est propice aux traquenards, mais le plus souvent les rebelles ne réagissent que lorsqu'ils sont sur le point d'être découverts. La mort vous guette à chaque détour de rocher ou de bosquet.*

Le 14 mars, sur la route de Taher, l'escadron tombe dans une embuscade. Deux *Jeep* sont prises à partie alors qu'elles se rendent au secours du chef de corps menacé.

Le sergent Henri Sidos est tué d'une balle dans la tête. Les parachutistes Robert Dahenens et Roland Guilbot sont tués également. Le 1<sup>er</sup> classe Gaston Large est mortellement atteint par de la chevrotine en pleine poitrine. Sont blessés, l'adjudant Lasserre (ancien du GCMA en Indochine) et le parachutiste Jacky Bertrand.



14 mars 1957  
Embuscade de la mechta de Bou-Achir  
Secteur de Djidjelli (Constantinois)

*La baraka de « P'tit Louis »*

« Les pelotons de reconnaissance de l'escadron du « 8 » remettent en état leur matériel roulant à la base arrière de Djidjelli.

Les sections portées crapahutent avec le régiment, déployé et aux prises avec une bande HLL dans une zone interdite car déserte de troupes après la démobilisation des rappelés.

Il n'est pas prévu d'assurer de liaison routière entre Djidjelli et le PC OPS à Bordj Taher.

Cependant, il s'en monte une avec un élément léger des pelotons de l'escadron ; le chef de corps, le lieutenant-colonel Louis **Fourcade** s'y est intégré.

Mais, comme à son habitude et au mépris du règlement, il place sa *Jeep* en tête de rame et commande : « suivez-moi ».

À un moment, la route traverse un groupe de mechtas enfoui dans les hautes herbes et encaissé entre deux falaises rocheuses d'altitude moyenne : endroit propice au montage d'une embuscade.

Après le passage du premier véhicule, l'embuscade se déclenche ; les hommes valides font la « boule de feu ». Le sergent **Nevot** sur sa *Jeep* armée d'un 75 SR fait tirer deux coups à hausse nulle, impressionnant ainsi l'adversaire par la rapidité et le bruit de son action, ce qui a pour effet d'interdire aux rebelles de venir dépouiller les morts et les blessés.

Plus loin devant, sur la piste, pistolet en main, « P'tit Louis » court vers ses hommes pour leur porter secours. Parce qu'il n'a pas occupé sa place réglementaire dans la rame et surtout parce qu'il a « la baraka », il a échappé au tir adverse.

De Bordj Taher qui domine la zone, impuissants, nous entendons au loin le tir du 75 SR et nous apercevons les volutes des fumées du combat. »

M. Desgruelles



*Le 16 mars 1957, enterrement des tués de l'escadron à Djidjelli :  
chef du piquet d'honneur, le sous-lieutenant **Desgruelles**.  
Le premier du troisième rang est le caporal-chef **Ragouillaux**.*



*Dans les rues de Djidjelli  
la dépouille du sergent Sidos.*



*Enterrement des morts de l'embuscade de Bordj Taber, le 16 mars à Djidjelli.*

Le régiment a démobilisé ses rappelés et ne conserve plus que des engagés (Européens et Africains), des maintenus ADL (après la durée légale) et des appelés.

Le 20 mars, le capitaine André Gérard prend le commandement de la « 2 », en remplacement du capitaine Denis Castagnoni, désigné pour l'AOF.



À partir du 25 mars, le 8<sup>e</sup> RPC quitte Djidjelli et retourne à Tébessa.

« Après une nuit passée en gare d'Ouled-Rahmoun, sous la pinède, c'est en train que nous allons faire le voyage. Si nous devions trouver un titre pour ce périple, nous pourrions l'intituler : « Hommes 40 – chevaux 8 », autrement dit, nous occupons des wagons à bestiaux, ce qui n'est pas plus mal d'ailleurs, car les ripostes seront efficaces en cas d'attaque. Ce train n'est pas « *l'Orient-Express* », mais la bonne humeur est au rendez-vous. »

J. Roques



*Dans le train : à droite le parachutiste Kurtz, de dos le caporal Ibrahim Savoy, qui sera tué le 18 avril 1957 au djebel Rhifouf. Le « 8 » perdra en lui un de ses meilleurs paras africains.*

*Halte de la 2<sup>e</sup> compagnie sur la route de Tébessa avec les Simca : Bouteille, Broyer, Pietri, Bervas et le conducteur.*



Le « 8 » est pratiquement toujours transporté par le GT 513 (groupe de transport 513). On ne rendra jamais assez hommage à ces « tringlots » hors norme, totalement intégrés aux unités.



*Pour le convoi routier, l'itinéraire passe par Constantine, dont on reconnaît le pont suspendu au-dessus des gorges du Rhumel.*



*Défilé de la « 2 » à Tébessa : le sous-lieutenant Roques, le sergent Renard et les sergents-chefs Kergroac'h et Collard.*

Le 30 mars, la municipalité offre un vin d'honneur aux cadres pour fêter l'arrivée du « 8 » et le départ du 2<sup>e</sup> REP. Le lendemain le régiment part en opération. À Tébessa, le long de la caserne Négrier, il y a la « Carlingue », un vieux *Junker* transformé en bar par Roger Holeindre dit « popeye », du commando ; l'ambiance y est. C'est aussi l'époque où les frères Dewinter (anciens du « 8 ») ont acheté une ferme au nord de la ville, après les ruines romaines, près de la célèbre Caracalla.

Le 31 mars, opération « n° 42 », dans le secteur de Tébessa – djebel Abiod – oued Hallail. Mission du « 8 » : rechercher et détruire des bandes rebelles signalées dans le djebel Abiod.



*L'adjudant Mallet (à droite) du commando. Au milieu, le sergent-chef Jacques Jean.*

Né le 29 mars 1931 en Charente-Maritime, Jacques Jean sert à Madagascar (1951-1953) puis en Indochine (deuxième « 7 », 1954-1956), en Algérie (8<sup>e</sup> RPC, 1958-1960, comme chef de commando à la 4<sup>e</sup> compagnie) puis à l'occasion de multiples interventions au Mali (1972), au Tchad (1973-1974), au Zaïre (1977-1978), au Liban (1983-1984) et en RCA (1985 et 1986).

Une fois blessé, cinq fois cité, le colonel (H) **Jean** est médaillé militaire (1960), officier de l'ordre national du Mérite (1980), commandeur de la Légion d'honneur (2000) et croix de la Bravoure Zaïroise pour des opérations dans le Shaba en 1978.

Il terminera sa carrière au 6<sup>e</sup> RPIMa comme commandant en second avant de devenir le président de l'amicale des anciens du « 6 » (1990-1998).



*Le capitaine Francis de Wilde, commandant l'escadron.*

Cette unité s'est appelée successivement escadron puis compagnie portée.

*Bouclages et ratissages de jour, embuscades la nuit.*

Le 1<sup>er</sup> avril, lors d'un déplacement de nuit de la 3<sup>e</sup> compagnie, un avion largue des lucioles. L'une d'elles éclaire une section, les hommes se découpent en ombres chinoises, un coup de feu claque ; le caporal **Henri Recorda** s'effondre touché mortellement à la poitrine.



Au cours de cette opération, un fusil 303 est récupéré de façon surprenante. La section du sous-lieutenant **Roques** de la « 2 » s'est vu affecter un secteur de ratissage bien précis, mais par prémonition peut-être, le sous-lieutenant envoie des hommes dans un thalweg qui ne lui est pas imparti.



*La 2<sup>e</sup> compagnie dans le djebel Onk : pause sur la piste de Négrine.*

Un parachutiste avance dans le lit de l'oued et remarque un homme accroupi contre une butte de terre et recouvert d'une djellaba. Ne se sentant pas menacé, le parachutiste ne tire pas et fouille l'individu. C'est un fell avec un très beau *Lee Enfield 303* et une musette pleine de cartouches.

Bilan de cette opération :

- ami, 1 tué ;
- rebelles, 1 mitrailleuse, 1 fusil 303, 34 obus de mortier, 30 kilogrammes d'explosif et des milliers de cartouches.



*Région de Négrine,  
après l'action dans l'oued Hallail,  
retour d'opération  
pour la 3<sup>e</sup> section de la « 2 » :  
les grenadiers-voltigeurs **Buteau**  
et **Robert**, **Frada** le pourvoyeur  
et **Goniche** le tireur FM 24/29.*

*Région de Négrine,  
durant une opération près des lacs salés tunisiens.  
À droite, le caporal François **Berthelier**  
du 3<sup>e</sup> commando avec un caporal du 2<sup>e</sup>.*



Le caporal-chef François **Berthelier**, adjoint et chef de groupe au 3<sup>e</sup> commando, est né à São Paulo en 1936. Il s'engage pour trois ans au titre de la Brigade de parachutistes coloniaux en novembre 1955. Il est affecté au « 8 » en octobre 1956 et sert au commando pendant tout son séjour. Caporal en janvier 1957, il est sergent en octobre 1958. Moniteur parachutiste, il sert à la Brigade de parachutistes d'outre-mer puis à l'état-major de Versailles.

Nommé sergent-chef, il est au 1<sup>er</sup> RPIMa en 1961.

Son premier séjour sera Dakar au 7<sup>e</sup> RPIMa, avant de retrouver le « 8 » en 1964. Il sera adjudant un an après.

Il terminera sa carrière major, après un autre séjour au « 8 ». Il deviendra le président de l'amicale des anciens du « 7 ».

« Au commando, il se fait remarquer par son courage, sa discipline et plus encore par son « sens du terrain », sa vision exceptionnelle et ses compétences en topographie : un orienteur d'instinct. »

P. Sobanski

## Un ratissage pas comme les autres :

« En ligne, la compagnie d'appui progresse sur un plateau convergent vers l'oued Hallail, dans les parages de la « grotte du Juif ». Le sol rocailleux est parsemé de buissons et les thalwegs très profonds. Tout en progressant avec mon groupe, je fouille le paysage du regard. Soudain, assez loin sur la droite, je repère un homme seul qui nous fait des signes. Dans ces circonstances, la présence de ce personnage aux signes amicaux a de quoi surprendre. Je rends compte à mon chef de section, le sous-lieutenant **Lefevre** qui, tout nouveau arrivé au « 8 », craint le piège. L'homme n'est pas forcément seul. La section manœuvre alors pour faire face à l'événement et balise d'abord le terrain en vue d'une éventuelle action chasse (on utilisait pour cela nos ceintures de flanelle blanche). Je m'approche du bonhomme et, comme je l'avais entendu faire par les bergers, je l'interpelle « oooh ! Slimane ! ». Le gars me répond et vient vers moi. Le fell (car c'en est un) semble subitement décontenancé à la vue des paras. Je lui parle en français et le persuade de venir. Près de nous, son émotion le fait bégayer, il a peur mais il m'explique qu'il fait partie d'une bande venant de Tunisie et qu'à la pause, il s'est endormi. À son réveil, plus personne ! Il nous a pris de loin pour ses copains. Il est armé d'un fusil *Garant* et de quelques grenades. Il est resté avec nous pour le reste de l'opération et plus tard est devenu porteur du SCR 300 au PC opérations où il servait occasionnellement d'interprète. »

G. Valois



*Tébessa : le sous-lieutenant **Desgruelles**, dit « momo », sur la terrasse du logement des officiers de l'escadron dans le quartier arabe, après deux nuits et trois jours dans le djebel. Cette maison se situe à 300 mètres du cantonnement de l'escadron, lui-même isolé du reste du régiment qui s'est installé au centre ville.*

Opération *Surprise* du 11 au 19 avril : le « 8 » est lancé dans une action dans la partie sud du secteur de Chéria pour profiter du flottement observé chez les rebelles. En effet, après quatre mois de chasse ininterrompue, les HLL sont désorganisés, beaucoup se rendent avec leurs armes, des populations se rallient pendant que les petits chefs fellaghas se querellent.



*La 4<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie : le sergent-chef **Collard**, le sous-lieutenant **Roques** et **Bervas**, le radio avec sa ration.*



Bilan : 2 tués au régiment, le 1<sup>er</sup> classe Roger Clain du 3<sup>e</sup> commando, tué d'une balle dans la tête en rampant vers la base d'assaut, et le caporal Ibrahim Savoy, 2<sup>e</sup> compagnie section Roques, atteint d'une balle pendant une progression sur un terrain découvert.

Son chef de section et l'adjudant de compagnie parviennent à le récupérer sous le feu, mais trop tard.

*Fin d'opération : en colonne, les unités rejoignent leurs points de regroupement.*



*La 3<sup>e</sup> compagnie vers Ras El Euch.*

Le 13 avril, la « 3 » récupère un *Mauser* et découvre un dépôt de vivres.

Bilan général de l'opération :

- 1 PM *Thompson*, un *Mauser* ;
- 2 fusils (303 et *Statti*), un mousqueton, 2 fusils de chasse ainsi que 500 kilogrammes d'explosifs, des dizaines de grenades et autres munitions.

Pertes amies : 2 tués et 2 blessés.

Pertes rebelles : certaines mais non dénombrées.

Le 21 avril, tout le monde est rentré sur Tébessa.

Le 24 avril, opération dans le secteur de Morsott.

Le 26 avril opération « Douar Bedjen », secteur de Chéria.



*Camp de toile de Tébessa, 2<sup>e</sup> compagnie, 4<sup>e</sup> section :  
Graux, Broyer et Besson.  
Accroupi : Bervas, porteur du fameux SCR 300.*

Henri Broyer, affecté un peu plus tard au commando de chasse *Kimono 1* (région de Palestro – Bouira), sera grièvement blessé au cours d'un assaut. Il restera invalide à 75 %.

Titulaire de trois citations, il est décoré de la médaille militaire.



*Le coin de la CA à Canrobert.  
Les bons copains :  
Robert Masselin dit « bob » ;  
Sallaberenborde, tué le 19 juin 1957 à Tébessa ;  
le parachutiste Jacques Provost.  
Celui-ci meurt dans un combat au corps-à-corps  
le 10 décembre 1957,  
à la mechta Aïn El Kesseub (sous quartier de Roknia).*

*La même photo doublée au même endroit,  
Masselin prend l'appareil et André Bry se place au milieu.*

André Bry est né à Paris en 1935. À 20 ans il s'engage pour trois ans à la Brigade de parachutistes coloniaux de Bayonne. Il a fait la préparation militaire, et comme pour ses nombreux camarades, c'est le souvenir de Diên Biên Phu qui l'a motivé pour les paras, en plus de son passé familial : son grand-père s'est battu en Indochine contre les Pavillons Noirs en 1883, sur le fleuve Rouge. Un de ses oncles, tué au chemin des Dames, était du 21<sup>e</sup> RIC.

Certains choix se font d'eux-mêmes.

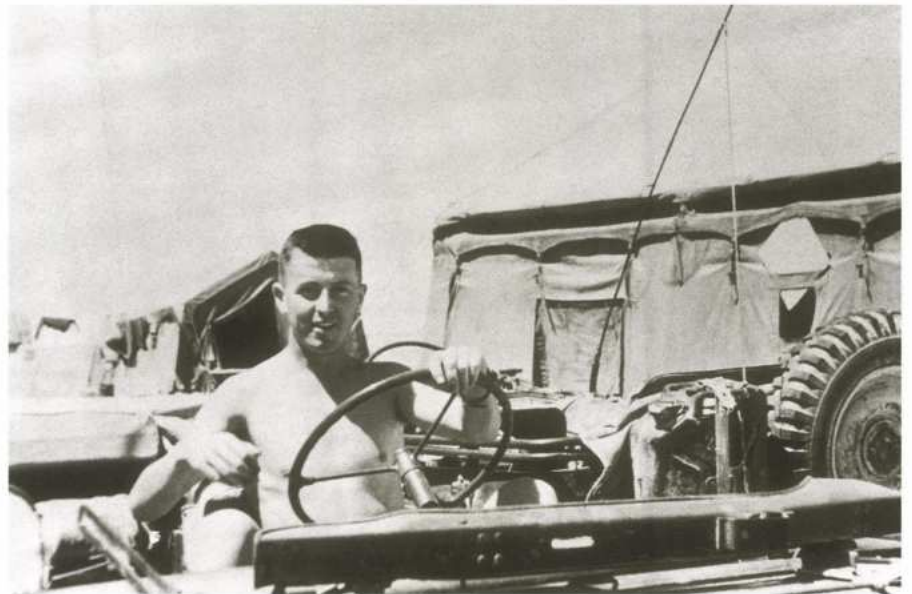


À Mont-de-Marsan, la formation est assurée par les anciens d'Indo ; l'instruction y est très dure. Envoyé à la BETAP de Pau pour y être breveté, **Bry** découvre le *Junker 52* et le parachute « voile d'abord ». Au 4<sup>e</sup> saut, son stick est largué sur la route de Bordeaux ; **Bry** se casse comme sept de ses camarades.

Il est néanmoins muté au 8<sup>e</sup> RPC début 1956, au PC OPS. Il est breveté en juin à Zéralda avec le 1<sup>er</sup> REP sous le numéro 128 507. Il rejoint la CA, première unité de l'armée française à être dotée de mortiers de 120 mm à roues, de canons sans recul 75 et 106 SR et de missiles antichars SS 10.



*Le lieutenant Colin dans les ruines romaines de Tébessa pendant un quartier libre.*



*Le lieutenant Édouard Colin, chef de section à la 2<sup>e</sup> compagnie.*

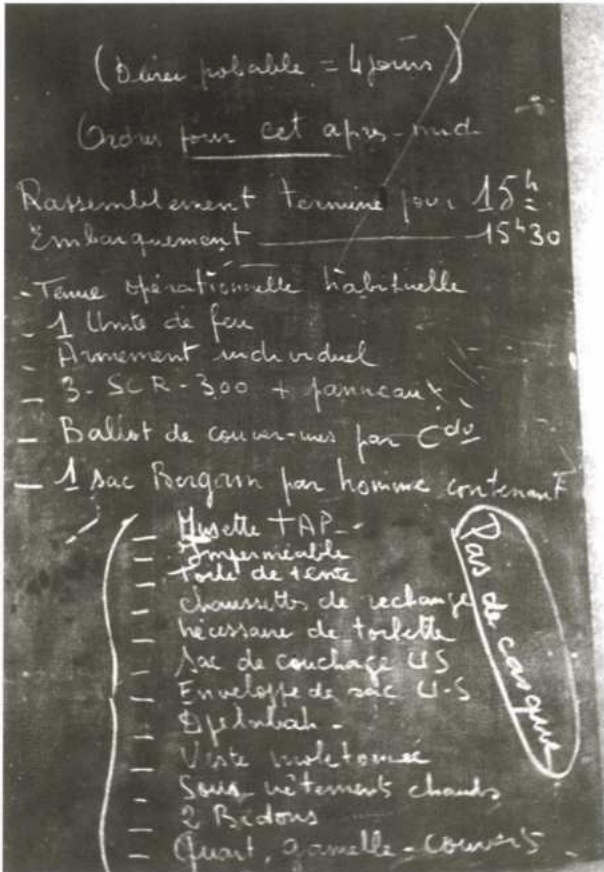
Édouard Colin est né le 4 novembre 1933 à Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne). Il intègre l'EMIA de Coëtquidan le 1<sup>er</sup> octobre 1953. À l'EAI, il choisit la Brigade des parachutistes coloniaux. Il est affecté au 8<sup>e</sup> RPC qu'il rejoint le 20 octobre 1956. Chef de section à la 2<sup>e</sup> compagnie il se distingue à deux reprises, le 3 juillet 1957 dans l'opération d'Aïn Kechera et le 20 juillet 1957 dans le djebel Kiffene, ce qui lui vaut d'être cité deux fois à l'ordre de la division. Lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1957, il est grièvement blessé le 28 novembre 1958 dans le djebel Dyr et meurt le lendemain.

Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume le 10 mars 1959.

Le 8 mai à Alger, quelques-uns des commandos à l'hôtel Saint-Georges : l'aspirant Demarquet qui vient de se voir conférer la médaille militaire, le caporal Tbinon, le sergent-chef Sobanski et le lieutenant de Peretti.



Jean-Maurice Demarquet est né le 20 août 1923 à Martigues. Il s'est engagé à dix-sept ans dans les Forces françaises libres. Il fait la campagne d'Italie, de France puis part en Indochine.



Membre du Conseil national de l'association des anciens combattants de l'Union française à son retour d'Extrême-Orient, il est élu député du Finistère en 1956. Il se porte volontaire pour servir en Algérie; il est affecté au « 8 ». Présent à Tébessa, il est blessé lors des deuxièmes combats du djebel Anoual.

Médaille militaire, titulaire des croix de guerre 1939-1945 et des théâtres d'opérations extérieurs, il est décédé le 16 septembre 1989 à Boulogne-Billancourt.

Le lieutenant de Peretti commande l'ensemble des sections commandos.

Le tableau noir avec les ordres pour un départ en opération des commandos.



Dans le Kouif, le 3 mai 1957 : le 1<sup>er</sup> classe Hubsch, le caporal Belmonte et les parachutistes Hurel et Richard.

Achille **Hubsch**, du 1<sup>er</sup> commando, sera tué quinze jours plus tard, le 18 mai, au djebel Kef Bir. Dans le même assaut, visant à récupérer le sergent **Bonny** grièvement blessé, décède le 1<sup>er</sup> classe **Sarroca**.

Achille **Hubsch**, originaire d'Alsace, garçon loyal, droit, toujours volontaire et rieur, fait ses premières armes en Indochine. Lors de son dernier combat le 18 mai 1957, il ne lui reste que trois mois avant la fin de son contrat. Il se posait la question de savoir s'il fallait poursuivre ou retourner à la vie civile.

**Hurel**, appelé d'origine parisienne, garçon affable, râleur, titi parisien, têtu mais avec à chaque fois un bon mot est le diable toujours prêt.

**Richard**, appelé, rejoint l'équipe du caporal **Belmonte** en avril 1957. Débrouillard, volontaire, il est toujours de bonne humeur.

Du 12 au 21 mai, opération dans la région d'Aïn Kechera.



*Le sous-lieutenant Jean Iliou et sa patrouille.*

L'escadron est chargé de la fouille du djebel Troubia. Deux rebelles sont abattus et trois suspects arrêtés.

À la fin de l'opération, au lieu de rejoindre Tébessa comme de coutume, le régiment est bloqué à Chéria. Parqué sur la place devant la gendarmerie, le « 8 » s'est installé par terre. Le froid piquant empêche tout le monde de dormir. Au petit matin, l'hélicoptère du général commandant la zone se pose sur la place au milieu de tous, faisant s'envoler une foule d'objets.

En posant le pied au sol, il s'adresse aux parachutistes et leur dit : « un peu frisquet ce matin ! ».

Aussitôt il se fait huer par plusieurs centaines d'hommes.

*Quelques-uns de la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie.*



*Les 1<sup>er</sup> classe Achille **Hubsch** et Vincent **Sarroca** et le sergent **Henrion** (4<sup>e</sup> compagnie 2<sup>e</sup> commando).*

Le 18 mai, le 1<sup>er</sup> commando perd deux hommes, tués dans le même assaut pour dégager le sergent **Bonny**, grièvement blessé par la balle d'une arme de chasse.

« Pour cet assaut au Kef Bir Bellout le 18 mai 1957, après avoir marché toute la nuit, nous progressons au matin plus

difficilement dans le maquis. Un coup de feu retentit. **Sarroca** du 3<sup>e</sup> commando s'écroule. Aussitôt tout le groupe se met en position face à un petit ravin boisé. Grenades, rafales, nous ne savons pas si notre copain est encore vivant mais il faut le dégager. **Hubsch** est à 2 mètres de ma position, **Hurel**, **Richard** et le 3<sup>e</sup> commando sont le long de ce petit ravin, derrière nous à droite. Nous ne voyons pas l'ennemi. Face à nous deux trouées. Nous donnons l'assaut en tirant ; les premiers arrivés sont les premiers touchés. Je ressens une violente douleur au côté droit, **Hubsch** est au sol, touché lui aussi. Mon chef de groupe me transporte alors sur 300 mètres jusqu'à un petit plateau. C'est le sergent infirmier qui m'annonce la mort de **Hubsch**, avant que je ne sois évacué en hélico. Depuis ce temps-là, à l'approche du 18 mai, je pense à tout cela : la mort de **Hubsch** m'obsède. »

A. Belmonte

Bilan :

- pertes amies, 2 tués, 9 blessés dont 3 des commandos ;
- pertes rebelles, 19 tués, 2 prisonniers et 20 suspects arrêtés.

## PRINTEMPS 1957 – DJEBEL RHIFOUF ET DJEBEL EL MANDRA (NEMENTCHAS)

« Grosse opération montée pour anéantir une forte bande rebelle détectée en zone interdite, aux confins sahariens du massif désertique du Rhifouf et de son prolongement le djebel El Mandra orienté Ouest – Est pour finir par buter perpendiculairement sur la frontière tunisienne.

Contournant le massif pour arriver par le Sud avec des éléments portés de la Légion étrangère, l'escadron du « 8 » a pour mission de se répartir à pied le long de la frontière, en vue de la tenir et d'en interdire le franchissement aux HLL lors de leur exfiltration vers la Tunisie.

Après un an d'expérience en Algérie, dont six mois dans le secteur, à l'escadron le moral est d'autant meilleur que la perspective reste de « coxer » les fuyards à la nuit après avoir échappé à un crapahut éreintant et déshydratant.

Tout va bien !

Au loin, à l'Ouest, le bruit des premiers contacts. Le repli des fellaghas ne pourra se faire que dans le secteur tenu pas l'escadron : on les attend !

Hélas, en milieu de matinée, l'ordre est donné à l'escadron de quitter ses emplacements privilégiés, de grimper les pentes arides du djebel sans carte géographique précise et de marcher au canon.

Il est relevé plus tard sur ses emplacements par une unité d'infanterie constituée de jeunes appelés fraîchement débarqués dans le Constantinois.

En milieu d'après-midi, l'escadron, conservant sur sa droite les éléments de Légion, se retrouve sur un encoorbellement dominant la gorge profonde et tarie d'un oued.

Sur l'encoorbellement opposé, bien tapie dans les rochers et protégée par leur masse, se trouve la bande fellagha.

L'unité de Légion reçoit alors l'ordre de descendre dans le thalweg : aussitôt, elle est soumise aux feux fichants adverses et subit jusqu'à la nuit des pertes sérieuses. L'escadron ne peut malheureusement pas appuyer de ses feux la manœuvre et neutraliser le tir adverse en raison de l'élongation des distances de tir et regrette bien de ne pas avoir emmené un de ses mortiers de 60 mm.

Il est maintenant environ 17 heures. Les avions T6 de la base de Tébessa poursuivent leurs interventions, mais à 18 heures ils retournent à la base. La Légion, bloquée à mi-pente, est toujours sous le feu des rebelles.

Vers 20 heures, apparaît un *Privateer* ou un aéronef de même type de l'aéronavale qui vient faire plusieurs passages en mitraillant à l'aveugle les différentes crêtes tenues indifféremment par amis ou ennemis.

Dans la nuit, les avions lucioles remplissent leur mission : la Légion évacue péniblement ses pertes en suivant le thalweg.

À l'Est, bruit d'accrochage sporadique, c'est la bande fellagha qui bouscule le dispositif de bouclage des jeunes appelés. L'escadron, découragé, se prépare à passer une journée exténuante à fouiller recoins et thalwegs à la recherche d'indices et de traces, buvant l'eau magnésienne et souillée de flaques résiduelles, faute d'avoir été ravitaillé à temps. »

M. Desgruelles



*L'aspirant Iliou, adjoint au sous-lieutenant Rouxel de l'escadron,  
devant une mitrailleuse Reibel sur Jeep.*



*Le sergent-chef Bourgeat de l'escadron.*



*Bled Mebdoua,  
tentative de franchissement  
d'un oued : une AM 8 submergée.*

Le lendemain, au même endroit, il sera difficile de remplir une gourde.

« Sous les pluies violentes et orageuses qui sévissent parfois dans ce secteur, les oueds se gonflent presque instantanément, mettant en péril le personnel et le matériel engagés dans les fonds. C'est ainsi que l'AM 8 d'un régiment de cuirassiers se trouve presque noyée et engloutie par les eaux furieuses, son équipage s'étant réfugié sur la tourelle.

Sur chaque rive, l'escadron du « 8 » essaie de leur porter secours, avec le Dodge lot 7. Après de nombreux essais, à l'aide d'élingues, câbles et autres, l'équipage est récupéré puis l'AM 8 dégagée. Mais, grâce aux nombreux comptes rendus de perte consécutifs à cette affaire, quel ne fut pas le tonnage de pièces détachées dont bénéficia le lot 7, à la grande satisfaction des mécanos ! »

M. Desgruelles



*Le fanion du commando porté par le sergent-chef Sobanski  
lors d'une visite du général Gilles fin mai.*

La veille, le régiment était en opération, le lendemain, il repartira.

Juin : de nombreux attentats à Alger et violente réaction des Européens favorables à l'Algérie française.  
Les combats s'intensifient dans le Constantinois, les maquis FLN se renforcent.

## 15 JUIN 1957 DJEBEL ARH OUR EL KIFFENE

Une importante bande rebelle est signalée dans le djebel Kiffene. Le 15 juin, une opération regroupe le 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux, le 6<sup>e</sup> Spahis marocain et un peloton de Chaffee du 6<sup>e</sup> Cuirassiers. Les appuis sont fournis par l'artillerie du 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie coloniale et les troupes disposent d'hélicoptères et d'un potentiel d'appui aérien.



Départ par la route : Tébessa – Youks-les-Bains – Chéria et col du Teniet Ali.

La zone de chasse se situe au sud-ouest de Tébessa.

Le bouclage et la fouille commencent vers 8 heures ; toutes les unités sont à pied d'œuvre.

*L'adjudant-chef Lemeer de l'escadron.*



Vers 10 heures tout est en place lorsque des éléments amis se heurtent à une forte résistance rebelle sur les pentes sud du Kiffene. Le lieutenant-colonel **Fourcade** regroupe ses unités, distribue les secteurs, et donne les axes de progression pour cerner les rebelles. L'action est dynamique et le contact est établi rapidement. La compagnie d'appui accroche durement, le sergent **Jean Durafour** est tué.

La « 4 » attaque à son tour et le sous-lieutenant **Ratel** est blessé.

Au commando, le lieutenant **de Peretti** est gravement touché à la tête et au bras ; un sous-officier et quatre parachutistes sont blessés.



*Le sergent Jean Durafour.*



La 1<sup>re</sup> compagnie arrive au contact. La section du sous-lieutenant **Lauterfing** part à la poursuite de quelques fuyards mais se heurte aussitôt à une forte résistance.

Une section de la 3<sup>e</sup> compagnie vient en renfort. Le combat est très dur, plusieurs assauts sont menés allant jusqu'au corps-à-corps.

Le sous-lieutenant **Lauterfing** et le sergent **Top** sont tués ainsi que quatre parachutistes. Les rebelles sont refoulés, puis se retranchent dans un terrain chaotique ; l'aviation intervient.



*Le sous-lieutenant  
Jean Lauterfing.*

La place d'armes du quartier Fayolle porte son nom.

Jean **Lauterfing** est né le 20 juin 1932 dans l'Aube. Appelé à la Brigade des parachutistes coloniaux le 3 novembre 1955, il est admis au peloton d'officier de réserve à Saint-Maixent. Nommé sous-lieutenant de réserve le 1<sup>er</sup> octobre 1956, il est affecté au 8<sup>e</sup> RPC qu'il rejoint le 3 février 1957. Chef de section à la 1<sup>re</sup> compagnie, il se distingue à deux reprises, le 11 juin 1957 dans le djebel Srihr et le 15 juin 1957 dans le djebel Kiffene où il trouve une mort glorieuse à la tête de ses hommes.

Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.



*Le chef de bataillon Mourier pendant l'action.*

Après le passage de la chasse, une partie de la 3<sup>e</sup> compagnie donne l'assaut, le sergent **Blistain** et un parachutiste sont tués.

Dans son secteur, la « 2 » prend une position rebelle au corps-à-corps.

Quatre parachutistes sont tués.

*Au FM le caporal **Si Savane** (Guinée),  
pourvoyeur **Abdoulaye Condé** (Soudan),  
derrière le sergent **Drugeot**, chef de groupe.*



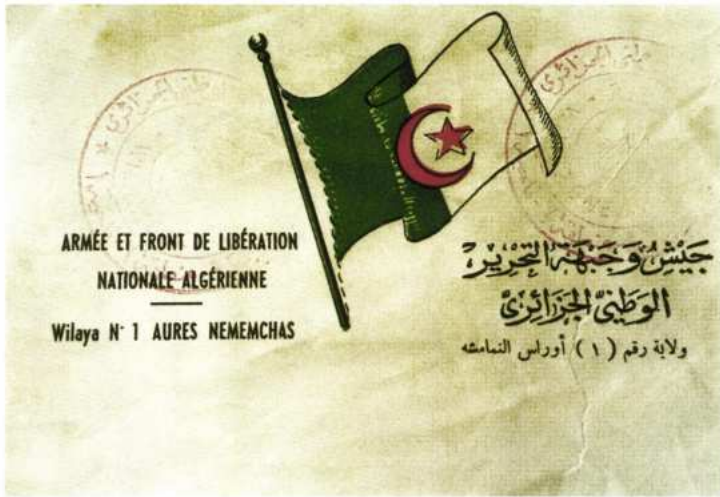
*En djellaba le lieutenant-colonel **Fourcade**  
en train de rédiger les ordres aux cavaliers.*

Les *Chaffee* du 6<sup>e</sup> Cuirassiers ont apporté leur appui feu à la limite des possibilités de leurs engins, l'accès sur les bases de feu se faisant sur un terrain rocailleux et extrêmement difficile.



*Djebel Kiffene : le sergent **Drugeot**,  
le caporal **Si Savane** et le sergent **Riboud**,  
tous de l'escadron.*





Au Kiffene, les rebelles sont confrontés aux parachutistes très mobiles, manœuvrant et bénéficiant d'appuis solides. Leur combat se déroule comme une fuite ponctuée de résistances aussi acharnées que désespérées. Le bilan est lourd pour le Front de libération nationale qui perd 135 tués, dont 3 chefs importants et 7 prisonniers. 99 armes sont récupérées, sans compter les équipements, les munitions et de nombreux documents.

« A la fourchette! » tel fut l'ordre verbal donné aux unités.



*Le lieutenant-colonel Fourcade avant le retour sur Tébessa.*

L'opération est un succès, mais pour le chef, le bilan au « 8 » est bien trop lourd : 12 tués, dont 1 officier et 2 sous-officiers. 24 blessés dont 2 graves, le lieutenant de Peretti et le sous-lieutenant Casimir Massa.

*Le lieutenant Maurice de Peretti, chef du commando.*

Le 19 juin, le lieutenant de Peretti est fait chevalier de la Légion d'honneur par le colonel sur le terrain d'aviation de Tébessa, avant d'être évacué sur Alger.

Il succombe à ses blessures à l'hôpital Mustapha d'Alger le 20 juin.

Il venait du 2<sup>e</sup> RPC, en échange du lieutenant Hubert (futur gendre du lieutenant-colonel Fourcade), que ce dernier ne souhaitait pas garder au « 8 » par principe, puisqu'il allait être bientôt de sa famille. Les deux lieutenants commandèrent les commandos dans les deux régiments.

« Avec d'autres collègues nous décidons de faire une visite à de Peretti. Nous entrons à pas feutrés dans la pièce où un ventilateur brasse en silence un air chaud.

Encore sous le choc de l'anesthésie, il repose dans une immobilité absolue, on nous précise que ses blessures sont très graves. »

J. Roques



Le lieutenant de Peretti est remplacé à la tête du commando par le lieutenant Formeau, ce dernier prendra le commandement de la « 4 » à la mort du capitaine Romer.

Le 15 juin vers 18 h 30, l'opération se termine. Les unités se regroupent sur le convoi et rentrent sur Tébessa.

*Le sergent Riboud et le parachutiste Diarra Brabima.*

Le sergent Riboud est entré dans les parachutistes en 1949 au 7<sup>e</sup> BCCP. Il devient moniteur en 1952 et sert à la BETAP.

Il sert au 8<sup>e</sup> RPC, à l'escadron de 1956 à 1958, puis part à la CPIMa de Brazzaville.

En 1960, il sert au GCCP et termine sa carrière adjudant, moniteur à Pau, après 15 ans de troupes aéroportées.



*Le sergent Rossignol  
avec un de ses parachutistes africains de la 4<sup>e</sup> compagnie.*

André Rossignol trouvera la mort avec le sergent-chef Blachère, de la compagnie de commandement et des services, le 16 décembre sur la route du camp Jeanne d'Arc à Philippeville.



*Le convoi avant le départ,  
les blessés et les morts ont été évacués.*

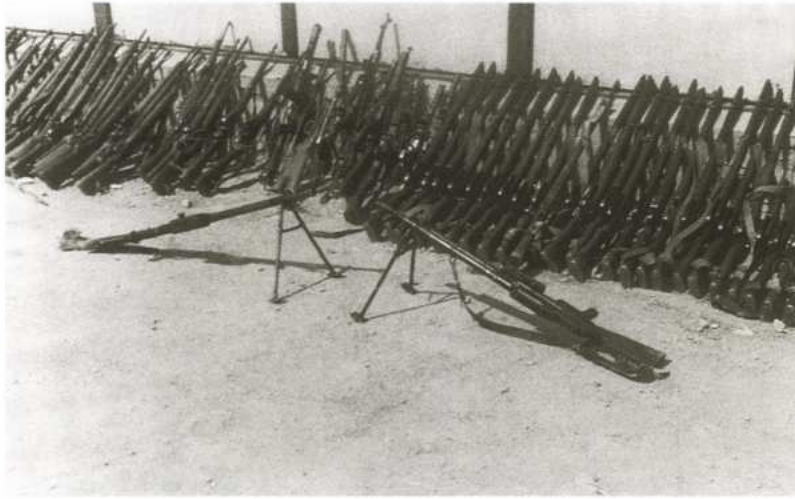
Ceux qui restent cassent une croûte. Les rations ne sont pas à la hauteur, le « singe » est souvent périmé mais avec un peu de harissa et parfois des œufs de poulettes américaines, ça passe.

La distribution des vivres comprend, quelquefois, des rations type « musulman ».

Elles ne sont guère appréciées, non pas à cause de l'absence de viande de porc, mais parce qu'il n'y a pas la petite fiole d'alcool, comme dans les européennes !

« Durant les opérations, il arrive que les rations nous soient larguées : alors, au nombre de colis, on suppute le nombre de jours qui nous restent à passer sur le terrain. »

M. Desgruelles



*Les armes du Kiffene :  
Lee Enfield, Garant, Mauser, Mas 36,  
USM 1, FM 24-29 et PM d'origines diverses.*

Le Kiffene est une double victoire, sur les rebelles d'abord et sur le « 8 » lui-même.

En effet, c'est le premier engagement du régiment récemment « africanisé ». C'est la victoire de l'amalgame réussi, de la confiance réciproque établie entre Européens et Africains. En vieux « colonial », le lieutenant-colonel **Fourcade** a réussi ce qui semble impossible aux yeux de certains officiers supérieurs de la division.



*Les cinq rebelles survivants du Kiffene.*



*Photo de fellaghas  
prise quelque part en Tunisie  
et trouvée sur un rebelle tué.*

Le 16 juin, des journalistes viennent à Tébessa pour interviewer les cadres et les hommes.

**L'ECHO D'ALGER**  
 16-17 Juin 1957  
 Directeur général : Alain de SERIGY  
 20, rue de la Liberté  
 Téléphone : 373-99 à 65  
 15 francs - En métropole : 20 francs

**DANS LES DJEBELS KIFENI ET DEHAR, A 50 KM. AU SUD-OUEST DE TEBESSA**

**205 REBELLES ONT ÉTÉ ABATTUS samedi, au cours de très violents combats par des unités réunissant 600 hommes**

*Les hors-la-loi dont les paquetages portaient la marque de l'intendance tunisienne avaient franchi la frontière par petits groupes*

**La plupart avaient été enlevés en Algérie et entraînés en Tunisie**

**Nos pertes sont de 14 tués et 45 blessés**

Le site de Djebel Kifene, qui domine la vallée de Tébessa, où les rebelles ont été abattus samedi, un de leurs plus importants échecs

La revue de MARIÉ ELKE

*Le capitaine Kamiski présente les prisonniers aux journalistes.*



*Le 17 juin à Tébessa, obsèques des morts du Kiffene : le sous-lieutenant Jean Lauterfing, les sergents Jean Durafour, Jean-Claude Blistain et Jacques Top, les caporaux-chefs Germain Barani et Guy Ponsmure, les 1<sup>re</sup> classe Demba Sarr et Camara Asoumana, les parachutistes Raymond Caruana, Michel Lagatbu, Émile Méboit et Joseph Chelles.*



« Pour la cérémonie des obsèques de Lauterfing, me voilà désigné avec d'autres officiers pour veiller son corps pendant la nuit, puis pour porter son cercueil le lendemain. Il a terminé son parcours. Désormais sa place est vide à la table du mess et cette simple constatation donne au drame une réelle dimension.

Comme d'habitude la pharmacienne de Tébessa est toujours présente. Elle s'est en effet imposée une tâche où l'on rencontre peu de postulants : c'est elle qui prodigue les derniers soins à nos parachutistes tués au combat. À son sujet il nous arrivait parfois de dire : évitez de penser à la pharmacienne, car elle risque un jour de vous prendre dans ses bras. »

J. Roques

*Le chef de corps salue la longue colonne de cercueils.*



*Sortie de l'église du cercueil  
du sous-lieutenant Lauterfing.*



*La carte Michelin de l'est algérien  
avec les sites d'opérations  
du 8<sup>e</sup> RPC en 1956 et 1957.*

Le 20 juin à 15 h 30, prise d'armes du régiment sur le terrain d'aviation de Tébessa : le lieutenant-colonel Fourcade reçoit le drapeau du 8<sup>e</sup> RPC des mains de M. André Morice, ministre de la Défense nationale en présence des sous-secrétaires d'État à la Guerre et à l'Air, du général Salan commandant interarmées de la 10<sup>e</sup> Région militaire, du général Noiret commandant le corps d'armée de Constantine, du général Redon commandant la 2<sup>e</sup> Division d'infanterie mécanisée et la zone Est, du général Sauvagnac commandant la 25<sup>e</sup> Division parachutiste et de 7 autres généraux.



*Le ministre remet le premier drapeau du « 8 »  
au lieutenant-colonel Fourcade.*

« Je confie ce drapeau à votre honneur de soldat »  
lui dit-il.

A-t-il besoin de le préciser ?



*Le lieutenant-colonel Fourcade  
confie le drapeau  
au sous-lieutenant Grémillet.*

Photo ECPA



Photo ECPA

*La première garde au drapeau  
du 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux :  
porte-drapeau, le sous-lieutenant Grémillet,  
officier appro du régiment.*

Le « 8 » reçoit son drapeau comme les anciens bataillons parachutistes d'Indochine devenus régiments en Algérie.

Inclus dans la 25<sup>e</sup> Division parachutiste, il est le seul régiment colonial de cette grande unité.



Photo ECPA

*Le lieutenant-colonel Fourcade  
reçoit la croix de la valeur  
militaire avec palme.*

*Le chef de bataillon Mourier, commandant en second, vient de recevoir la croix de la valeur militaire avec palme.*



Photo ECPA



*Le ministre serre la main au capitaine Roger Decours commandant la 3<sup>e</sup> compagnie, à côté de lui le capitaine Daniel Pradère-Niquet, commandant la compagnie d'appui.*

*Le général Raoul Salan, commandant en chef en Algérie. Né en 1899 à Roquecourbe, près de Castres, il est décédé à Paris en 1984.*



Photo ECPA



Photo ECPA

*Les autorités avant le défilé : le drapeau du « 8 », en civil au milieu, M. André Morice, ministre de la Défense nationale et des forces armées. En 4<sup>e</sup> position, le général Salan.*



*Les compagnies défilent : en tête la compagnie de commandement et de soutien, à droite les avions T6.*

Photo ECPA



*La cérémonie se termine par un méchoui sur la base : le chef de corps et le capitaine Raymond Dupau, commandant la CCS.*

Raymond **Dupau** est né en 1916 dans les Landes. Croix de guerre 1939-1945, prisonnier des Allemands, il s'évade le 20 juin 1940. Il rejoint l'Indochine puis l'Inde où il est breveté para au CLI. Parachuté en Indochine sur les arrières de l'occupant japonais le 4 décembre 1945, il est fait prisonnier le 20 en Haut Mékong. Il réussit à s'évader le 4 janvier 1946. Lors de son deuxième séjour en Indochine (1953-1954) il sert aux commandos du Nord-Viêt-nam sous les ordres du chef de bataillon **Fourcade**.

Médillé de la Résistance, titulaire de la médaille des évadés, le chef de bataillon (H) **Dupau** est officier de la Légion d'honneur et officier de l'ordre national du Mérite.

Ce devait être la fête, mais le cœur n'y est pas. Trop de morts au « 8 » quelques jours auparavant.

Le régiment a son drapeau mais sa tenue est encore celle de la 1<sup>re</sup> Demi-brigade coloniale de commandos parachutistes avec la double fourragère.



*M<sup>me</sup> Fourcade,  
fille d'amiral  
et épouse du chef de corps.  
Une femme hors du commun.*

Geneviève **Seguin**, fille de l'amiral commandant la flotte de Méditerranée, épouse le lieutenant Louis **Fourcade** du 8<sup>e</sup> RTS, à Toulon le 2 octobre 1936. Elle le suit en Indochine.

Lors du coup de force des Japonais de 1945 contre les Français, séparée de son mari, elle traverse à pied une bonne partie du Tonkin avec sa fille sur le dos, accompagnée de deux autres femmes de militaires, échappant ainsi plusieurs fois à la furie des soldats du Mikado. Un périple de plusieurs centaines de kilomètres, vivant de rien, dormant n'importe où et parvenant au but au prix d'efforts surhumains.

Pendant la guerre d'Indochine, correspondante de l'AFP en Asie, elle est de toutes les batailles jusqu'à Diên Biên Phu.

En Algérie, elle a un rôle remarquable, s'occupant des blessés et des morts du « 8 ». Toujours présente, les Africains l'ont vite appelée « Maman », les Européens n'ont pas tardé à suivre.

Madame **Fourcade** est célèbre dans la grande famille des parachutistes coloniaux où elle répond à deux surnoms. Pour la plupart c'est « la Douleur » depuis un jour de 1948 où son chef de bataillon de mari la présenta à une autorité de passage : « Voici la douleur de ma vie ». Pour les intimes, c'est « Youyou » parce que Geneviève, encore bébé, était trimballée à Bizerte dans un landau que les enseignes de vaisseau, amis de son père, avaient baptisé « Youyou ». « P'tit Louis » et « Youyou » – « la Douleur », deux figures emblématiques de la grande famille du « 8 ».



*Le fanion de la 1<sup>re</sup> compagnie, alors commandée par le lieutenant Claude Gras.*

Le 30 juin, opération dans le djebel Fououa : sur alerte, la 1<sup>re</sup> compagnie, la « 2 » et un PC léger sont envoyés en réserve au profit du commandement de l'opération. Dès leur arrivée, un sérieux accrochage se produit entre les rebelles et une unité amie. Les compagnies parachutistes sont engagées immédiatement.



La « 2 » se met en position sur une crête pendant que la 1<sup>re</sup> compagnie fouille le terrain.

À 15 h 30, le « 8 » accroche. Bilan : 22 rebelles tués et de l'armement récupéré.

Les trois unités présentes perdent chacune un homme : le caporal-chef Francis Vallée de la CCS, le parachutiste Loua Labile de la 1<sup>re</sup> compagnie et le parachutiste André Aubert de la « 2 ». Il y a aussi 10 blessés.



*Le chef de bataillon Paul Mourier, commandant en second, futur chef de corps du « 8 » en 1967.*

Envoyé en France en 1944 comme agent des services spéciaux, il est arrêté en Espagne et emprisonné. En 1945, toujours dans les services spéciaux, il part en Indochine prendre un commando laotien pour reconquérir les villages de la RC 9. Il est aussi l'un des quatorze rescapés du 3<sup>e</sup> BCCP de la RC 4.

Les mascottes ne manquent pas au « 8 », beaucoup de groupes ont, soit un chien, soit un âne, soit une chèvre.

La compagnie d'appui a trouvé un bouc lors d'une opération. Le jeune animal, effrayé par un accrochage a suivi le groupe du sergent **Valois** et chacun l'a transporté sur sa musette pour le ramener au camp de toile. On le baptise « Bourguiba » (du nom du président tunisien) ; il reste très attaché au groupe.

Mais il n'est pas copain avec le sous-lieutenant **Grémillet**, des mortiers de 120, sous la tente duquel il est venu uriner sur les croquis panoramiques illustrant les tirs d'arrêts.

Très sensible, « Bourguiba » ne supporte pas la solitude et, pendant une opération prolongée, se laisse mourir de faim.



*Dans le sud tunisien, près de la frontière lybienne :  
le caporal **Pills**, les paras **Soudane** (du Tarn)  
et **Guy Durin** (de l'Ariège).*



*Le sergent **Valois**  
près d'un canon de 75 sans recul.  
Il terminera sa carrière adjudant-chef.*

« Un soir, la 3<sup>e</sup> section de la compagnie d'appui reçoit l'ordre de monter une embuscade de nuit, à 7 ou 8 kilomètres de Tébessa, à proximité d'un douar suspect. La section est articulée en trois groupes, le chef de section au milieu et moi comme adjoint à l'ouest. Mon équipe s'est adossée à des ruines romaines éclairées par la pleine lune et fréquemment assombries par des passages de nuages. Soudain, j'aperçois deux types qui, venant des mechtas voisines, arrivent droit sur nous. Les autres n'ont rien vu et je ne peux prévenir personne sans alerter les fellas. Alors j'hésite et au lieu de tirer, je fais les sommations ! Les deux « pèlerins », profitant de mon erreur, détalent en lâchant une rafale de pistolet mitrailleur. Je riposte aussitôt et **Picard**, le « ch'ti », balance deux grenades avec son fusil MAS 51. Des cris fusent, ils sont touchés. L'équipe se lance à la poursuite, mais un retour de la lune permet aux fellas de nous repérer et de nous allumer une deuxième fois. Le chef de section ordonne le repli.



Le lendemain, le « 8 » est félicité pour son action de la veille (?). En effet, un chef de cellule et un collecteur de fonds ont été blessés, et c'est en essayant de les évacuer sur la Tunisie toute proche qu'une bande s'est jetée dans une souricière montée par une unité blindée. Moralité, le bilan a échappé à la compagnie et je me suis juré qu'en pareille occasion, à l'avenir, je ne me poserais plus la question : tirer ou ne pas tirer ! »

G. Valois



*Le sergent-chef Collard, adjoint à la 4<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie et le sous-lieutenant Roques.*

Né en 1928 à Paris, René Collard participe aux combats de la libération et effectue deux séjours en Indochine. Il est prisonnier à Diên Biên Phu. Il est au « 8 » en Algérie (1956-1961) puis commande une compagnie au 22<sup>e</sup> RIMa d'Albi (1973-1975).

Trois fois blessé, dix fois cité, le capitaine (H) Collard est commandeur de la Légion d'honneur (2000) et médaillé militaire (1955).

Il est retiré dans le Béarn.

Juillet : le nouveau gouvernement obtient les pleins pouvoirs en Algérie.

Août : les parachutistes démantèlent les réseaux de poseurs de bombes à Alger.



*Les bureaux de la 2<sup>e</sup> compagnie : le sergent François (infirmier) ; en treillis, le capitaine Gérard commandant la « 2 ».*



*Le lieutenant Victor Trestour, officier adjoint de la « 2 » avec les sergents François, Jéane et Faucherand.*

Le chef de bataillon Trestour est décédé en février 2000 à Sorède, dans les Pyrénées-Orientales.

*Méchoui à la 4<sup>e</sup> compagnie :  
dans la pénombre,  
le capitaine Jacques Romer  
commandant de compagnie.  
Il sera tué au djebel Tarf  
le 10 janvier 1958.  
À côté de lui,  
l'aspirant Finet  
qui sera fait chevalier de la  
Légion d'honneur plus tard.*



Photo ECPA

*Le 10 juillet, un détachement du régiment  
embarque sur l'Athos II afin de participer au défilé du 14 Juillet à Paris : le capitaine Roger Decours compte ses hommes.*



Photo ECPA

*Lors de l'embarquement, le parachutiste Jean Gasnier portant une caisse de rations collectives.*



Le 7 août, la compagnie portée, la compagnie d'appui et la compagnie de commandement et des services déménagent sur Bône par voie routière avec le chef de bataillon **Mourier**. Les autres unités prennent le train. Le régiment s'installe au lycée Saint-Augustin.

*Les parachutistes du « 8<sup>e</sup> Baladeur » comme certains aiment le dire.*

Spécialiste du déménagement (42 durant l'année 1957), le « 8 » connaît bien l'Algérie.

## « OUKELOUIT » ?

« Le terme « Nomado » est-il toujours utilisé par nos jeunes camarades du « 8 » ?

Je veux l'espérer. Ce serait pour eux une bonne façon de maintenir la tradition d'un style de vie et la spécialité d'un régiment dont on a pu dire qu'il lui était possible de partir avant d'arriver ou le contraire. Une sorte de « Lucky Luke » de l'errance sur le plan collectif.

De l'Indochine à l'Algérie, le « 8 » (BPC, BCCP ou RPIMa) n'a jamais connu, comme nombre de régiments frères, le confort et la stabilité d'une base arrière avec la connotation induite dans chacun de ces deux termes : base comme assise, fondement et stabilité ; arrière comme quiétude, farniente et « petites pépées ». Inutile de parler de la base opérationnelle avancée que l'on ne voyait que très rarement installée en raison des deux équipes qui en avaient la charge : la première pour la monter, la seconde pour la démonter. Elles avaient pour habitude, de crainte d'être dépassées par les ordres contradictoires... de travailler ensemble. L'une démontait ce que l'autre montait.

Si l'on parvenait parfois à coucher sous la tente par surprise, nous n'étions jamais certains de la retrouver au réveil.

En Indochine, le « 8 » guerroyait au Tonkin, au Laos, en Centre-Annam, au Cambodge, c'est-à-dire partout mais très exceptionnellement près de sa base qui se trouvait en Cochinchine.

C'est ainsi qu'il se trouvait à 1 000 kilomètres de ses pénates lorsqu'il fut pratiquement anéanti à Diên Biên Phu. La bataille fut rude pour tout le monde, comme chacun sait, mais on ne dira jamais assez le degré d'héroïsme nécessaire à ceux qui se battent loin du trésorier et de la popote ! Sans doute, les autres régiments pour n'être qu'à 300 kilomètres d'Hanoï ne bénéficiaient pas pour autant de l'infrastructure du « Club Méditerranée » ; c'est vrai. Les Viêts n'avaient pas les moyens de M. Trigano et c'est pour ça qu'ils ont gagné.

Le rideau est tombé sur l'Indochine, le « 8 » entreprend de vagabonder en Algérie. Ce fut la grande époque « manouche » du régiment.

D'El Milia à Philippeville, de Randon à Djidjelli, il s'est révélé, dans ses éléments les plus lourds, aussi manœuvrier que les compagnies de chasse. Des « roulantes » ou des LRAC, personne ne pouvait dire lesquels étaient les plus efficaces. La mobilité qui, comme chacun sait, est avec la surprise le meilleur atout des paras, n'était pas seulement l'apanage du voltigeur de pointe, il était aussi à cette époque celui de l'officier du matériel. On comprend mieux aujourd'hui les raisons qui ont conduit le commandement à le décorer tout autant, sinon plus, qu'un commandant de compagnie de combat.

Quant aux fellaghas, dans la mesure où ils n'étaient pas tous dans les hôtels du Caire ou de Genève, ils avaient quelques difficultés à situer le régiment et pas seulement dans ses éléments opérationnels, car lesquels l'étaient, lesquels ne l'étaient pas ? a dit Paul Éluard. Du reste ceci ne représentait pas une très grande gêne pour le « 8 » qui avait tout autant de problème pour dénicher le « fell terrain ».

Celui qu'on aurait pu, par exemple, envoyer à Évian pour négocier la « paix des braves ». Vous savez les braves qui, qu'on... etc. Mais les braves étaient à l'abri des coups. Les qu'on... c'était nous.

La vraie difficulté était pour les renforts que nous recevions de métropole. Lorsqu'ils quittaient la Brigade de parachutistes coloniaux alors installée à Bayonne, tel chef de détachement recevait l'ordre de rejoindre le régiment en Afrique du Nord entre Tunis et Rabat. On ne pouvait être plus précis en ce qui concerne le « 8 ». Tout ce qu'on en savait dans les états-majors consistait dans sa localisation en Algérie. La technique la plus sûre pour découvrir la base arrière eut consisté à ouvrir au hasard le dictionnaire des communes (annexe des départements français d'Algérie).

Il ne semble pas que cette méthode ait été utilisée par le lieutenant **Sandétours** qui a laissé un nom dans les annales du « 8 » : le lieutenant **Sandétours**, affecté au régiment en 1960, mit plus de deux semaines pour rejoindre son affectation, après avoir erré de ville en bled pour le trouver enfin à 300 kilomètres du point prévu et à 1 800 mètres de l'aérodrome d'arrivée. Il en fut quitte pour un pot gigantesque au cours duquel le président des lieutenants lui remit le brevet n° 1 de « super nomado », avec agrafe « camp volant ». Il faut lire camp, sans oublier le P, même si certains volent sans. **Sandétours** a pris il y a quelques années une retraite imméritée dans une ville nouvelle en région parisienne. On ne peut l'atteindre sans guide et il est prudent de se faire accompagner d'un interprète familiarisé avec la langue du Prophète. **Sandétours** aurait déclaré récemment sur une radio libre que l'aventure de 1960 lui avait permis de « s'en payer une tranche » à Alger et à Constantine, alors que d'aucuns croyaient qu'il cherchait le régiment. Tout porte à croire qu'il raconte des coups ce qui, vous en conviendrez, est exceptionnel pour un ancien du « 8 ».

J. Allaire



Le 15 août, après quelques opérations de police à Bône et quelques ratissages fructueux dans les djebels voisins, le « 8 » va s'installer au camp Jeanne d'Arc à Philippeville qui devient sa base arrière, tandis que se crée une base avancée à El Milia, vers l'Ouest, sur la route de Djidjelli.



*Djidjelli : les parachutistes Roger Hascoët, Michel Fiori et Yves Bibin de la 4<sup>e</sup> compagnie.*

16 septembre : pour empêcher les infiltrations rebelles en provenance de Tunisie, l'armée finit de mettre en place un barrage électrifié sur la frontière.

30 septembre : démission du gouvernement, le président René Coty nomme Félix Gaillard pour former la nouvelle équipe dirigeante.

Le 26 septembre, une opération est montée vers El Hanser à la recherche de rebelles. La CA accroche, les avions interviennent, des suspects sont arrêtés et plusieurs rebelles abattus.

Le 28, les compagnies sont héliportées sur les crêtes. La « 2 » se met en ratissage et ne tarde pas à accrocher.

Le sous-lieutenant Roger Picard, chef de section par intérim, le 1<sup>re</sup> classe Bah Issaga son radio et le parachutiste Roger de Wilde, radio lui aussi, sont tués.

*Une section de la « 2 »,  
dissimulée dans les bois, attend les ordres.*



*Fouilles de mechtas.*



*Le sous-lieutenant R. Picard mort à El Milia, le 28 septembre 1957.*

## JOURNAL DE MARCHE D'UN JEUNE CHEF DE GROUPE

« En octobre 1957, après avoir obtenu mon CAT 2 à Bayonne, je suis enfin de retour en Algérie. Je retrouve ma chère 2<sup>e</sup> compagnie du 8<sup>e</sup> RPC. Mon chef de section est l'adjudant-chef **Dètre**, un bagarreur sans merci, au franc-parler, qui possède la rigueur militaire des vieux coloniaux.

Nous bivouaquons dans une ferme située à Praxbourg, non loin de Saint-Charles et de Philippeville ; ce secteur est le théâtre de plusieurs opérations. Les héliportages sont souvent difficiles, compte tenu du paysage garni de chênes-lièges touffus où les rebelles n'ont aucune peine à se dissimuler. Il nous faut alors changer notre manière de manœuvrer en optant pour des marches d'approche, après transport en véhicules, afin de déclencher un accrochage contrôlé. Cette forme de contre-guérilla nous permet de rapidement localiser l'adversaire puis de mener un combat en sous-bois bien souvent à notre avantage. Un jour, dans le secteur de Djidjelli, les rebelles, après avoir coupé la route par des obstacles passifs (tranchées et abattis), laissent bien apparent le message suivant : « Parachutistes français, allez manger vos sardines ailleurs, pauvres colonisateurs ». Un jeune officier plein de fougue, à la tête de sa section, veut en savoir davantage. Il aborde le premier mouvement de terrain masqué par un couvert de chênes-lièges et progresse de quelques mètres avant qu'une rafale d'arme automatique ne le touche, le blessant mortellement en même temps que son radio et son agent de transmission.

« Ces pauvres colonisateurs » tombés sous les balles des HLL sont en fait de braves parachutistes ouest-africains. »

M. Niang



*L'élève sous-officier Mamadou Niang (à droite), à Bayonne.*

Mamadou Niang a été caporal au « 8 » (1956-1958), où il a été cité, sergent au « 5 » à Madagascar et moniteur para en métropole. Devenu capitaine de l'armée sénégalaise, il a participé aux opérations au Sud-Liban et à la guerre du Golfe.

Retiré à Dakar, il est le secrétaire de l'Amicale des Anciens bérets rouges français.

*Le capitaine François  
Cartalade,  
chef des opérations  
et le lieutenant Jacques  
Formeau,  
adjoint à la « 4 ».*



Tous deux avaient été affectés au « 8 » le 11 juillet.

Le 5 octobre, après de multiples petites opérations dans le secteur d'El Milia, le « 8 » retourne sur Philippeville.

Le PC s'installe à la colonie de vacances de Guiges, la compagnie de commandement et des services, la compagnie portée et la compagnie d'appui au camp Mourillon, les quatre compagnies de combat à la caserne de France.

Le 6 octobre, la 2<sup>e</sup> compagnie est envoyée à Constantine pour quadriller la ville et fouiller des quartiers suspects.



*Philippeville, entre deux opérations  
le régiment trouve le temps de faire quelques sauts.*

Les largages ont lieu sur la DZ de Dar Chitane ou celle de Roberville.



Le 11 octobre, retour du régiment sur El Milia !

Il conserve sa base arrière à Philippeville et s'installe en partie à Bône.

Octobre se passe en multiples opérations autant dans les villes que dans le djebel.

*Au premier plan,  
les sergents **Vilain** et **Poucy**  
(compagnie d'appui).*

Accident tragique à Bône : le sacrifice d'un parachutiste.

Retour d'opération (massif de Collo), le 30 octobre : la compagnie d'appui s'installe dans un hangar de l'usine *Tabacoop*, tout le monde est bardé de grenades MK2 quadrillées. Une de celles portées par le 1<sup>er</sup> classe **N'Guessibah** se dégoupille accidentellement. Il y a foule autour de lui, il n'hésite pas, il se jette au sol, se couche sur l'engin, épargnant ainsi la vie de ses camarades.

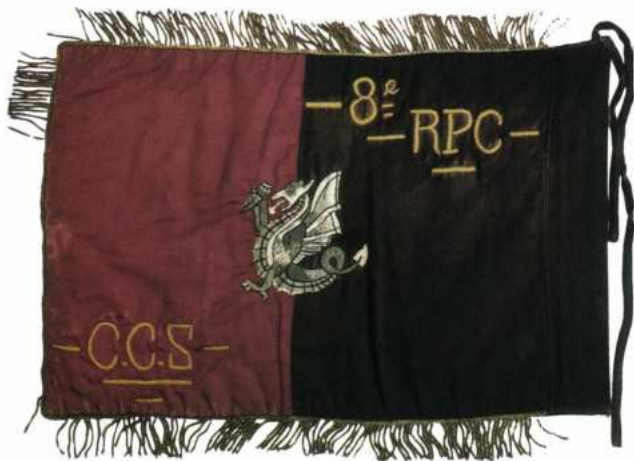


*Le capitaine Roger Decours.*

Il quitte le commandement de la 3<sup>e</sup> compagnie le 17 novembre et est muté à Bayonne. Le capitaine **Decours** a été fait chevalier de la Légion d'honneur après les combats du Kiffene. À la tête de la 3<sup>e</sup> compagnie lui succède le capitaine **Viard**.

Roger **Decours** est né le 19 novembre 1926 à Tours. Il rejoint les Forces françaises libres à Tripoli en 1943. Breveté para en Angleterre, il est parachuté avec le 3<sup>e</sup> RPC une première fois en août 1944 sur les arrières de l'ennemi dans la Vienne et une seconde fois en Hollande le 1<sup>er</sup> avril 1945. Après deux séjours en Indochine, il sert au 8<sup>e</sup> RPC en 1956 et 1957 à la tête de la 3<sup>e</sup> compagnie.

Titulaire de quatre citations, il est officier de la Légion d'honneur et médaillé militaire (comme aspirant en 1945).



*Le fanion de la CCS.*

À cette époque, le capitaine Paul **Balthazar** commande la compagnie de commandement et des services, le lieutenant Raymond **Hosatte** est son adjoint.

L'effectif du régiment comprend 53 officiers, 151 sous-officiers et 868 caporaux-chefs, caporaux et parachutistes.

**Total** : 1072 personnels.



*Le capitaine Paul Balthazar (ici comme lieutenant-colonel).*

Le capitaine Paul **Balthazar**, arrivé au « 8 » le 6 novembre, prend le commandement de la compagnie de commandement et des services le 12. Il relève le capitaine Raymond **Dupau**, affecté à la brigade à Bayonne.

Paul **Balthazar** est né en Martinique le 29 juillet 1916. Engagé en 1937, il est blessé en 1940 mais réussit à rejoindre les Antilles où il s'engage dans les Forces françaises libres comme aspirant. Il est à nouveau blessé lors des combats pour la libération de la poche de Royan. Il est breveté para à Meucou en 1949. En Indochine, il commande la CIP du 2<sup>e</sup> BCCP (1950-1952). Fait prisonnier, il est torturé par les Viêts. Il réussit à s'évader en nageant sur la Rivière Noire. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel en 1952. Après un séjour à Dakar au 4<sup>e</sup> BCCP, il termine sa carrière militaire comme lieutenant-colonel, officier de la Légion d'honneur (1970) avec sept citations. Paul **Balthazar**, dit « Paulo », est décédé le 22 juillet 1998.

Les opérations de compagnie se succèdent autour d'El Milia pendant que la « 2 », toujours à Constantine, renforce la gendarmerie mobile et les CRS dans les patrouilles de « palpage » destinées à trouver des armes sur les personnes contrôlées lors des bouclages de quartier.

Le 4 décembre à 15 h 00, la 25<sup>e</sup> Division parachutiste ordonne au 8<sup>e</sup> RPC de se déplacer sur Constantine en véhicules. Le cantonnement principal (CA, CP, 1<sup>re</sup> compagnie et PC) sera à Jemmapes. Le 10, le régiment intervient sur alerte dans la région d'Aïn El Kesseub. Mission : encercler et détruire une bande rebelle repérée.

*Le lieutenant-colonel Fourcade à bord d'un hélicoptère.*



Moyens : des unités du 4<sup>e</sup> RIC et du 16<sup>e</sup> RIC, le 8<sup>e</sup> RPC, 2 pelotons du 1<sup>er</sup> RHP, les « canaris » du 67<sup>e</sup> RA, le GH2 et ses hélicoptères et les T6 de la chasse. L'ensemble est aux ordres du lieutenant-colonel **Fourcade**.

Les compagnies se mettent en bouclage, les rebelles sont localisés, la manœuvre commence. La compagnie d'appui accroche en premier, la « 4 » est envoyée en renfort pour dégager un col où les HLL se sont retranchés. L'assaut est lancé juste après le tir d'artillerie, une partie des rebelles s'enfuit, l'autre résiste et se fait tuer sur place.

On déplore 7 blessés, dont deux graves, à la compagnie d'appui qui aura poursuivi le combat jusqu'à utiliser les armes des rebelles, n'ayant elle-même plus de munitions.

*Le lieutenant Patrick Naintre de la 3<sup>e</sup> compagnie.*



Patrick **Naintre** est né le 4 septembre 1932 à Nantes. Sorti de l'ENSOA de Saint-Maixent en mai 1952, il devient sous-lieutenant de réserve en mai 1954. En situation d'ORSA, il part pour l'Indochine en 1954 avec le deuxième « 7 ». Il sert au « 8 » en Algérie comme lieutenant ORSA du 20 octobre 1956 au 10 décembre 1957, date à laquelle il tombe au champ d'honneur.

Titulaire de trois citations, il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

La 3<sup>e</sup> compagnie mène le combat dans sa zone, les assauts sont nombreux, les rebelles résistent et doivent être tués un à un au fusil. Dans l'action la plus violente, le lieutenant **Patrick Naintre**, adjoint au capitaine, est tué d'une balle dans la tête avec les parachutistes **Zuin** et **Pejot**.

La nuit approche, les évacuations sanitaires sont impossibles. La « 3 » doit ramener ses morts et ses blessés à dos d'homme, en marchant toute la nuit, les blessés souffrent atrocement. Au petit matin, alors que les *Jeep* du 4<sup>e</sup> RIC prennent le relais, le caporal-chef René **Castaigns** et le caporal Henri **Bottega**, s'éteignent, épuisés et exsangues.

À la « 4 » un sergent-chef tombe. Robert **Ricci**, chef de la 4<sup>e</sup> section (à majorité africaine), est gravement touché à la poitrine alors qu'il dirige la base de feu installée en appui lors de l'assaut de la « 4 » sur la mechta El Kesseub. À la vue de leur chef au sol, les hommes sont muets de saisissement, un flottement se fait sentir puis la rage au cœur, tous partent à l'assaut et balayent la résistance rebelle sans faire de quartier. **Ricci** meurt le lendemain, le 11, à l'hôpital de Philippeville.

Un infirmier HLL est fait prisonnier par le 3<sup>e</sup> commando. Il lui est demandé pourquoi les rebelles n'ont pas fui en voyant le régiment investir le djebel. À cette question il répond « Nous avons crû que c'étaient les Français du poste qui arrivaient (poste de Roknia) et, comme ils sont habillés comme vous, nous nous sommes trompés. Si nous avions su que c'étaient les parachutistes... ».



*Le caporal Diallo,  
radio du chef de corps pendant les déplacements du PC.*

Bilan de l'opération : 9 tués et 15 blessés au « 8 », 67 tués, 2 blessés et 6 prisonniers chez les HLL.

Armement récupéré : 3 mitrailleuses, 15 pistolets-mitrailleurs et 47 fusils de guerre.

Des munitions en quantité, des explosifs et des documents (listes nominatives, état d'armement, correspondance de chefs rebelles), ainsi qu'un drapeau FLN aujourd'hui dans la salle d'honneur du régiment.



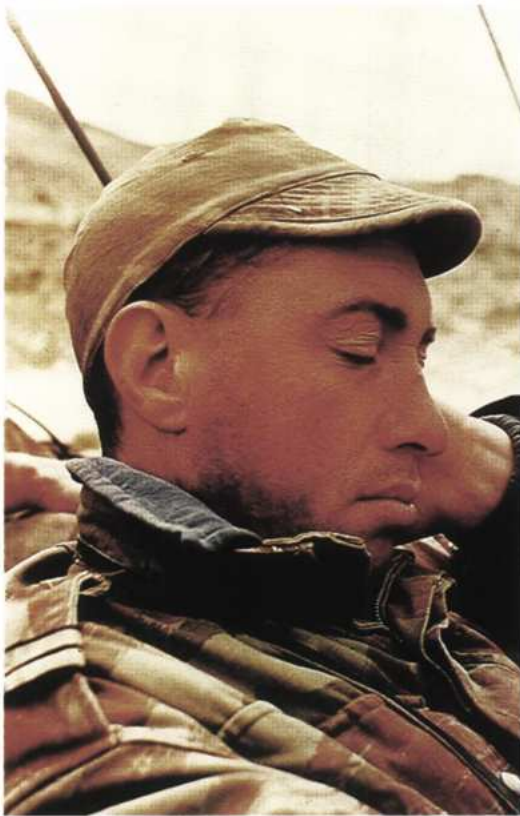
Le 12 décembre à Philippeville les 13 tués du « 8 » sont enterrés.

*Le lieutenant-colonel Fourcade salue ses hommes morts au champ d'honneur.*

Après cinq autres opérations dans la région de Philippeville, le 8<sup>e</sup> RPC fait à nouveau ses cantines pour rejoindre Tébessa, les véhicules avec la CP par la route, les autres par voie ferrée. Le régiment est cantonné au camp Fray.

*Le capitaine de Wilde en tête du convoi.  
De dos le sergent Nevot et, derrière le capitaine,  
l'adjudant Lemaire, en veste smock anglaise.*





*Le lieutenant René Cordonié, chef de section de mortiers de 120 mm.*

Le 22 décembre, la CA change de chef. Le capitaine Daniel Pradère-Niquet transmet le fanion au capitaine Yves Leguen.

Noël se passe entre deux opérations.

Le 23 : retour du djebel Doukane.

Le 24 : remise en condition.

Le 25 : briefing.

Le 26 : départ dans la région de Chéria et retour le 27.

Le 28 : opération dans le djebel Ozmor, retour le 29.

Le 30 : opération dans le djebel Mistiri.

Le 31 : mise en place d'embuscades autour de Tébessa.

## 1958

De la mer au fond du désert, le long de la frontière tunisienne, les Français ont construit un formidable barrage, la ligne Morice (du nom du ministre de la Défense).

Barbelés, grillages électrifiés, mines et radars de détection.

Le but de cet ouvrage est d'empêcher la libre circulation des rebelles qui s'entraînent en Tunisie pour venir combattre en Algérie.

Le dispositif sur le barrage est complété par des régiments répartis ainsi : 4 en avant contre la ligne, 6 blindés sur toute la longueur, 6 en arrière formant toile d'araignée et 5 parachutistes en chasse libre. Les chefs de corps sont maîtres de leur manœuvre et le mieux placé d'entre-eux au moment de l'action, prend le commandement.

Au « 8 », cet ouvrage a toujours été appelé « le réseau ».





Les rebelles FLN se réfugient et s'entraînent dans des camps situés en Tunisie et montent des opérations pour franchir le barrage et agir en Algérie. La technique la plus utilisée est de faire diversion dans un endroit et passer en force plus loin, mais les radars permettent toujours une réaction rapide des Français et les accrochages sont nombreux.

*Le parachutiste Dubois, loin d'être malheureux de son sort.*

Photo CMIDOM



Le 3 janvier, opération dans le djebel Troubia. Au cours d'un contrôle de population, le régiment fait un bouclage du djebel Troubia en vue de le nettoyer.

Les rebelles sont repérés d'hélicoptère par le lieutenant-colonel Fourcade qui oriente la manœuvre.

La technique du chef de corps est infailible pour « baliser » les bandes repérées, il va simplement les survoler et lâche un fumigène rouge. Les avions comme des vautours plongent alors sur la fumée colorée et vident leurs paniers de roquettes. Souvent, dans les écouteurs, l'équipage de l'*Alouette* entend brutalement : « Ventilateur!

Dégagez! ». Le pilote plonge alors à ras du sol et, turbine hurlante, s'éloigne avant que le feu du ciel ne s'abatte. Quelquefois au retour, les mécaniciens comptent les impacts dans la structure de la machine du chef de corps.

Les rebelles n'aiment pas les hélicoptères.



Les moyens engagés comprennent les quatre compagnies de grenadiers-voltigeurs, la compagnie d'appui en version voltige (sauf deux pièces de 75 SR), la CP sur ses véhicules et un détachement d'intervention en hélicoptère.

Bilan : 34 HLL tués, 23 prisonniers dont un chef important, 28 armes et 2 musettes de documents.

*Débarquement d'une « banane ».*

Le *Piasecki H21* américain familièrement appelé « *banane* », transport de troupes et de matériel : 160 kilomètres à l'heure en vitesse de croisière, distance franchissable 500 kilomètres.

Prévu pour transporter 10 hommes, ce chiffre est rarement atteint en opération et ceux de la première vague, toujours peu nombreux, attendaient l'arrivée de la seconde vague avec grande impatience. Ces engins dépendaient du groupement d'hélicoptères numéro 2 de Sétif (ALAT) et équipaient aussi l'aéronavale. Ils furent les fidèles compagnons des parachutistes en Algérie.



## DJEBEL TARF

10 janvier 1958

OUEST

Quelques jours avant, le colonel commandant le secteur d'Aïn Beida, chef de corps du 16<sup>e</sup> Dragons, appelle le lieutenant-colonel **Fourcade** et lui explique un curieux manège des rebelles dans le djebel Tarf à ~~N~~est justement d'Aïn Beida. La journée, sur les crêtes dominant la route nationale 10 qui mène à Constantine, une forte bande de hors-la-loi (HLL) s'installe et observe tous les mouvements et le soir descend dans les talwegs et lance des patrouilles qui rançonnent et terrorisent la population. La route elle-même est menacée. Leur lieu de bivouac est le djebel Tarf.

Une opération est montée avec de gros moyens : un sous-groupement terrestre, deux escadrons blindés du 16<sup>e</sup> Dragons (chars, half-tracks et AM 8), la CP et la CA du « 8 » ; un sous-groupement hélicoptéré avec trois compagnies de grenadiers-voltigeurs du « 8 » et un PC léger commandé par le chef de bataillon **Mourier**, commandant en second du régiment. L'opération est sous les ordres du colonel commandant le secteur d'Aïn Beida ; la phase hélicoptérée est aux ordres du lieutenant-colonel **Fourcade**.



*Un blindé du 16<sup>e</sup> Dragons.*



*Sur les crêtes du djebel Tarf,  
le lieutenant-colonel **Fourcade**  
donne ses ordres à l'ALAT.*

Le 10 janvier, tout le régiment se retrouve à Canrobert, à 27 kilomètres d'Aïn Beida, juste au nord du Tarf. À 14 heures, l'élément blindé et motorisé se dirige vers la zone rebelle, pendant que l'aviation traite les premiers objectifs et force les rebelles à s'enfuir vers le Nord-Est.

À 15 heures, la première vague de « bananes » pose 50 hommes de la « 4 » sur une crête, non loin d'une trentaine de rebelles qui réagissent instantanément. Ils sont retranchés dans une mechta fortifiée, ce sont des Kabyles. La fusillade blesse grièvement le caporal-chef Michel **Dugauthier** du 3<sup>e</sup> commando du sergent-chef **Sobanski**. Touché aux reins par une balle, il est évacué sous le feu et meurt le 17 janvier à l'hôpital de Constantine.



Le bouclage est mis en place avec trois autres vagues d'hélicoptères. La CP et les blindés tiennent une longue crête. Les 120 sont en batterie avec les 75 SR. Les rebelles sont dans la nasse et s'installent en résistance. Les parachutistes s'avancent, le combat s'engage. Il dure toute la journée, mené en assauts successifs par toutes les compagnies.



*Vue grandiose du djebel Tarf,  
à l'emplacement de la croix,  
l'endroit où fut mortellement blessé  
le caporal-chef **Dugauthier**.  
En bas, la mechta fortifiée. Accroupi,  
le sergent-chef **Sobanski**.*



*Le PC léger du régiment :  
le lieutenant-colonel Fourcade  
avec le capitaine Cartalade dit « coca »,  
chef des opérations.*

A 17 h 00, la 4<sup>e</sup> compagnie lance un second assaut sur deux mechtas où se retranchent les rebelles. La première construction est prise, des armes sont récupérées. La seconde mechta résiste, les tirs sont denses et précis. Un char *Chaffee* ouvre le feu au canon pour faire un trou dans le mur par lequel pénètre le 3<sup>e</sup> commando.

« Dans la poussière des gravats qui voltige et la fumée des explosions des grenades, il règne une grande confusion, ce qui fait dire à Jean **Jardin** : « Chef, chef, dépêchons-nous de ramasser les armes, le 1<sup>er</sup> commando est déjà là ; j'ai discuté avec les copains ». Par malchance, les HLL étaient tous des Kabyles ne parlant que le français. »

P. Sobanski

À la fin de l'attaque, la 4<sup>e</sup> compagnie se retrouve sur le flanc d'un piton. Vingt mètres en contrebas s'élève une mechta où se trouvent encore quelques rebelles. Le capitaine Jacques **Romer** descend alors en direction de la ferme, passe la tête par-dessus le mur d'enceinte et crie : « rendez-vous ! rendez-vous ! je suis le capitaine **Romer**, il ne vous sera fait aucun mal ».

Mais un HLL pointe son fusil sur **Romer** et tire, le blessant mortellement à la tête et au cou. Le capitaine n'a pas réagi, son corps roule doucement contre le mur et s'affaisse. C'est fini !

Alors ses parachutistes, dans un assaut spontané, emportent la mechta.



*Le capitaine Jacques Romer.*

Le corps du valeureux capitaine est pieusement disposé par ses hommes sur la plage arrière d'un *Chaffee* qui retourne à Canrobert.

La « 4 » n'a plus de chef. C'est le sixième officier tué au régiment. Le lieutenant **Formeau** lui succède à la tête de la compagnie.

Jacques **Romer** est entré à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr en 1947 et il choisit l'infanterie coloniale à la sortie.

Affecté à la Demi-brigade coloniale de commandos parachutistes le 1<sup>er</sup> mai 1950, il sert en Indochine de 1951 à 1952, puis de 1954 à 1956 sous les fanions des 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> BCCP et au 8<sup>e</sup> BPC. En Algérie, il est affecté au 8<sup>e</sup> RPC.

Titulaire de cinq citations dont quatre à l'ordre de l'armée, Jacques **Romer** est officier de la Légion d'honneur.



Photo ECPA

*Djebel Tarf : une Alouette du GH2 effectue une EVASAN.*



Photo ECPA

*Reddition d'un fellagha.*



À 17 h 30, le PC léger est installé sur une autre crête.

La « 3 » reçoit l'ordre d'attaquer une mechta avec l'appui des chars.

Une section de la CA fait un prisonnier.

La « 3 » donne l'assaut et s'empare de son objectif, récupère 2 mitrailleuses et fait 2 prisonniers.



*Nos camarades africains  
avec les armes prises aux rebelles.*

À 18 h 15, les unités se regroupent aux véhicules, 33 prisonniers sont remis à la gendarmerie.

Bilan de l'opération : 2 tués au « 8 » dont 1 officier et 6 blessés ; 117 rebelles tués et 33 prisonniers. 8 mitrailleuses MG récupérées, 2 fusils-mitrailleurs Bren, 16 pistolets-mitrailleurs, 35 fusils et un grand nombre de munitions.



*Le bilan armement du djebel Tarf :  
des armes de la Seconde Guerre mondiale.*

À cette époque, l'armement d'une section de combat parachutiste du « 8 » est constitué de :

- fusil-mitrailleur 24-29 (7,5 mm);
- pistolet-mitrailleur MAT 49 (9 mm);
- fusil MAS 36 modifié 51 avec système lance-grenades (7,5 mm);
- fusil MAS 49 avec lunette pour les tireurs d'élite (7,5 mm);
- pistolet automatique MAC 50 (9 mm);
- fusil MAS 36 CR cross repliable (7,5 mm).

Le chef de section est doté d'un pistolet-mitrailleur MAT 49; seul le radio n'a qu'un pistolet automatique.

--- M E S S A G E ---  
-----

F.M. GENERAL ~~à~~ CSIA ET 1<sup>o</sup> R.M. ALGER

T.O. GENERAL GDT. CONSTANTINE

" " Z.E.C.  
COLONEL, CDT. S.A.T.  
" " 8<sup>o</sup> R.P.C.

SECRET CONFIDENTIEL

N<sup>o</sup> 41 /CSIA / CAB

TOUTES MES FELICITATIONS MON CHER FOURCADE POUR CETTE BELLE OPERATION DU DJEBEL  
TARF. TRANSMETTEZ A TOUS LES OFFICIERS SOUS-OFFICIERS ET PARACHUTISITES DU 8<sup>o</sup> R. P  
L'EXPRESSION DE MA GRANDE ~~EST~~ SATISFACTION ≠ SIGNE SALAN ≠ & FIN.

TEBESSA, le 13 JANVIER 1958.

CORPS d'ARMEE de CONSTANTINE

-----  
ZONE EST CONSTANTINOIS

-----  
SECTEUR AUTONOME de TEBESSA.

- COPIE CONFORME NOTIFIEE à :

N<sup>o</sup> 879 / SAT / 3.

Monsieur le Lieutenant-Colonel,  
Commandant le 8<sup>o</sup> R.P.C.,

Le Colonel, Commandant le S.A.T. est heureux de transmettre  
ce télégramme en y ajoutant ses vives félicitations.

Le Colonel LEMEUNIER, Commandant,  
le Secteur Autonome de TEBESSA,

P. O. Le Lieutenant-Colonel VOLFF,  
Chef d'Etat-Major,



Le froid tombe vite dans le djebel, l'équipement est mal adapté : les pataugas se déchirent sur les roches acérées et les échanges sont problématiques. Peu à peu le « système D » se met en place, et si les gars du 8<sup>e</sup> Choc d'Indochine ne pouvaient aller se « servir » que dans les bataillons voisins bien équipés, ceux d'Algérie achètent sur le catalogue « Manufrance ». Pourtant si ce matériel est adapté à la chasse en Sologne, il n'est pas fait pour la guerre et beaucoup reviennent à la vieille toile de tente pour s'abriter de la pluie.

Ce sont les Africains qui souffrent le plus du froid. Une nuit où le thermomètre avoisine les moins 17 degrés, il est impossible de les faire réagir au petit matin. Ils n'ont plus la force de bouger. C'est là que se produit un fait, apparemment sans importance, qui prend cependant une dimension énorme chez les Africains.

**Traoré**, un Voltaïque, est appuyé contre un rocher, paraissant inanimé. Le colonel le voit, s'en approche et lui parle. **Traoré** réussit à lui faire comprendre qu'il a très froid aux pieds.

Que fait le colonel ?

Il déchausse **Traoré** et lui masse vigoureusement les pieds avec de la neige, puis le rechausse. Le soldat se relève et reprend du poil de la bête. Pour lui et pour ses camarades, ce jour-là, le colonel **Fourcade** est devenu le sorcier.



Le 17 janvier 1958, le lieutenant-colonel **Fourcade** est promu au grade de colonel, à compter du 31 décembre 1957.

Le colonel **Fourcade** n'a peur de rien et surtout pas du règlement. À Bône un soir, alors qu'il doit rejoindre le régiment à Tébessa, il rencontre le lieutenant **Georges Laborde** (4<sup>e</sup> compagnie) de retour de permission. « Tu rentres avec moi » dit-il au lieutenant. Les voilà donc partis de nuit dans la *Peugeot 203* de fonction avec le chauffeur pour Tébessa (230 kilomètres). Rouler de nuit est formellement interdit, surtout avec un seul véhicule. À chaque barrage, les sentinelles sont « incendiées » jusqu'à ce qu'elles ouvrent la barrière. À l'arrivée, le lieutenant **Laborde** pousse un grand « ouf » de soulagement.



Le 4 février, opération dans les djebels Bou Djebal, Bou Kamech, Babouche et El Mezzera. Une trentaine de rebelles sont repérés ; la « 4 » est hélicoptérée, elle en trouve plus d'une centaine !

Les autres compagnies arrivent en renfort, la chasse attaque ; cinq *T6* et trois *Mistral* sont touchés.

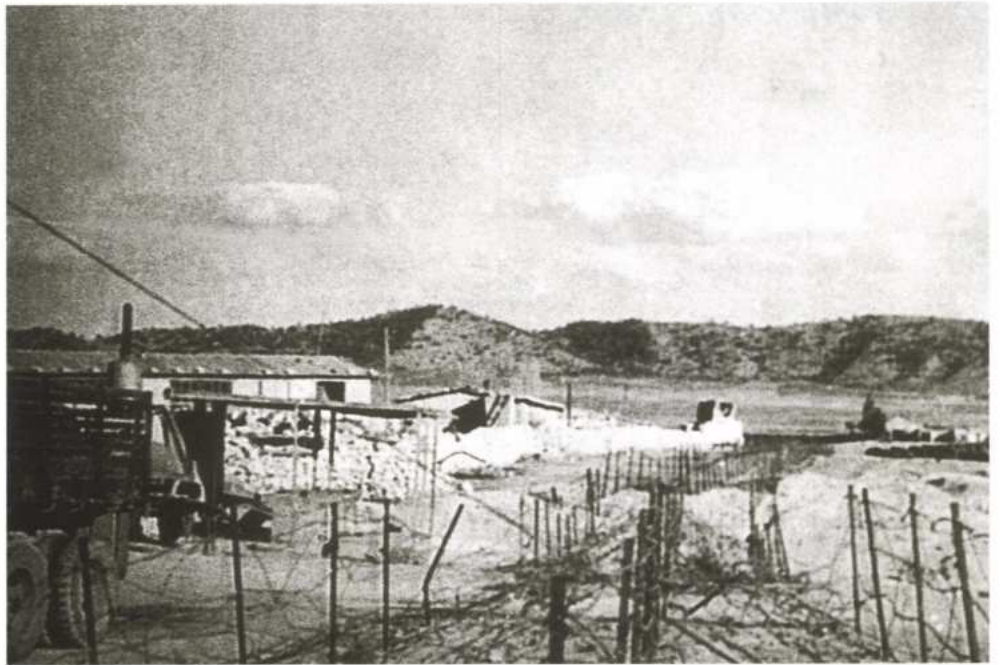
Dans le djebel El Mezzera quelques rebelles tirent sur les « Bananes » ; ils sont à flanc de colline.

Non loin d'eux, un *Mistral de Havilland* croyant avoir affaire à des fells, attaque un groupe d'hommes. C'est un élément de

la « 4 ». Le bilan est terrible : le sous-lieutenant **Alain Chevalier**, le caporal-chef **Abdou Alzouma**, les 1<sup>re</sup> classe **Sissoko Sambou**, **Abdoulaye Diallo**, **Yoro Yatina** et **Sarroyo N'Golo** sont tués. Le sous-lieutenant **Finet**, le caporal-chef **Schweider**, le caporal **Stricher**, le 1<sup>re</sup> classe **Mamou Ibrahim** et le 2<sup>e</sup> classe **Guaguo Sambiani** sont blessés.

À partir de février, le régiment se rend souvent au camp d'El Ma El Abiod, au sud de Tébessa, non loin de la frontière tunisienne, pour y effectuer des opérations.

El Ma El Abiod devient une BOA (Base Opérationnelle Avancée).



*Le 5 février,  
la CA au départ  
d'une deuxième opération dans le djebel  
Tarf :  
sur la roue, le caporal Nédélec.*

Dans cette action, la CA agit en grande partie en version voltige. Les quatre autres compagnies sont de la partie avec la CP.

L'opération débute par un ratissage.

La CA progresse sur une ligne de crête. Soudain, le caporal-chef **Valois**, chef de groupe, repère quelques rebelles qui tentent de s'enfuir. Il fait ouvrir le feu et s'apprête à manœuvrer une fois les HLL fixés. Son chef de section, furieux de n'avoir pas eu de compte rendu, stoppe **Valois** dans son élan et lui « remonte les bretelles ». L'action est stoppée nette. La section voisine de l'adjudant **Boidoux** prend le relais sans état d'âme et avec la même méthode, capture les fuyards. Même le radio avec son 300 sur le dos capture un fellagha !

C'est le médecin capitaine **Bardot** qui, le premier, fait tirer au mortier de 120 mm. Les notices sont écrites en anglais et les abaques de tir indéchiffrables pour les spécialistes des mortiers de 81 mm.



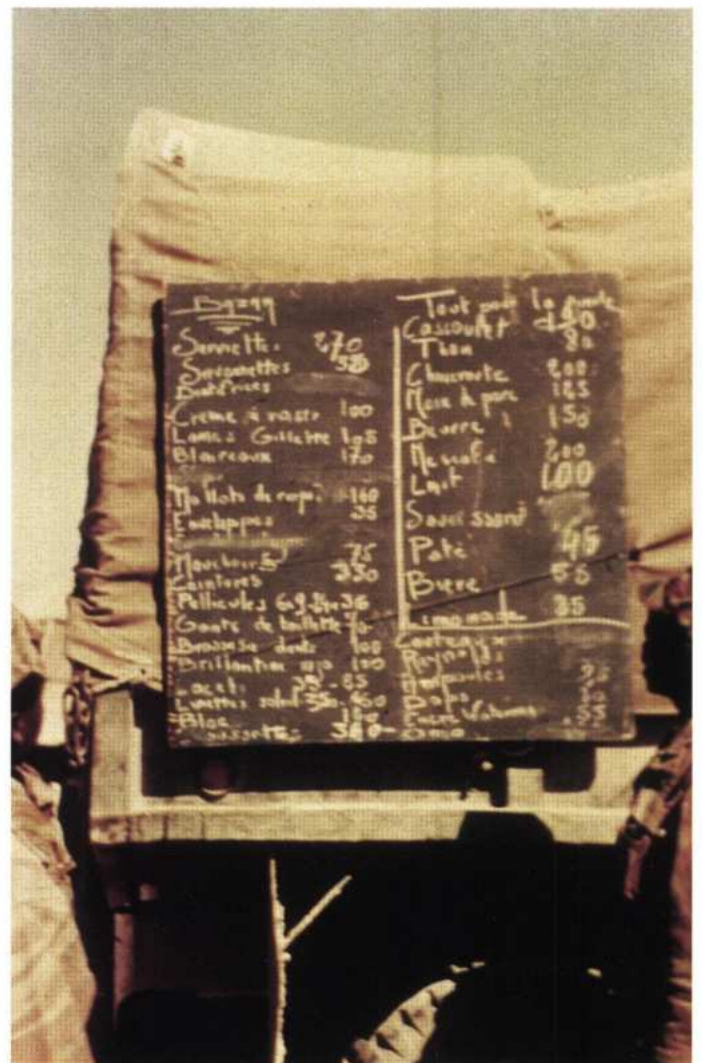
Deux de la compagnie d'appui :  
Jacques Héran de Paris et le caporal Nédélec de Brest, tous deux engagés.

Le « GMC foyer » et sa mercuriale.

On trouve dans la partie bazar : du savon, des maillots de corps, des mouchoirs, des lunettes de soleil, de l'OMO, de la Brillantine, etc.

Et dans la colonne de droite, « Tout pour la gueule » : du cassoulet, de la choucroute, du saucisson, du lait en poudre.

La bière se vend 55 francs (anciens), mais il y a aussi de la limonade.



Février : la zone Est-algérienne, située entre le barrage électrifié et la frontière tunisienne, est transformée en zone interdite.

La 25<sup>e</sup> DP à laquelle appartient le 8<sup>e</sup> RPC n'est pas une unité très riche en équipements et en tenues. Les gars du « 8 » s'équipent souvent au surplus US du « marché aux puces » : duvets, musettes de jungle (la musette TAP n'est pas encore en dotation), parkas, pataugas, etc. La différence avec la 10<sup>e</sup> DP se voit le jour où le « 8 » arrête sa colonne de camions près du 3<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux qui s'installe à Yourks-les-Bains :

« Ils sont déjà occupés à peindre en blanc la plupart des troncs d'arbres du coin. En fait, notre convoi s'arrête un instant pour voir. La condescendance que les nouveaux arrivants ont à notre égard est assez mal ressentie chez nous, mais surtout par les anciens du 6<sup>e</sup> d'Indochine. Il est vrai aussi que nous n'avons pas cette allure ajustée particulière aux gars de chez « Bibi », car de toute évidence, leur maître tailleur ne doit pas chômer. Toutes leurs tenues sont retailées. Ce n'est pas le cas au « 8 ». Nous nous sommes, de suite, demandé si l'intendance du moment répartissait équitablement le matériel entre les parachutistes des deux divisions.

Celà dit, durant les premiers temps qui suivirent leur arrivée dans le coin, nos rapports de garnison furent pour le moins tendus. »

G. Valois



*Le sergent-chef Robert Ragouillaux.*

Né le 6 décembre 1926 à Épernay, Robert **Ragouillaux** sert en Indochine au « deuxième » 6<sup>e</sup> BPC (1952-1954) avec lequel il est fait prisonnier à Diên Biên Phu.

En Algérie il sert d'abord au 8<sup>e</sup> RPC où il réussit en deux ans, de 1956 à 1958, le double tour de force de franchir les grades de caporal-chef à sergent-chef et de passer les examens du CIA, du BA1 et du BA2. Il effectue un deuxième séjour en Algérie comme chef de section à la 2<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> RPIMA (1960-1962). Il sert ensuite au Tchad et à Djibouti.

Onze fois cité, le chef de bataillon (H) **Ragouillaux** est médaillé militaire (1955) et officier de l'ordre national du Mérite (1974). Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur au quartier Fayolle le 4 juillet 1997.

Le 20 mai, le régiment quitte El Ma El Abiod pour Chéria (sud-ouest de Tébessa) qui devient ainsi une base avancée. Des opérations localisées sont lancées tous les jours dans cette région.

Le 3 avril, opération dans le djebel Onk pour un bouclage. Le « 3 » ayant accroché dans le djebel Djedira, la bande rebelle se dirige vers le « 8 ».

Le 4 avril à 7 h 30, la 3<sup>e</sup> compagnie accroche les fellaghas qui résistent fortement. Deux tués à la « 3 » : le caporal-chef Yso **Topa** et le parachutiste Raymond **Trublereau**. Pertes rebelles : 7 tués, 3 prisonniers et des armes récupérées.



Le colonel *Fourcade* avec deux chefs de section,  
les sous-lieutenants *Machabey* et *Mollard-Chomette*.

Ce même 4 avril à 16 h 30, le « 8 » au complet reçoit l'ordre de déménager une fois de plus ses cantines en direction de Bir El Ater, un coin perdu au sud de Tébessa près de la frontière tunisienne. Mission : intervenir sur le barrage à la moindre alerte et celles transmises par les radars en particulier.



« Les patrouilles s'effectuent de jour comme de nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous dormons habillés, rarement déchaussés et souvent on bondit dans les camions pour la moindre alerte que déclenchent les postes radars échelonnés sur la ligne. Ces appareils sont très sensibles et parfois, un coup de vent sur les champs d'alfa suffit à créer un écho. Cela peut aussi être un mouton égaré ou un bourricot apeuré venu s'empêtrer dans les barbelés. Il arrive aussi que les fusibles sautent pour un motif plus sérieux, notamment lorsque des rebelles tentent le passage. »

G. Valois

Il arrive pourtant plus souvent que l'alerte soit sérieuse et qu'une bande rebelle tente de passer en Algérie. Alors, la chasse commence.

La procédure de passage est d'ailleurs curieuse ; les Français se sont aperçus que derrière chaque unité ou katiba qui doit franchir le réseau de barbelés, les mines et la haute tension, il y en a toujours une autre, destinée celle-là à dissuader les premiers de faire demi-tour. Les rebelles savent ce qui les attend de l'autre côté.

Au mois d'avril, le « 8 » participe à neuf opérations importantes sur le barrage et les alentours.

Un tir d'artillerie déclenché sur alerte radar refoule dans la nuit des rebelles cherchant à passer en Tunisie. Une opération est montée pour ratisser le terrain et surveiller la ligne.



*La ligne Morice, le long de la frontière algéro-tunisienne, à Bir Sbeikia*



*Le 25 avril 1958, la « 4 » au djebel Onk :  
les sergents Michel **Bontout**, infirmier, Roger **Batot** et Jacques **Alix**, chefs de groupe.*

Jacques **Alix** est né le 18 mai 1930 en Normandie. Il sert en Indochine au « premier » 7<sup>e</sup> BCCP, en Algérie au 8<sup>e</sup> RPC (1958-1959) et au groupement de commandos parachutistes (1959-1961).

Adjudant-chef, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, une fois blessé, Jacques **Alix** totalise sept citations. Il est retiré dans les Landes.

Le 26 avril : trente mille personnes manifestent à Alger. Une motion exige la constitution d'un gouvernement de salut public. Des banderoles proclament : « Contre le régime, l'armée au pouvoir ». La situation est très tendue dans la capitale de l'Algérie. À Paris, le Gouvernement change à nouveau.

Le 9 mai : trois soldats français faits prisonniers par le FLN sont fusillés en Tunisie. Le 13, une manifestation en leur mémoire tourne à l'émeute. À Alger, la foule envahit le forum et s'empare du bâtiment du gouvernement général. Un comité de salut public est constitué par des civils et des militaires dont le général **Massu**. Ils lancent un appel au général **de Gaulle**.

À Paris, le Président **Coty** investit Pierre **Pfimlin** au gouvernement.

Le 14 mai : M. **Pierre de Chevigné** est nommé ministre des Forces armées.

Le 16 mai : l'Assemblée nationale vote l'état d'urgence en Algérie. Des manifestations se poursuivent à Alger, des Musulmans fidèles à la France s'y associent et de nombreuses scènes de fraternisation ont lieu.

Le général **de Gaulle** réapparaît sur la scène politique.

Le 1<sup>er</sup> mai : passation de commandement à la 1<sup>re</sup> compagnie, le capitaine **Jean Lantrua** laisse la place au capitaine **Louis Kermarrec**.

Durant le mois de mai, opérations dans les djebels Troubia, Dyr, Kef En Nsour, Bou Djellal, Anoual et Kiffene. Toutes les nuits une compagnie monte des embuscades aux abords du barrage.

Le 19 mai, opération dans le djebel Bou Djellal. La « 2 » accroche ; une bande rebelle est anéantie : 14 tués et 8 prisonniers.



*Après l'accrochage, la 3<sup>e</sup> section de la « 2 » garde les prisonniers.*

Le 26 mai, le 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux déménage de Bir El Ater à El Ma El Abiod.

Le 5 juin : le général de Gaulle se rend en Algérie où il reçoit un accueil délirant. Dans une atmosphère de kermesse patriotique il lance le fameux : « Je vous ai compris », mais il invite tout le monde à retrouver le sens de la discipline.

Le 4 juin, la 3<sup>e</sup> compagnie change de chef : le capitaine Yvan Tommasi succède au capitaine Marius Viard.

Le capitaine Tommasi est né en 1921, à Djidjelli dans une famille descendant des premiers colons alsaciens arrivés en Algérie après la guerre de 1870. Destiné à être instituteur, il prend conscience en 1941 que son devoir est de combattre l'envahisseur allemand. Il s'engage au 6<sup>e</sup> RTS (Régiment de tirailleurs sénégalais) à Casablanca. Sergent en 1942, brevet de chef de section en poche, il entre à l'école d'officiers de Cherchell promotion *Weygand*. Sous-lieutenant en 1943, il est chef de section au Bataillon de marche 21 de la 1<sup>re</sup> Division française libre et débarque en Italie.

L'offensive le portera jusqu'en Toscane après les durs combats du Garigliano en 1944. Le 15 août de la même année c'est le débarquement en Provence, la libération de Toulon et la remontée de la vallée du Rhône jusqu'aux portes de l'Alsace.

Dans le Territoire de Belfort, il est grièvement blessé à la prise du village de Frédéric-Fontaine.

Remis de ses blessures, il retrouve son bataillon pour nettoyer les forts des Alpes encore occupés, en mars-avril 1945.



*Le capitaine Yvan Tommasi.*

À la cessation des hostilités, le BM 21 prend garnison à Saint-Denis près de Paris. Le lieutenant **Tommasi** est alors envoyé en Somalie servir trois années dans les méharistes. Au retour, volontaire pour les troupes aéroportées, il est muté à Vannes-Meucon où il participe à la formation du 7<sup>e</sup> BCCP. C'est là qu'il rencontre de jeunes parachutistes comme **Sobanski** ou **Alix**.

En 1951, c'est le départ pour l'Indochine avec le 5<sup>e</sup> BCCP, il est commandant d'unité et combat au Tonkin avant d'être « récupéré » par le chef de bataillon **Fourcade** pour servir dans les commandos du Nord-Viêt-nam. Il mène de nombreuses actions en pleine zone viêt jusqu'au jour où, trahi, il est capturé en baie d'Along.

Prisonnier, il marche 600 kilomètres avant d'être interné au sinistre camp 113. Il est libéré le 1<sup>er</sup> septembre 1954 et rapatrié sanitaire par avion sur la métropole.

Après une longue convalescence, il se porte volontaire pour l'Algérie où il sert tout d'abord au 8<sup>e</sup> RIC avant d'être affecté au 8<sup>e</sup> RPC alors dans le Constantinois. Il y commande la 3<sup>e</sup> compagnie de 1958 à 1959 à la tête de laquelle il s'illustre à plusieurs reprises.

De 1960 à 1962, il effectue un séjour en Mauritanie dans les unités méharistes.

À son retour en métropole, il est de nouveau affecté au 8<sup>e</sup> RPIMa, à Nancy puis à Castres où il défile à la tête des troupes lors de la prise d'armes d'arrivée du régiment.

N'ayant guère d'affinité pour la vie de garnison, il fait valoir ses droits à la retraite le 5 mai 1966.

Deux fois blessé, six fois cité, le chef de bataillon **Tommasi** se voit remettre la cravate de commandeur de la Légion d'honneur le 5 juillet 1997 au quartier Fayolle.

Il décède le 31 août 1999 à Castres.



*Le sous-lieutenant Jacques de Talhouët,  
chef de section de « Brun Tout Seul ».*

Après le 11<sup>e</sup> Choc, il avait fait Cherchell en 1957 et avait déjà l'expérience de l'Algérie.

« Je vais reprendre la 1<sup>re</sup> section, celle de mon ami **Naintre**, avec qui j'ai fait mes études secondaires à Poitiers et qui s'est fait descendre il y a un an. Une sale affaire... Je débarque donc du *Ville d'Alger* à Philippeville et, direct, je file dans le tortillard pour El Ma El Abiod, via Tébessa. Je vais au « 8 », c'est forcément le meilleur régiment de la 25<sup>e</sup> DP puisque c'est le seul « colo ». Son patron est légendaire, le colonel **Fourcade**, la crème des crèmes, l'as des as. La vie est belle, c'est l'extase. À Tébessa embarquement dans les *GMC*. Le lieutenant **Leblanc** nous fait le grand cirque ; la piste pourrie, le massacre des rappelés d'une autre formation dans une embuscade, parce qu'ils étaient nuls et avaient paniqué... El Ma El Abiod est atteint, le camp de la mort. Nous, « la bleusaille », on va voir ce qu'on va voir et on a intérêt à ouvrir l'œil, si on tient à nos « bijoux de famille »...

Bref, si on s'en sort d'après lui, ce sera miraculeux. El Ma El Abiod, du sable, du sable, quelques guitounes. Démarches administratives. Ça ne traîne pas. Toi tu rejoins telle compagnie, perception du paquetage et en petite foulée et que ça saute. Pour les officiers et les sous-officiers, réception au mess et le coup classique de la salade de galons, le serveur est un officier, sale pas rasé, complètement beurré, etc. Après l'accueil, je suis dirigé vers la « 3 » que l'on ne peut pas manquer à cause de son totem. Je me présente au capitaine **Tommasi** qui me reçoit avec sa simplicité et sa modestie légendaires. Il est flanqué de mes deux amis **Popoff** et **Crémel** qui le vénèrent et le suivraient au bout du monde. Puis le commandant **Kohler** qui m'accueille rondement avec beaucoup de chaleur. Ca y est, le coup est parti. »

J. de Talhouët



*Au camp Pebau,  
près de Philippeville,  
la 1<sup>re</sup> section de la « 3 ».*

Au début, à l'arrivée du sous-lieutenant de **Talhouët**, la section est sur la réserve, puis au fil des semaines, la mesure est prise, la confiance mutuelle s'installe et la complicité fera le reste.

Le 17 juin, El Ma El Abiod, fête du régiment : visite du général **Gilles**, commandant le corps d'armée de Constantine et du général **Sauvagnac**, commandant la 25<sup>e</sup> DP.



*Le général Gilles serre la main du capitaine René Lesecq, dit « le Libyen ».  
Ce surnom lui venant de son appartenance aux FFL en Libye durant la Seconde Guerre mondiale.*



De droite à gauche à partir du fanion de la 2 :

- Cne BIANCAMARIA
- Gal GILLES
- Gal SAUVAGNAC
- Mr HIRIZ Préfet de Tebessa
- Col FOURCADE Commandant de 8<sup>e</sup> RPC

*Le général Gilles devant la 2<sup>e</sup> compagnie du capitaine Biancamaria.*

Le fanion de la « 2 » porte la pique de l'infanterie en haut de la hampe au lieu de l'ancre des troupes de marine. Cette particularité fait partie du domaine des traditions. En effet, le premier commandant de la « 16 » en Indochine, le lieutenant Guéguen, issu de l'infanterie métropolitaine avait fait mettre la pique. Elle y est toujours.

*Le colonel Fourcade et le général Gilles.  
Au loin à gauche, le médecin capitaine Bardot  
et le commandant Raoul Orsini, commandant major du « 8 ».*

Il y a l'appel des morts : à chaque nom cité, le capitaine commandant la compagnie répond : « Mort au champ d'honneur ».

C'est une émouvante et bien triste litanie de 76 noms.



*L'adjudant Flamen de la « 4 » reçoit la valeur militaire  
des mains du général Gilles.*

*À droite, en attente, le sergent-chef Sobanski  
du 3<sup>e</sup> commando.*



*Remise de décorations par le colonel Fourcade.*



*Le sergent Farinelli des commandos, porte-fanion.*

Dominique Farinelli est né le 31 janvier 1934 en Meurthe-et-Moselle. Il sert en Indochine au 1<sup>er</sup> BPC (1953-1955), en Algérie au commando du 8<sup>e</sup> RPC (1956-1958) et au groupement de commandos parachutistes (1960-1961).

Sergent-chef, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, une fois blessé (grand invalide de guerre), il totalise cinq citations.



*Après la cérémonie,  
déplacement vers le lieu des festivités :  
le général Sauvagnac, le général Gilles  
et le colonel Fourcade.*



*Mécboui à la mesure du « 8 ».*



*Danses africaines :  
le danseur debout le plus à gauche  
est le lieutenant Soya Sissoko,  
chef de la 2<sup>e</sup> section  
de la 1<sup>re</sup> compagnie.*



Le sous-lieutenant Soya Sissoko est né le 3 mars 1934 à Bamako au Mali.

Sous-lieutenant, il est affecté au 8<sup>e</sup> RPC où il arrive le 6 mars 1957. Chef de section à la 1<sup>re</sup> compagnie, il se distingue à la fois par son courage exceptionnel au feu et son rôle dans l'intégration des parachutistes africains dans le régiment. Il est cité deux fois en 1957 et en 1959.

Le Sénégal devenu indépendant, il rejoint l'armée sénégalaise avec laquelle il intervient sous les couleurs de l'ONU (notre photo).

Il termine sa carrière comme colonel. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur, à titre étranger, le 21 décembre 1980.

Le colonel Sissoko est décédé à Dakar en 1997.

« Issus tous les deux de la même promotion (Jacques Chevallier, capitaine de la 13<sup>e</sup> DBLE, mort le 23 avril 1954 à Diên Biên Phu), nous devions nous retrouver au « 8 » avec Sissoko. Beaucoup plus tard, il m'a été permis de constater que les années n'avaient en rien altéré la qualité de ses sentiments. Le 29 décembre 1988, il disait entre autres : « C'est avec émotion que je lis et relis ta lettre. Sois persuadé de ma fidélité à mon régiment, à mes camarades, aux officiers qui m'ont formé et surtout à mes homologues jeunes officiers qui m'ont manifesté la plus grande amitié et qui continuent à m'être fidèles. »

J. Roques

*Les sergents Gérard Renard (avec la cigarette)  
et Jacques Alix, à droite.  
Derrière la musique, la ligne Morice qui matérialise  
la frontière algéro-tunisienne.*



*Le sergent-chef Martin dit « bob » de la garde au drapeau,  
Raoul Achard, le caporal-chef Albert Potier,  
Colomina, Delaunay dit « Pépone » et Kairis, assis.*



*Le lieutenant Jacques Ilias,  
médecin du « 8 »,  
le 17 juin 1958 à El Ma El Abiod.*

Jacques Ilias est né le 26 février 1930 à Lorient (Morbihan). Après avoir passé un peu plus d'un an au « 8 », le lieutenant Ilias est affecté hors cadre au Gabon car tous les territoires d'outre-mer, encore nombreux à cette époque, manquent de médecins.

Au retour en 1962, il est affecté au 6<sup>e</sup> RPIMa à Verdun puis à Mont-de-Marsan et en novembre 1963 prend le poste de médecin chef de l'ACP d'Antsirabé à Madagascar où il exerce la chirurgie pendant 28 mois.

De retour en France en 1966, il revient pour deux ans à Mont-de-Marsan pour repartir au 2<sup>e</sup> RPIMa à Ivato aussitôt après.

En 1970 il passe un an au 61<sup>e</sup> BTAP de Bayonne jusqu'à sa dissolution et se retrouve à nouveau au 6<sup>e</sup> RPIMa où il commence à faire figure de grand ancien.

Après un séjour de trois ans à Djibouti, il commande l'école des EOR du service de santé à Libourne.

En 1987, le colonel Ilias prend sa retraite, tout en gardant une activité au sein des réserves, puis s'occupe pendant dix ans d'actions humanitaires. Il est chevalier de la Légion d'honneur de 1974 et officier de l'ordre national du Mérite de 1982. Aujourd'hui, à soixante-dix printemps, ayant cessé ses activités, il écrit ses mémoires. Il est retiré dans le Finistère.



*Le 18 juin, défilé du régiment à Tébessa.*

*Trois de la « 4 » à El Ma El Abiod :  
le sergent Farinelli avec un MAS 49 à lunette,  
l'adjudant Pierre Flamen avec un MP 40 allemand  
et l'adjudant Pierre Marchand avec une USM1.*



Le 25 juin, le régiment rejoint Tébessa.

Le 26 juin, il déménage sur Philippeville et s'installe au camp Pehau et au camp Morillon.

Le 1<sup>er</sup> juillet, pour la visite du général de Gaulle à Batna, tout le « 8 » participe au maintien de l'ordre. Les Européens laissent percer une certaine inquiétude, ils craignent la disparition de l'esprit du 13 mai.



*Le 3 juillet 1958, départ du médecin-chef à Alger : le médecin capitaine Jacques **Bardot** vient de recevoir, au son du clairon, la seringue d'honneur des mains du lieutenant **Formeau**.*

Jacques **Bardot**, oncle de Brigitte **Bardot**, a des conceptions tout à fait « parachutistes » dans sa méthode de travail. À tout médecin nouvellement arrivé au « 8 » il dit : « On vous a peut-être appris que c'était le blessé qui venait au médecin, eh bien ici, c'est le médecin qui va au blessé ! ».

Figure du régiment, le docteur serait, d'après de nombreux témoignages, l'inventeur de l'aspirine dans la rangers ! Quelquefois, il conseillait aussi de découper la chaussure autour de l'ampoule pour soulager la douleur !

Il avait fait campagne en Indochine notamment au 6<sup>e</sup> BPC ; son dévouement, son courage, sa résistance physique, son humour sont restés célèbres chez tous les parachutistes coloniaux.



*Dernier pot avant l'embarquement : le sous-lieutenant **Rousseau-Dumarcet**, le capitaine **Lantrua**, le médecin capitaine **Bardot**, « Youyou » l'épouse du chef de corps et le médecin capitaine **Rouzaud**, nouvellement arrivé.*

Né le 15 septembre 1935 à Saïgon, Yann **Rousseau-Dumarcet** est Saint-cyrien de la promotion Amilakvari (1954-1956). Il est chef de section au 8<sup>e</sup> RPC de 1956 à 1960. Chef de corps du 3<sup>e</sup> RIMa (1979-1981), il commande les EFAO en Centrafrique en 1985. Le général de corps d'armée **Rousseau-Dumarcet** a terminé sa carrière comme inspecteur des troupes de marine. Titulaire de six citations, il a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur en 1993.

Le 6 juillet, nouveau déménagement sur Bougie, un des points les plus pittoresques de la côte algérienne : Bougie s'étage au pied de l'escarpement rocheux du Gouraya et domine l'embouchure de l'oued Soummam, entre la Grande et la Petite Kabylie. Le « 8 » s'y retrouve pour nettoyer un massif montagneux où des bandes rebelles ont été repérées. L'opération dure deux jours; bilan : 3 blessés au régiment, 16 rebelles tués et des armes récupérées.



*Le colonel Fourcade fait sa toilette un matin d'opération.*

Le 10 juillet, après plusieurs opérations dans la région de Bougie, le régiment retourne à Philippeville.

Le colonel a de bons mots. Un jour en opération, il est hélicoptéré avec une section. Au poser, le sol en pente oblige le pilote à ne toucher que d'une seule roue. Les parachutistes sautent (d'assez haut), beaucoup s'étalent à l'arrivée avec leurs sacs, armes et munitions.

« Tu feras faire un peu de sport à tes gus », dit-il au chef de section, « Je les trouve un peu lourdauds ».



Le 12 juillet, l'armement se modernise avec l'arrivée des AA 52. Cette arme n'est pourtant pas nouvelle en Algérie puisque, bien avant d'être en dotation, on en a trouvé entre les mains des rebelles.

Le FLN a des partisans parmi les Français de l'hexagone (les fameux « porteurs de valises ») et leur aide passe aussi par l'approvisionnement en armes.

*Essai des nouveaux FM :  
le tireur est le parachutiste Randé, appelé,  
originnaire du Pays Basque.*

Le 14 Juillet, le capitaine **Biancamaria**, commandant la 2<sup>e</sup> compagnie, défile à Paris avec 68 hommes du régiment.

Le colonel **Fourcade**, avec le drapeau et trois compagnies, défile à Philippeville.

Pas de quartier libre le soir, car la veille deux parachutistes se sont battus avec la police militaire.

La bagarre contre la patrouille en ville a profondément irrité le colonel **Fourcade**, d'autant que les deux parachutistes fautifs sont blessés et donc inaptes temporairement. Le chef décide donc de remettre les choses en place en envoyant crapahuter le régiment dans le djebel, mais la quasi totalité de l'armement est en réparation. Qu'importe, il donne ordre aux commandants d'unité d'être prêts le lendemain pour partir, sans armes ! Peu de temps après, M<sup>me</sup> **Fourcade** croise par hasard des officiers dont le capitaine **Tommasi**. Elle voit très rapidement à leur tête que ça ne va pas et leur demande pourquoi. L'explication est vite donnée et tout le monde se sépare.

Le lendemain, au rassemblement du régiment, les compagnies sont sac à dos, résignées. Le colonel se fait présenter l'ensemble, parle quelques instants et... ordonne le « rompez ». Il n'y aura pas de « ballade » punitive dans le djebel.

Saut à Philippeville, zone de saut de Dar Chitane.

Le régiment a quelques jours de repos. Le temps est partagé entre le tir à l'AA 52, le sport, la baignade et la remise en condition du matériel.

*À l'embarquement,  
la 3<sup>e</sup> section de la « 2 ».*



Le 25 juillet, opération *Zoulou 63*, région de Rouffach, à 10 kilomètres au sud-ouest de Constantine.

Mission : détruire l'implantation rebelle dans le djebel Zouaoui et la forêt de Chettabah.

*Le groupe du sergent Alix  
dans la forêt.*



Pour l'opération *Zoulou 63*, le colonel **Fourcade** commande les trois groupements engagés.

*Le capitaine François Cartalade commande le « 8 » par intérim.*

Après plusieurs heures de ratissage avec des moyens importants, le bilan est négatif : aucun contact avec les rebelles.

Le 28 juillet, le « 8 » est à nouveau sous le commandement du capitaine **Cartalade**.

L'action a lieu au sud-est de Djidjelli : pas de perte au régiment mais 7 rebelles tués, des prisonniers et de l'armement récupéré.



*Ratissage au soleil et en couleur sous le ciel bleu de l'Algérie.*

Le 1<sup>er</sup> août, opération *Zoulou 22*. Pour les éléments opérationnels, il s'agit d'un bouclage suivi d'une fouille par la CA et la gendarmerie. Aucun résultat, les hommes avaient quitté leurs douars la veille. Les unités parachutistes rejoignent leur bivouac à El Milia.

Le même jour, à la base arrière de Philippeville, arrive le lieutenant-colonel Hubert de **Seguins-Pazzis**.

Le 2 août, 150 Africains rapatriables quittent le « 8 ».

Le 5 août, présentation des officiers du régiment au lieutenant-colonel de **Seguins-Pazzis**.

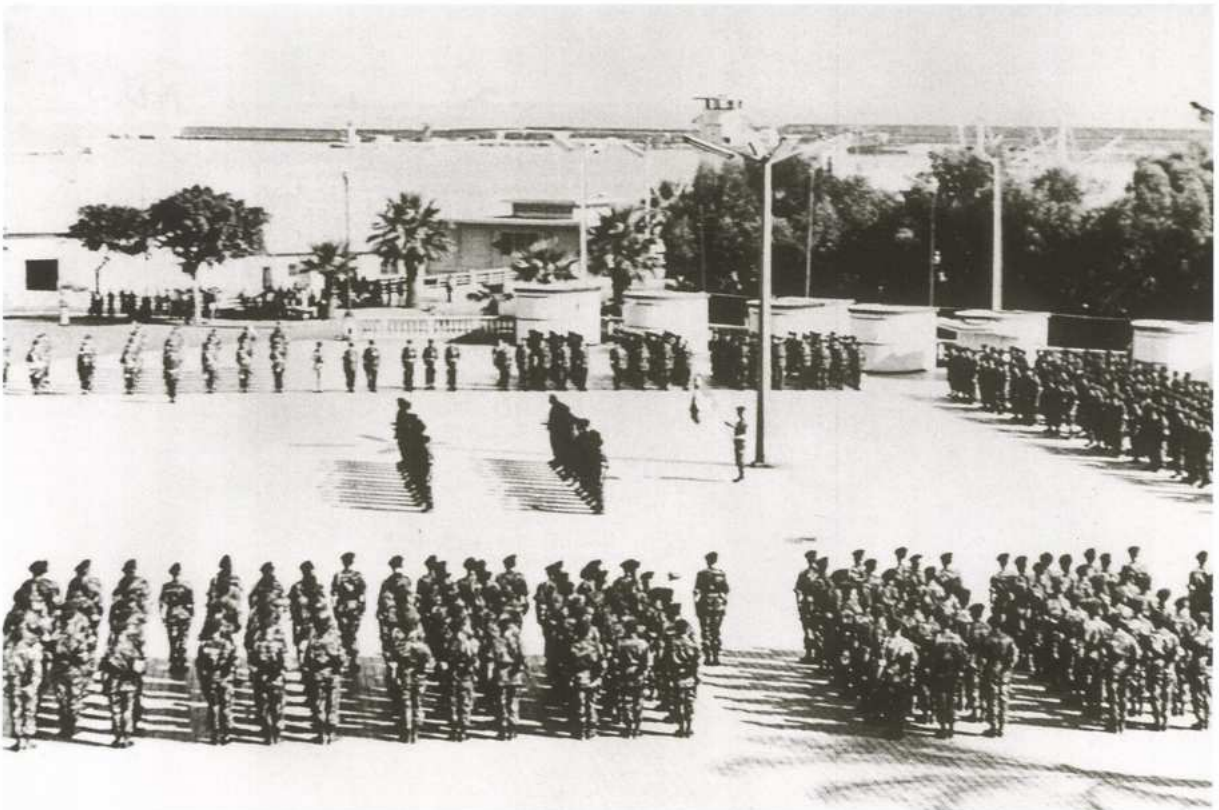


Le 6 août 1958, passation de commandement entre le colonel Louis **Fourcade** et le lieutenant-colonel Hubert de **Seguins-Pazzis**.

*Dernier défilé du colonel Fourcade à la tête du régiment.*



*Place Marquet à Philippeville, le « 8 » est au carré :  
au premier plan, le capitaine Yves Leguen, commandant la CA.*



*Après la revue des troupes (sept compagnies à quatre sections de 24 hommes),  
les récipiendaires se mettent en place. Derrière eux, le drapeau sans sa garde.*



*Remise de décorations par le colonel Fourcade; la cérémonie étant présidée par le général Sauvagnac, commandant la 25<sup>e</sup> Division parachutiste.*



*Le « 8 » a changé de chef, les unités quittent la place Marquet.*

« Pour son départ, le colonel Fourcade a bien fait les choses et pour son pot tous les cadres du régiment ont trouvé le moyen de se réunir, ce qui est un exploit compte tenu de la dispersion des unités.

L'ambiance est chaleureuse et, une fois encore, M<sup>me</sup> « la douleur » nous honore de sa présence. Cela se passe à Philippeville, dans un des rares baraquements à peu près convenables du camp Morillon, attribué en partie au « 8 » pour sa base arrière. Ce site est en quelque sorte un peu notre « Sidi Ferruch ». »

G. Valois

Le 9 août, le colonel **Fourcade** et sa famille s'envolent pour la métropole. Ils sont accompagnés à l'aéroport par tous les sous-officiers de la base arrière qui, en ultime signe de reconnaissance, ont payé le voyage de retour à « Bidule », le chien du colonel. Une section de la « 4 » rend les honneurs au colonel **Fourcade** sur le terrain d'aviation de Philippeville. Le général **Gilles** prend le même avion.

*Le général Gilles félicite l'adjudant Pierre Marchand pour la présentation de la section.*

*À gauche de l'adjudant, le sergent-chef Roland Bochet, son adjoint.*

L'adjudant **Marchand** sera tué le 9 janvier 1959 dans le djebel Kalaat (cote 1010), non loin de la frontière tunisienne.

Ce même 9 août, à l'hôpital mixte de Batna, le caporal **Paul Lokoande** de la 3<sup>e</sup> compagnie, blessé le 8 août dans le djebel Abelgou, meurt des suites de ses blessures.



*Le lieutenant-colonel Hubert de Seguins-Pazzis.*

Saint-cyrien, issu de la cavalerie, il demande sa mutation dans l'infanterie coloniale pour son premier séjour en Indochine.

En 1954, aux côtés du colonel (puis général) de **Castries**, il commande l'état-major du GONO (Groupement opérationnel nord-ouest).

À Diên Biên Phu, il est fait prisonnier à la chute du camp.

Promu colonel en 1959, pendant son temps de commandement au « 8 », il est nommé ensuite chargé de mission au cabinet de **Louis Joxe**, ministre d'État en charge des Affaires algériennes.

En 1967, il commande la 11<sup>e</sup> Division parachutiste. En 1971, avec le rang de général de corps d'armée, il est nommé représentant français à l'OTAN. En 1974, il est versé en deuxième section des généraux du cadre de réserve.



*Le lieutenant-colonel de Seguins-Pazzis abandonne l'ancien insigne du régiment et en crée un nouveau.*

*La chimère est conservée, mais la forme générale change radicalement. Cet insigne n'est pas apprécié des cadres.*

Les opérations ne cessent pas pour autant, la situation et la mission ne changent pas.

Le 7 août, départ du régiment pour la ferme Richl, à 20 kilomètres au nord-est de Batna.

Mission : détruire l'implantation rebelle estimée à quatre katibas (compagnies) dans cette région. Bouclages, ratissages et héliportages se succèdent. Le « 8 » n'est pas seul, avec lui des unités de la 13<sup>e</sup> DBLE, du 94<sup>e</sup> RI et du 7<sup>e</sup> RTA.

Bilan : pertes amies, 8 blessés dont 2 graves.

pertes ennemies, 22 tués, 2 prisonniers et de l'armement récupéré.



*Le service de santé du « 8 » :  
le capitaine Roger Cazaban, médecin-chef et l'aspirant Jean Jonac, dentiste.*

L'aspirant **Jonac**, dit « la molaire », a un tonus extraordinaire. Toujours de bonne humeur, primesautier, il soigne avec dévouement, usant de son tour à pédale ou de son tour de campagne branché sur groupe électrogène dont les irrégularités de tension ou les pannes subites sont ponctuées de jurons bien sonores. Il s'occupe aussi de l'intendance de l'infirmerie (boissons, repas améliorés, etc.). En opération, il se charge de la trousse de réanimation. Son arrivée dans les compagnies au moment de l'embarquement dans les hélicoptères ou les camions est toujours accueillie par de joyeux cris de bienvenue.

Il fait 28 mois au « 8 », gagne une citation et termine avec « deux barrettes ».

Le 10 août, le parachutiste Michel **Bernard** de la 2<sup>e</sup> compagnie, blessé le 8 dans le djebel Abelgou, décède des suites de ses blessures à l'hôpital de Batna.

Le 19 août, le régiment déménage de Philippeville sur Tébessa.

À la compagnie portée, le capitaine **Delobel** succède au capitaine **Chomette**.

Dès l'installation, les opérations locales reprennent : tout le mois de septembre se passe en ratissages, héliportages, fouilles et embuscades.

*Le 21 août 1958,  
arrêt à la gare d'Aïn  
Beïda. Le train des CFA  
(Chemins de fer d'Algérie)  
est sous les ordres  
du capitaine Lesecq,  
chef d'état-major.*

Le convoi emporte  
les quatre unités de  
combat d'infanterie,  
la CA et le matériel  
du corps et des unités.

Les parachutistes voya-  
gent dans les wagons  
de marchandises.



La base arrière du « 8 »  
est à Tébessa et la  
BOA (base opérati-  
onnelle avancée) à  
El Ma El Abiod,  
poste fortifié à une  
trentaine de kilo-  
mètres au Sud, non  
loin de la route natio-  
nale n° 10 reliant  
Tébessa à Gafsa, en  
Tunisie.

À partir de ce camp,  
le « 8 » fera de nom-  
breuses incursions  
dans les alentours.



*Installation de la 2<sup>e</sup> compagnie à El Ma El Abiod.*

Le 19 septembre au Caire, le GPRA est créé (Gouvernement provisoire de la république algérienne).

Le 1<sup>er</sup> octobre, fête de la saint Michel au régiment.



À El Ma El Abiod,  
au foyer de la « 2 »,  
le jour de la saint Michel :  
le caporal-chef **Bertbelier**  
du commando, les 1<sup>er</sup> classe **Robert**,  
**Michel** (assis) et **Zimmerman**  
(tenant le bol).

Le 2 octobre, le général de Gaulle se rend pour la troisième fois en Algérie. À Constantine son discours présente un plan de cinq ans, où le développement économique est mis en avant sans attendre la paix.

En novembre, les opérations se succèdent dans le secteur d'El Ma El Abiod, fouilles, ratissages, actions psychologiques, nomadisations, toutes les compagnies agiront dans une zone déterminée. En vue des élections législatives s'ajoute la protection des bureaux de vote.



Plaine du Foua,  
le lieutenant **André Clo**,  
adjoint au capitaine **Jean Lantrua**  
commandant la 1<sup>re</sup> compagnie.

*Fouille de djebel  
dans la région d'El Ma El Abiod  
par la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie.*



Près de la frontière tunisienne, la CA construit une base avancée à partir de laquelle la surveillance du barrage sera facilitée.

Le chantier est assuré par 15 européens et 110 appelés maghrébins.

*Debout l'adjudant Person.  
Au loin, le caporal Soroldoni et à gauche,  
avec la cigarette, le parachutiste Graviou.*



*Opération dans l'oued Hallail  
avec la 1<sup>re</sup> compagnie, courant novembre :  
Kairis avec le fusil-mitrailleur et Achard.*





*Région d'El Ma El Abiod : la 2<sup>e</sup> compagnie débarque des Simca avant la mise en place sur le terrain.*

Les journées se passent souvent à franchir des kilomètres sans voir personne, sans trouver quoi que ce soit.

Pourtant, la simple présence des parachutistes suffit à éloigner les rebelles, donc à les neutraliser quelque temps.



*La « 2 » au fond d'un oued.*



*Dans la région d'El Ma El Abiod, la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie.*

Novembre 1958  
à Djenef : le caporal-chef  
Albert Potier  
et Raoul Achard,  
de la 1<sup>re</sup> compagnie.



Le 26 novembre à Tébessa, le général **Ducournau** prend le commandement de la 25<sup>e</sup> Division parachutiste.

Les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies ainsi que la CP défilent.

*Le défilé de la 2<sup>e</sup> compagnie.*

Le 28 novembre, un bureau de vote est harcelé par les rebelles. La 1<sup>re</sup> compagnie intervient ; la « 2 » est mise en alerte.

La « 3 », en mission de présence dans le Kouif (20 kilomètres au nord-est de Tébessa) est accrochée. Pendant l'action les fells se retranchent dans des grottes. Ils laissent approcher les Français et ouvrent le feu. Le lieutenant **Colin**, commandant la « 3 » par intérim, s'écroule, une balle dans la tête ; le 1<sup>er</sup> classe **Dembélé Toumani** est également tué.

À 17 h 00, l'opération est démontée. Bilan : 16 rebelles tués, 3 prisonniers.

*Le 28 novembre,  
la 1<sup>re</sup> compagnie  
en protection : au FM,  
le parachutiste Rutard.*



La compagnie reste en embuscade dans le secteur jusqu'au 30.

Le résultat des élections est un véritable raz-de-marée gaulliste. L'UNR (Union pour la Nouvelle République), qui soutient le général, obtient 206 sièges sur 378.

*Opération de nuit,  
départ de la 1<sup>re</sup> compagnie  
par moins dix degrés avec  
un vent violent :  
Monaco, un pied noir  
d'Alger et Gérard  
Audonard, le radio  
de « Blanc 1 ».*



La technique utilisée pour assurer un maximum de succès est la mise en place à pied, de nuit et, au démontage du dispositif, une compagnie est toujours « oubliée » sur le terrain.



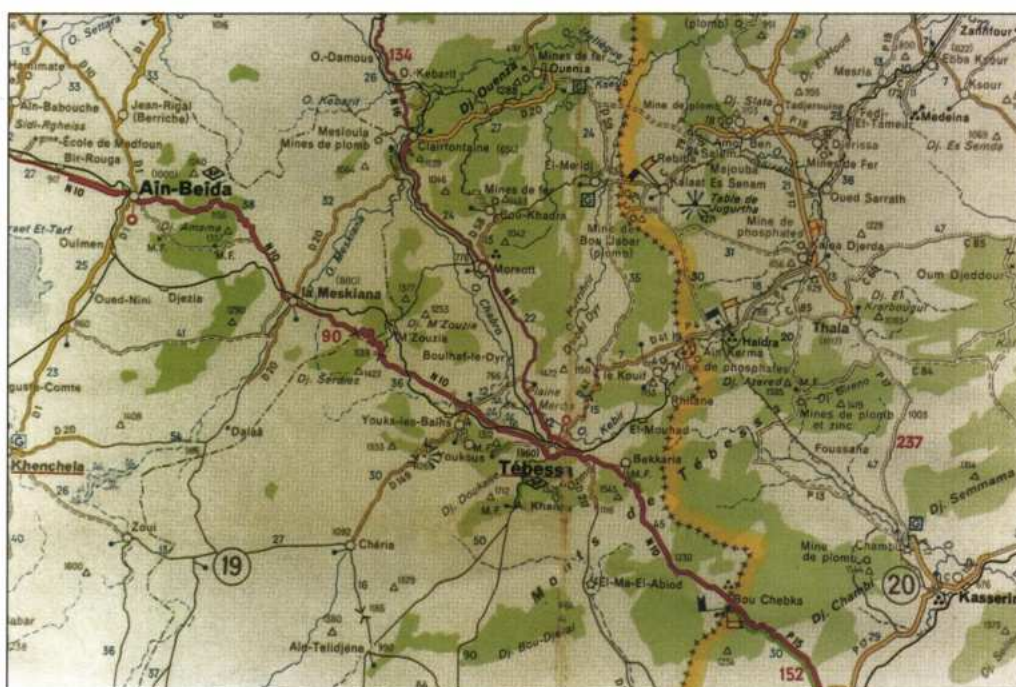
À El Ma El Abiod, la 1<sup>re</sup> compagnie construit ses douches :  
sur le mur le parachutiste Gel, sur l'échafaudage Abel Guichenet et en bas,  
de gauche à droite, les parachutistes Gérard Loichemal, Raoul Achard, le lieutenant André Clo,  
chef de la 1<sup>re</sup> section, le caporal-chef Albert Potier et Silmibraago Sedogo de Onagadougou.

Les douches sont prêtes assez vite, mais le rythme des activités ne permettra aux paras de n'en profiter qu'une seule fois avant leur départ.

Certains ont du temps à perdre à surveiller :

« Un jour, un hélicoptère nous survole pendant plus d'une heure, puis se pose. En descend le médecin colonel Lartigau, qui fonce vers le chef de corps pour lui dire « en une heure, 78 hommes ont fait leurs besoins hors des feuillées et 3 seulement dedans. » Le colonel, pas content, nous le fait savoir rapidement ».

F. Cartalade



Le Kouif, à 20 kilomètres de Tébessa, est une région riche en phosphates : elle fait l'objet d'une surveillance particulière. Toutes les compagnies s'y sont relevées pour assurer une présence permanente.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1958, toutes les unités des troupes coloniales changent d'appellation : le 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes coloniaux devient le 8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes d'infanterie de marine.



Décembre 1958, dans le djebel Kouif, la 1<sup>re</sup> compagnie : Gérard Audouard, Raoul Achard et Albert Potier.



Le drapeau du 8<sup>e</sup> RPIMa.



Secteur du Kouif, pendant une opération de la 2<sup>e</sup> compagnie : le capitaine Antoine Biancamaria, adossé à la Jeep et à droite Bellerose de Martignais.



Décembre 1958 dans le Kouif : les capitaines Tommasi (3<sup>e</sup> Cie, de dos), Lantrua (1<sup>re</sup> Cie, de dos) et Biancamaria (2<sup>e</sup> Cie, assis sur le pare-chocs de la Jeep).



*Le lieutenant Diarra,  
chef de section à la « 4 »  
avec le dentiste aspirant Jonac.*

« Fin décembre, la « 4 », en nomadisation derrière le barrage, est violemment prise à partie par un fort détachement de fells stationné en Tunisie et armé notamment de deux mitrailleuses US dont une de calibre 12,7 mm. Pendant l'accrochage, le lieutenant **Diarra** est grièvement blessé. Des renforts d'El Ma El Abiod arrivent en fin d'après-midi, dont la « 3 » du capitaine **Tommasi** en hélicoptères. La chasse intervient également et cause des pertes sévères aux rebelles. »

C. Lionnet

## 1959

C'est l'année du plan **Challe**, opérations hélicoptérées menées d'Est en Ouest, d'un barrage électrifié à l'autre. Le GPRM exige l'indépendance totale avant toute discussion et la situation politique est bloquée du fait de son intransigeance. L'armée française poursuit l'œuvre de pacification.

### ORDRE DE BATAILLE AU 1<sup>er</sup> JANVIER 1959

Chef de corps : Lieutenant-colonel Hubert de Seguins-Pazzis  
 Commandant en second : Chef de bataillon Guy Kohler  
 Médecin chef : Capitaine Gérard Crochet

1<sup>re</sup> compagnie

Capitaine Jean Lantrua

Compagnie portée

Capitaine Raymond Delobel

2<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Antoine Biancamaria

Compagnie d'appui

Capitaine Yves Leguen

3<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Yvan Tommasi

Compagnie de commandement et des services

Capitaine Jean Dutriez

4<sup>e</sup> compagnie

Lieutenant Jacques Formeau

Le « 8 » est réparti sur deux sites : la BA à Tébessa et la BOA à El Ma El Abiod.



*BOA d'El Ma El Abiod : au fond, le poste de surveillance du barrage électrique.  
Au premier plan, le capitaine Yvan Tommasi,  
commandant la 3<sup>e</sup> compagnie, en visite dans la « luxueuse » salle de bains du camp.*



*En janvier 1959 à El Ma El Abiod :  
les paras Devest (conducteur du capitaine Leguen) et Guy Durin.*



*Le capitaine Yvan Tommasi  
devant le totem de la 3<sup>e</sup> compagnie à El Ma El Abiod.*

À El Ma El Abiod, les sous-lieutenants **Lionnet**, de la « 4 » et **Podvin**, de la CA.



Né dans les Vosges le 14 août 1934, Claude **Lionnet** est Saint-cyrien de la promotion « Franchet d'Esperey » (1955-1957). Il arrive en Algérie, au 8<sup>e</sup> RPIMa, en octobre 1958 où il sert à la 4<sup>e</sup> compagnie comme chef de section puis comme chef de commando.

Après une blessure et une convalescence en 1959, il revient au « 8 » où il reste jusqu'en juin 1961.

Ultérieurement, il sert à deux reprises au « 8 », comme chef des STR, en 1970-1973 et 1975-1977.

Le colonel (er) **Lionnet**, officier de la Légion d'honneur (1989), officier de l'ordre national du Mérite (1986) est retiré à Senones dans les Vosges.

*Janvier 1959, au camp de toile d'El Ma El Abiod, le sous-lieutenant Guy **Popoff** de la 3<sup>e</sup> section de la 3<sup>e</sup> compagnie.*

Il a fait l'école des officiers de Cherchell en 1957, puis sert au 11<sup>e</sup> Choc avant de se retrouver au « 8 », le 1<sup>er</sup> septembre 1958.

Le 9 janvier, la 4<sup>e</sup> compagnie engage le combat avec des rebelles dans la région nord de Bourbaia. Le régiment, alerté, intervient.

Ce jour-là, l'adjudant Pierre **Marchand** est tué au combat.

Le parachutiste Jean-Jacques **Andrianarinosy**, originaire de Madagascar, blessé, succombe le 10 à l'hôpital de Tébessa.



Le 21 janvier, la 2<sup>e</sup> compagnie s'installe au poste de Bir Sbeikia, le long de la frontière tunisienne, à 50 kilomètres au sud de Tébessa, avec pour mission la surveillance du barrage.

*L'entrée du poste de Bir Sbeikia.*

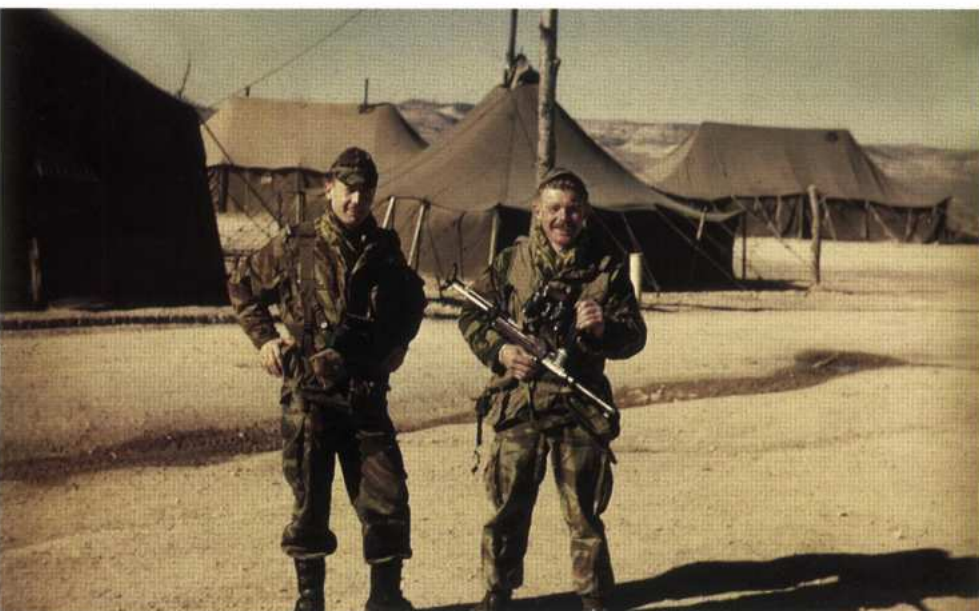


*Le long du barrage à Bir Sbeikia entre deux alertes, un match de volley à la 2<sup>e</sup> compagnie.*

La tenue de sport réglementaire est assez spéciale : short en toile et pull kaki, mais les améliorations sont les bienvenues.



*La 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie à la halte : au centre, le 1<sup>er</sup> classe Jean-Marc Goniche.*



*À El Ma El Abiod, l'adjudant Pierre Flamen des commandos et le sergent Jacques Alix, avec un MP 40 pris aux « fells ».*

Pierre Flamen terminera sa carrière comme colonel à la DGSE.

## MES PREMIERS PAS EN ALGÉRIE AU 8<sup>e</sup> RPIMa

« Ça y est ! Cette fois nous savons que nous faisons partie des nouveaux renforts destinés au 8<sup>e</sup> RPIMa. Départ en gare de Bayonne, accompagnés d'une fanfare qui nous joue « ce n'est qu'un au revoir ». Arrivée à Marseille où nous transitons au camp Sainte-Marthe avant d'embarquer sur le *Sidi-Okba* qui nous amène sans encombre à Philippeville. Nous prenons alors le train pour Tébessa via Bône. Des paras du « 8 » sont venus nous encadrer et nous escortent dans les wagons car nous n'avons pas d'arme, nous ne possédons que notre paquetage dans le sac marin. Pendant le voyage, l'inquiétude gagne car par les vitres nous apercevons au loin de la fumée et des avions T6 qui tournent et piquent en larguant des roquettes. Nos accompagnateurs nous expliquent que c'est une petite opération qui s'effectue ; de la routine quoi ! En voyant nos mines déconfites l'un d'entre-eux nous sort : « ça n'est rien, le plus grave c'est quand les fells attaquent les trains. La semaine dernière ils ont attaqué celui-ci à deux reprises ». Nous ne sommes pas fiers. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas dire que nos accompagnateurs soient doués pour remonter le moral des bleus. Nous sommes soulagés d'arriver à Tébessa. De là, nous prenons les camions pour arriver à la BA du « 8 » à El Ma El Abiod. L'aventure peut vraiment commencer. »

P. Rossi

Le 10 février, la chandeleur est fêtée dignement, l'ambiance est chaude et chaque compagnie rivalise d'imagination pour se déguiser. La 3<sup>e</sup> compagnie du capitaine Tommasi s'est transformée en tribu sioux (plumes et peintures de guerre) ; aucun tube de dentifrice n'a résisté à ce maquillage.

Mais dans la soirée, l'alerte est déclenchée pour le djebel Metloug. La 3<sup>e</sup> compagnie part avec ses peintures de guerre.

Le 11 février, le régiment fouille le djebel Metloug, avec le 2<sup>e</sup> REP et le 6<sup>e</sup> Cuirassiers.



*Le capitaine Biancamaria de la 2<sup>e</sup> compagnie, quelques minutes avant sa mort.*

« La compagnie aborde le Metloug par le Sud-Ouest, deux sections en ligne fouillent le versant Nord, une troisième section avec le capitaine suit la ligne de crête. Dès le début, la section sur les crêtes débusque un rebelle et le tue, un fusil-mitrailleur est récupéré. La progression reprend, sans réaction rebelle.

Je progressais quelques mètres derrière le capitaine lorsqu'une nouvelle résistance ennemie se dévoile, le terrain très difficile ne permet pas de repérer immédiatement l'origine des tirs. Un de mes hommes est blessé. Le groupe de tête stoppe, le capitaine arrive à sa hauteur et commande une manœuvre à la 4<sup>e</sup> section. Les tirs reprennent, la résistance est localisée, le capitaine ordonne l'assaut et s'élance avec le groupe de pointe, les rebelles sont tués. À ce moment, le capitaine se retourne et dit à l'infirmier **Sentenac** : « Je suis touché ». Il fait quelques pas et s'assied. Deux hommes le soutiennent et l'aident à s'allonger. Il est très pâle et dit seulement : « Je meurs » puis ferme les yeux. »

Extrait de la lettre du lieutenant Pierre **Marcesche**, adjoint à la 2<sup>e</sup> compagnie, envoyée au frère du capitaine, en mars 1959.

« C'était au djebel Metloug, la section ratisse un plateau légèrement en pente sur la droite. **Tommasi** est sur la gauche au centre de la compagnie. Ici c'est calme, mais à côté de la « 3 », ça accroche dur. Soudain, derrière moi à 5 mètres, une rafale de *Mat 49*. Comme mû par un ressort, je me retourne pour engueuler copieusement **Ledru** qui très calmement fait trois pas vers une grosse touffe d'alpha, se baisse, tire une djellaba. Dans la djellaba, « le fell », dans la main du fell mort, un fusil qui me semble long... très long, un *Mauser* je crois. « Il vous alignait dans le dos mon lieutenant ». Merde, je ne me sens pas très bien. Je crois que je n'ai même pas remercié **Ledru**. Il a gardé la djellaba et il la portait la nuit pour se réchauffer, crapahutant toujours impassible, avec sa casquette « cam » sur la tête. »

J. de Talhouët

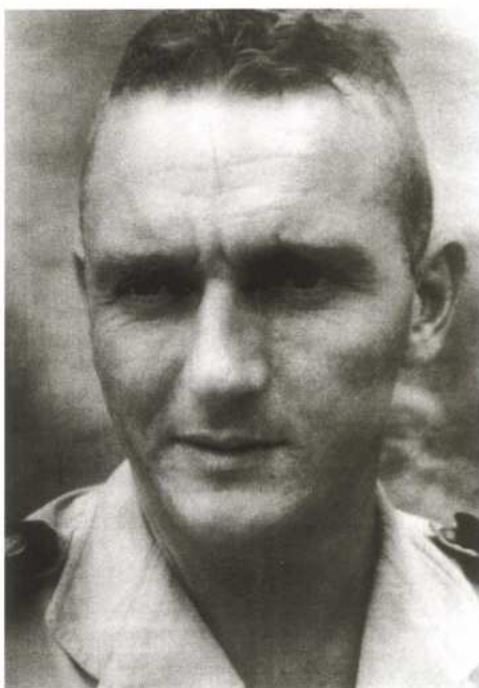
Bilan de l'opération du djebel Metloug :

8<sup>e</sup> RPIMa : capitaine **Biancamaria** tué, 20 blessés.

Rebelles : 56 tués, 5 prisonniers, 45 fusils, 2 FM, 4 PM, 2 LRAC, 1 mortier et de nombreux documents récupérés.



Le 14 février 1959 à Tébessa ont lieu les obsèques du capitaine **Biancamaria** : le deuil est conduit par le colonel Jules-Toussaint **Biancamaria**, entouré du capitaine Jérôme **Biancamaria** et de M. Joseph **Poli**, respectivement père, frère et beau-frère du défunt.



*Le capitaine Biancamaria.*

Né le 31 janvier 1923 à Avignon, Antoine **Biancamaria** s'engage au 10<sup>e</sup> RTS le 29 septembre 1943 ; il est admis à l'école des officiers de Cherchell le 5 décembre 1944.

Il effectue deux séjours en Indochine dans l'infanterie coloniale et un séjour en AOF au 4<sup>e</sup> BCCP. Il arrive au 8<sup>e</sup> RPC le 26 janvier 1958 pour y prendre le commandement de la 2<sup>e</sup> compagnie, à la tête de laquelle il est tué le 11 février 1959 sur les pentes du djebel Metloub en Algérie.

Titulaire de huit citations, le capitaine **Biancamaria** était officier de la Légion d'honneur depuis le 21 juillet 1954.

Il fut cité à l'ordre de l'armée, à titre posthume, le 13 mai 1959.

Il repose aujourd'hui dans le cimetière d'Ajaccio auprès de son père.

*Oued Hallail, en février : le sous-lieutenant Michel Zeisser (futur chef de corps du « 8 » de 1981 à 1983), commandant le 1<sup>er</sup> peloton de la compagnie portée et officier adjoint, et le lieutenant Tartera, qui commandera cette unité de juin à décembre 1959.*



*Le lieutenant Malaspina, dans l'oued Hallail en mars 1959.*



*Repas de fauves sur le terrain dans l'oued Hallail en mars :  
les lieutenants **Poitevin** et **Malaspina**,  
les capitaines **Tommasi** (de dos),  
**Crochet** (la fourchette entre les dents),  
**Cossart** (de dos) et **Cartalade** et le lieutenant **Demarquet**.*



*Le sergent-chef **Sobanski**, remarquable tireur aux armes de poing,  
s'est trouvé en 1959 acteur d'un événement peu connu de l'histoire du régiment.*

La harka du « 8 » :

« Au « 8 », l'ordre d'arabiser parvient début 1959. Parqués sous une guitoune, je trouve 8 volontaires. Perception des armes et inspection des paquetages. Ils ne possèdent que ce qu'ils ont sur eux, mais leur solde est correcte, 48 000 francs algériens (à l'époque c'est bien), mais le harki doit pourvoir à tous ses besoins hors nourriture. Lors de la première séance de tir, 1 *US17* et 12 *Lebel* sont inutilisables sur les 23 armes données. Les harkis font la gueule car en face les HLL ont ce qu'il faut. Je rends compte au colonel et il me permet de donner les armes récupérées en opération. Deux jours plus tard, c'est l'accrochage du Metloug et le lieutenant **Demarquet**, notre officier de renseignement, remet à la harka treillis neufs, fusil 303, *Mauser*, *Garant* et même un LRAC anglais tout neuf. Malheureusement, le lendemain, on me demande de tout réintégrer.

Le chef de corps ne veut rien savoir. Je file au secteur et j'y rencontre le lieutenant **Richard Marillier**, proche du général **Ducournau**, et j'apprends que ce dernier veut un commando de chasse au « poste de l'Éolienne », mais veut aussi mettre sur pied une harka. Je dis au lieutenant « votre harka vous l'avez, la mienne. ». Il me dit : « Vous êtes sûr que... ». Il retourne voir le général et trois minutes après, l'affaire est dans le sac.

Les trans du « 8 » me dotent en radio (je leur avais rendu bien service avant). L'adjudant **Pepin-Malherbes**, chef des trans, à qui je raconte le tour joué à **Pazzis**, m'emmène à Tébessa où il connaît de nombreux civils et nous allons chez un Israélite « liquidant sa quincaillerie ». Nous l'escroquons en lui rappelant une histoire de femme (lors de notre dernière perm) et nous repartons avec un 4 x 4 rempli de matériels divers. Avec la harka les opérations commencent ; chaque jour apporte son bilan, on me laisse travailler. Un peu d'ordre serré pour rendre ma troupe plus militaire, des bérets pour tous, du tir à outrance, une discipline très stricte, chacun garde son arme (pour la confiance), et au bout de quelques jours, je me lance dans la paperasse. Un mètre cube de notes de renseignements à éplucher : 120 fiches de HLL particulièrement connus. J'ai aussi près de 2 000 suspects (5 centimètres de papier pelure). Il faut dire que le poste de l'Éolienne se situe à la jonction de cinq sous-secteurs, dans une zone de transhumance. Untel qui s'appelle « machin » dans un bled, par le fait de la traduction phonétique, se nomme « gugusse » ailleurs, mais les papiers sont en règle. Le mot bakchich est arabe ! J'ai heureusement un secrétaire, un appelé du service auxiliaire interdit d'opération, mais je « l'aère » dès que le patron a le dos tourné. Le harki, en plus de sa paye, reçoit un pourcentage sur ses découvertes, les armes faisant l'objet d'une prime. Les caches de grains sont vidées et détruites au pétrole. Les animaux sont laissés à la garde de leurs responsables, mais sont donnés aux harkis non déclarés qui restent chez eux, planquant leurs armes et me renseignant (environ 60 hommes). En uniforme, j'en ai une trentaine. Nuit et jour, ensemble, par groupes nous sommes dehors. »

P. Sobanski

*Quand le général Ducournau  
patron de la 25<sup>e</sup> DP  
vient au « 8 », c'est grandiose.  
À El Ma El Abiod, où règnent le sable  
et le vent, on déroule les tapis d'Orient,  
on sort le totem de la « 3 »,  
et pour le méchoui,  
il y a des nappes sur toutes les tables.*



Mars 1959, opérations de ratissage et de bouclage, dans les djebels Zitouna et Tahar. La harka du « 8 » agit en commando de chasse.

Le 22 mars, le lieutenant Bernard Dubois prend le commandement de la 2<sup>e</sup> compagnie en remplacement du lieutenant Pierre Marcesche qui a assuré l'intérim après la mort du capitaine Biancamaria.

Le 31, une opération est montée à Chouf Letnine, dans le secteur d'El Milia, pour une recherche de rebelles. Le 8<sup>e</sup> RPIMa, deux compagnies du 23<sup>e</sup> RI, de l'artillerie, du génie, un peloton de gendarmerie motorisée, un peloton de spahis, l'aviation et l'ALAT sont engagés aux ordres du lieutenant-colonel de Seguins-Pazzis.

Les résultats sont décevants, la bande rebelle s'échappe en perdant 2 hommes. Au régiment sont tombés le sergent André Bernard de la 1<sup>re</sup> compagnie et le parachutiste Roger Laurensen de la CCS. L'opération est démontée le soir-même.



*Le fanion fantaisie  
de « Brun Tout Seul »,  
la 1<sup>re</sup> section de la 3<sup>e</sup> compagnie.*

À la 25<sup>e</sup> DP, les couleurs des unités étaient les suivantes :

- 1<sup>re</sup> compagnie : blanc
- 2<sup>e</sup> compagnie : bleu
- 3<sup>e</sup> compagnie : brun
- 4<sup>e</sup> compagnie : carmin
- Compagnie d'appui : vert
- Compagnie portée : gris
- Compagnie de commandement et des services : rouge
- Commandos : noir



*Le sous-lieutenant Jean Crémel, chef de « Brun 2 ».  
Il est démobilisé en août 1959.*



*Le sergent West  
avant un départ en opération à El Ma El Abiod.  
À gauche Lebris et son casse-croûte.*



*Les sous-lieutenants Crémel et Popoff  
à côté du totem de la « 3 » à El Ma El Abiod.*

*Le parachutiste Ange Nevot, de la 2<sup>e</sup> compagnie.*

Il sert deux fois au « 8 », de 1956 à 1958 et de 1959 à 1961. De retour à Nancy avec le régiment il est envoyé outre-mer en Centrafrique comme instructeur dans l'armée du futur maréchal Bokassa. De retour en 1965 et muté hors TAP à Albi, il quitte l'armée peu de temps après pour s'installer à Mont-de-Marsan.

Le 2 avril, le « 8 » déménage sur Philippeville et s'installe au camp Pehau.



*Philippeville, la base arrière : sur le bandeau rouge il est inscrit 8<sup>e</sup> RPTOM  
(8<sup>e</sup> Régiment de parachutistes des territoires d'outre-mer).*

Cette appellation déplut à tous dès son apparition. Le colonel Ilias entend encore le lieutenant Sissoko dire alors qu'il gravissait un piton dans les Aurès : « RPTOM, TOM, TOM, qu'est ce que cela veut dire et vive le 8<sup>e</sup> RPC et vive la Coloniale ». Le RPTOM eut une existence très éphémère, faisant à nouveau place au RPIMA (d'abord avec un grand A puis, vers mai ou juin 1959, avec un petit a).



Le 13 avril, avant un saut d'entretien :  
les capitaines **Tommasi**,  
commandant la 3<sup>e</sup> compagnie  
et **Garnier**, du PC.

Le capitaine Jean **Garnier** commandera le 3<sup>e</sup> RPIMa de Carcassonne de 1970 à 1972.

Le capitaine **Tommasi** quitte l'Algérie le 23 avril pour Lille.



## Où parfois il n'est pas bon d'être âne ou trésorier au « 8 »

« J'étais provisoirement radio à la 3<sup>e</sup> compagnie, nous étions sur un piton garni de mechtas en ruines dans la région d'El Maharka, à partir duquel les sections partaient en opération. Un jour, un hélicoptère nous amène le trésorier pour la distribution de la solde. Ce dernier travaille toute la journée et s'appête à repartir le soir. Malheureusement, le ciel s'étant sérieusement couvert, l'hélicoptère n'est pas venu et ce pendant plusieurs jours, ce qui fait que nous avons dû équiper le trésorier car il était arrivé sans rien. Le pire pourtant, c'est qu'après quelques temps il n'y eut plus de ravitaillement et à notre grand regret nous avons dû abattre un des deux ânes qui nous servaient à porter les bidons pour la corvée d'eau dans l'oued en contrebas. Personne ne s'est bousculé pour tuer l'animal, pourtant il a fallu le faire. Nous avons donc mangé de l'âne pendant un certain temps... nous et l'officier trésorier aussi. »

J.-C. Jolly



*Pot à la 3<sup>e</sup> compagnie pour le départ du sous-lieutenant Salessy :  
 le sous-lieutenant Popoff, le lieutenant Leblanc (« jouant du PM »),  
 le sous-lieutenant Salessy (le partant, « jouant de la scie ») et le sergent-chef Sy (« jouant du fusil »).  
 Assis, de dos, l'adjudant-chef Christmans, le sous-lieutenant Crémel et le sergent West.*



*Le lieutenant Leblanc et le sous-lieutenant Salessy (au fond).*

Le 18 avril, le régiment aux ordres du chef de bataillon **Kohler**, commandant en second, intervient à l'ouest de Constantine, avec le bataillon de Corée, dans le massif du Zaouaoui.

La mission est de reprendre en main la population de Rouffach et d'assurer la sécurité des élections en détruisant l'OPA locale (organisation politico administrative) et une bande rebelle.

La pluie interdit l'emploi de l'aviation et les compagnies progressent à pied dans des bourbiers où les véhicules ne peuvent passer.

La 4<sup>e</sup> compagnie accroche, perdant le parachutiste **Pierre Viel**. La compagnie d'appui traite une grotte d'où ne sortent que cinq rebelles, un sixième ayant été tué. Ils auront résisté tout l'après-midi.

Le soir l'opération est démontée.

Le 8 mai, le « 8 » est envoyé en maintien de l'ordre à Constantine, avec pour mission d'empêcher tout affrontement entre Européens et Arabes pendant les manifestations.

Au démontage, la 1<sup>re</sup> compagnie, la 4<sup>e</sup> compagnie et la compagnie d'appui restent en périphérie de la ville.

Le 28 mai, le régiment déménage et s'installe à Batna en vue d'un séjour de longue durée.



*À Batna, les « sous-bittes » de la « 3 » : les sous-lieutenants Paul Le Borgne, prenant le commandement de la 3<sup>e</sup> section, Jean Crémel (en survêtement) de la 2<sup>e</sup> section, Guy Popoff de la 3<sup>e</sup> section et Jacques de Talbouët de la 1<sup>re</sup> section.*

Le 23 mai, djebel M'Cid Aïcha.

La mission est de rechercher des rebelles ayant enlevé des filles européennes.

Le régiment se met en place par hélicoptère, par véhicule ou à pied. Les rebelles se retranchent dans de nombreuses grottes et les compagnies accrochent parfois durement.



*Hélicoptage de la 4<sup>e</sup> compagnie.*



*La 2<sup>e</sup> section de la « 2 » en progression.*

La 2<sup>e</sup> compagnie rencontre une forte résistance à partir des grottes. Elle attend l'arrivée des explosifs et des lacrymogènes pour agir.



*Le sous-lieutenant de Talbouët  
(1<sup>re</sup> section de la 3<sup>e</sup> compagnie).*

*Derrière lui,  
le massif Gondiabi Kekouta.*

*Devant lui, le djebel M'Cid Aïcha.*

La 3<sup>e</sup> compagnie perd le 1<sup>er</sup> classe Joseph Rolland, tué lors de la fouille d'une grotte.

Devant la 2<sup>e</sup> compagnie, les rebelles tentent un passage en force en se protégeant derrière les femmes. Leur stratagème échoue devant la détermination des parachutistes. Les filles « pieds-noirs » sont sauvées.



*Dans le secteur d'El Milia  
au printemps 1959 :  
**Kafando et Rossi**  
lors de la découverte de caches  
en pleine nature où l'on trouve  
un peu de tout et n'importe quoi.*

Né le 14 mai 1938, Pierre Rossi est appelé sous les drapeaux à Mont-de-Marsan le 3 juillet 1958.

Désigné pour le 8<sup>e</sup> RPC, qu'il rejoint à El Ma El Abiod, il est affecté à la 4<sup>e</sup> compagnie, section du lieutenant Mohermann. Il effectue seize mois d'opérations.

Deux fois blessé, en septembre 1959 et en juin 1960, cité à l'ordre de la division, il s'est vu conférer la médaille militaire en 1994.

Il est retiré à Muret en Haute-Garonne.



*Schnab, un appelé alsacien,  
le roi de la choucroute :  
il arrive à en manger une boîte de 5 kilos en 48 heures  
en plus de ses rations de combat.*



*Ménager, Lamour et Lefèvre.*

« En échange de quelques biscuits de guerre,  
ces fillettes vont nous nettoyer les plats dans  
lesquels nous avons fait la « graille ». »

P. Rossi



*Découverte d'un PC rebelle camouflé en sous-bois :  
Dianda et Maldemont.*



*Fin de l'opération  
pour la « 2 »  
et regroupement  
de la compagnie  
pour le bivouac.*

À la nuit,  
des embuscades  
sont montées.

### La mitrailleuse de « Brun Tout Seul »

« Très vite une MG 42 se met à cracher sur ma gauche. Elle doit arroser le centre de la compagnie. Une aubaine, je suis très bien placé pour la contourner, le terrain est plat, quelques broussailles, on va se la faire. Manque de pot une dégelée d'obus nous tombe dessus, la section plonge au sol. La MG s'évapore, je suis fou de rage. L'alerte passée, je repère l'origine des coups de canons et j'y vais. Des sommations gutturales, je m'identifie. Un légionnaire sort d'un buisson. J'aperçois un blindé. Je hurle, hors de moi :

« Quel est le con qui commande, vous avez failli bousiller ma section et la MG qui me revenait s'est envolée ». Un autre légionnaire, outragé, cramoisi, lance méprisant : « 1<sup>er</sup> Étranger cavalerie, mon lieutenant » et il tourne les talons. Il a dû « cafter » : par la suite, j'ai eu droit à une engueulade monstre. »

J. de Talhouët



*Le PM au centre  
est de fabrication locale,  
d'un calibre de 11,43 mm.*

Bilan de l'opération : pertes amies les 1<sup>re</sup> classe Joseph Notard de la CP et Joseph Rolland de la « 3 » ;  
pertes rebelles : 22 tués, 74 prisonniers et 30 armes récupérées.

Les combats contre les rebelles retranchés dans les grottes sont toujours très risqués et souvent les objectifs sont traités à l'explosif. L'aviation utilise ses roquettes avec précision. Lors de l'opération du M'Cid Aïcha un avion *Dassault* tire des missiles SS11 au profit des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies.

Très chanceux, le sergent Victor Faiser de la « 4 », lors d'une autre opération, entend du bruit dans une grotte. Il lance une grenade et, après un long silence, décide d'y descendre à l'aide d'une corde. Il en sort à lui seul 28 rebelles armés qui croient que tout le régiment est là. La surprise est générale.

**Garde ce tract et cache-le dans tes habits.**

**Au cas où tu serais fait prisonnier, il sera considéré  
comme la preuve de ton désir d'ordre et de paix et il  
l'en sera tenu compte**

**Que l'Algérie vive en paix.**

شد هذه الورقة و دسها عندك و منين يحكموك العساكر تكون  
هذه الورقة بيان مرادك الى الهناء و العافية و تخفف دعوتكـ  
تحى الجزائر في العافية.

*Ce tract était laissé  
dans le djebel. Il eut peu de succès.*



*Capture du dernier chef de Oudjma  
militaire (unité de partisans),  
le melazem (lieutenant)  
Salah Bourras.*



*La 3<sup>e</sup> compagnie à Batna :  
l'adjudant **Guy Zanouy** adjudant d'unité,  
le sergent-chef **Roland Bochet**  
sous-officier adjoint,  
l'adjudant **Marceau Morel** chef de la 4<sup>e</sup> section.*



*La 1<sup>re</sup> section de la 3<sup>e</sup> compagnie  
à Batna avant un départ en opération :  
le caporal **Demba Sy** de Dakar célèbre  
pour son calme, sa discipline, son sérieux  
et sa taille (près de 2 mètres).*

« Brun Tout Seul » est une excellente section. De temps en temps, quelques coups de gueule. Les gars sont taciturnes. On parle rarement pour ne rien dire. En crapahut, c'est un régal, parfaitement huilé, instinctif. Pas d'ordre à donner, les commandements se font aux gestes neuf fois sur dix. Je me dis souvent que je ne sers à rien sauf à lire la carte

et à indiquer les points à atteindre. Lors des escarmouches ça ne traîne pas. Discipline de feu exemplaire, pas une cartouche n'est gaspillée, courtes rafales, une grenade, rarement deux, le fusil-mitrailleur exceptionnellement, surtout à distance. »

J. de Talhouët

Le 14 juin, le régiment se retrouve au complet à Sétif.

Le 15 juin, départ en opération pour la région de Aguemoun Ouled El Rouni. Un groupe de 30 rebelles y est signalé.

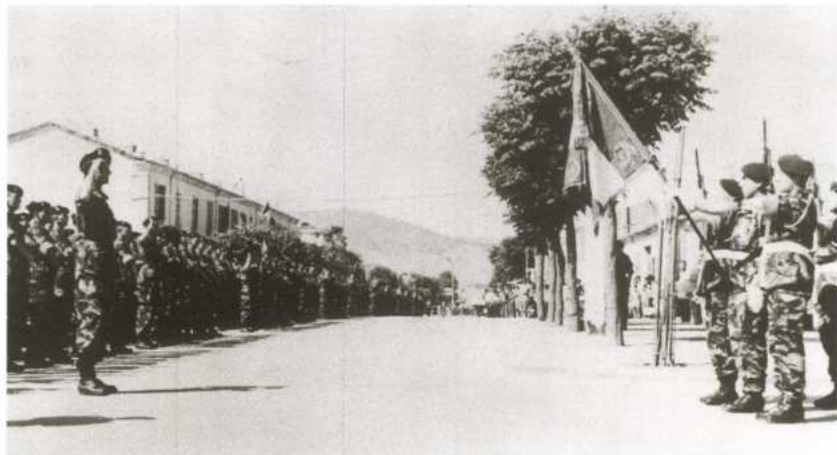
La mise en place se fait par hélicoptère. De suite la « 4 » accroche, puis la CA.

Le parachutiste **Alain Rocle** de la « 4 » est tué.

Le 16 juin, l'opération continue jusqu'au soir, le régiment bivouaque sur place.

Bilan : 1 parachutiste tué et 2 blessés, 11 rebelles tués, 4 prisonniers, des armes et des documents récupérés.

Le 27 juin, fête du régiment à Batna.



*Le chef de corps salue le drapeau.*

*Le colonel **Fourcade**  
revient d'Alger pour la circonstance.*

Les officiers et les sous-officiers du comité d'accueil ne portent pas le nouvel insigne du régiment.



*Le lieutenant-colonel de **Seguins-Pazzis**  
décore le sergent-chef **Lefèvre**,  
chef du 2<sup>e</sup> commando qui a remplacé l'adjudant **Flamen**.*



*A côté du chef de corps le chef de bataillon **Négrerie**,  
commandant en second.  
Derrière, la musique de la 25<sup>e</sup> DP.*

Le 1<sup>er</sup> juillet, passation de commandement de la 1<sup>re</sup> compagnie, le capitaine René Neyraval succède au capitaine Jean Lantrua.

Le 3 juillet, passation de commandement de la 3<sup>e</sup> compagnie, le capitaine Jean Borcard succède au capitaine Yvan Tommasi.

Le 8 juillet, début de l'opération *Étincelle* dans le djebel Guetiane à l'ouest de Batna. Le 8<sup>e</sup> RPIMa est aux ordres du chef de bataillon Kohler. 200 HLL auraient été repérés dans le secteur. L'action dure deux jours.



*Hélicoptage de la « 2 » à Ras El Aloun.*



*Le sergent-chef Raymond Mouragues, de la 2<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> compagnie, dans la région de Ras El Aloun.*

Bilan : 5 HLL abattus, 2 collecteurs de fonds arrêtés et 2 prisonniers.



Durant le mois de juillet, le « cirque Pinder » (nom donné au 8<sup>e</sup> RPIMa en raison de ses nombreux déplacements) fait mouvement sur Sétif et s'installe dans des fermes de colons (fermes Tempier et Audureau) pour fouiller la région et monter des embuscades de nuit.

Le 30 juillet, opération *Dahlia* dans l'oued Djaafra. Bilan : 20 HLL tués et 2 prisonniers.

*À droite le colonel de Seguins-Pazzis sur sa canne-siège.*

« Si l'on regarde bien l'effet d'optique provoqué par la canne-siège du « grand Hubert », on comprend le surnom que lui ont donné les Africains, prompt à cataloguer les blancs d'après leurs gestes et leurs travers : « chie des tubes ». »

J. Allaire



*En opération, Wetzet et Alain Tissot.*



*Un para du « 8 » à côté de ce que tous appellent les « 4 x 4 algériens ».*

Du 16 au 21 août : opération aux ordres du commandant Kohler. Il s'agit de fouiller le djebel à la recherche de caches et de rebelles signalés. Toutes les compagnies sont engagées.



*Le radio Seguin et le sergent Alix, détaché au commando de chasse depuis avril.*



*Le groupe commandement  
du sergent Alix :  
au premier plan,  
Seguin le radio et Quéau,  
derrière  
le caporal-chef Clément,  
Legru, Sateri  
et Ouaddad.*



*Ménager suivi de Madelmont.*

Les pieds sont parfois, voire souvent, plus douloureux dans les descentes que dans les montées.



*La moindre rigole et c'est la ruée.*

*« Un rebelle blessé,  
nous l'avons soigné  
avant de l'hélicopter  
pour interrogatoire. »*

P. Rossi



*Un rebelle abattu  
lors d'une embuscade :  
les parachutistes **Roberdot**  
et **Sateri** à la fouille.*



Le 19 août, la 1<sup>re</sup> compagnie découvre des caches avec du matériel de bureau, du tissu, des tenues de treillis et des munitions de tous calibres.

Le même jour, toute la base arrière quitte Batna et s'installe à Philippeville.

Le 20 août, un camion de la CA saute sur une mine, six parachutistes sont blessés dont un gravement. Le caporal-chef Romy Cheval meurt à l'hôpital d'Alger le 25 août.



*La 1<sup>re</sup> section de la 3<sup>e</sup> compagnie : tireur FM  
Olifertchuck, pourvoyeur Valpromis.*

La « 3 » découvre 500 kilogrammes de blé,  
50 kilogrammes de pois chiches et une  
bombe de 150 kilogrammes vidée de son  
explosif.



*Akbou : le peloton du lieutenant Zeisser (au fond).*



*Le peloton du lieutenant Zeisser :  
Albertini et Tétard de la CP.*

*La CP à El Ma El Abiod :  
le sous-lieutenant Michel Zeisser,  
l'adjudant d'unité de la CP,  
le lieutenant Tartera,  
les sous-lieutenants Ange Malaspina  
et Gilbert Jean-Baptiste.*



Né le 1<sup>er</sup> janvier 1936 dans la Manche, Gilbert **Jean-Baptiste** est appelé au service en septembre 1956. Issu des EOR, il est sous-lieutenant au 8<sup>e</sup> RPC le 11 novembre 1957. Il y sert comme chef de section jusqu'au 24 octobre 1959. Après avoir servi au 6<sup>e</sup> RPIMa, au 5<sup>e</sup> BPIMa, au Bataillon de Joinville et à la DGSE, il terminera sa carrière général de brigade, commandeur de la Légion d'honneur en 1992.



*Le sergent-chef Collard de la CP.*



*La 3<sup>e</sup> compagnie à Bou Item : un prisonnier fell, Ledrappier,  
le sous-lieutenant de Talbouët, Vansteelant et Charbonnier.*

Fouilles et embuscades se succèdent à partir de la ferme Tempier, base opérationnelle avancée. Les bilans s'additionnent pour toutes les compagnies. La « 4 » perd deux hommes : le parachutiste Roland **Boucher** est tué dans l'oued Tichine le 1<sup>er</sup> septembre et le parachutiste Samona **Kafando** disparaît le 8 septembre.



*Le 1<sup>er</sup> septembre, dans la vallée de la Soumane,  
le 1<sup>er</sup> classe André Stequert du commando Alpha est blessé au genou.*

« Les fouilles dans les montagnes de quartz et de granit sont difficiles. En deux jours de marche nous n'avons plus de chaussures. Les fouilles de mechtas ne sont pas plus faciles, bien souvent nous en ressortons couverts de puces. Par la suite, j'apprendrai à me méfier des villages ralliés car ils signalent toutes les sorties de nos unités. J'y ai moi-même trouvé un poste 300 en liaison permanente avec la Tunisie. »

J. Alix

Le 16 septembre est diffusé le discours télévisé du général de Gaulle. Il préconise plus particulièrement l'association qu'il résume ainsi : « Le gouvernement des Algériens appuyé sur la France et en union étroite avec elle. » L'inquiétude se fait sentir chez les Européens d'Algérie, une dizaine de députés quittent l'UNR pour protester contre cette politique d'autodétermination.



*Rossi lors du retour vers la BOA  
pour un ou deux jours de repos avant de repartir.*

« Quelques jours plus tard, le 8 septembre 1959, nouvel accrochage très sérieux. Pour en finir, il faut monter à l'assaut. J'ai de la chance, une balle me traverse l'avant-bras droit et, après coup, je me rends compte que trois autres balles m'ont traversé la veste à quelques centimètres du ceinturon. »

P. Rossi

Comme septembre, le mois d'octobre se passe en opérations : fouilles de jour, embuscades de nuit, de nombreux rebelles tués ou prisonniers, des armes, du matériel et des documents récupérés. Le secteur contrôlé par les parachutistes, est devenu très malsain pour le FLN.

Le 21 octobre à Jemmapes, le « 8 » fête son saint patron :

- cérémonie aux couleurs ;
- messe ;
- prise d'armes et remise de décorations.

A midi, l'apéritif est offert par les sous-officiers au chef de corps à l'occasion de sa promotion au grade de colonel.



*Le régiment fête la saint Michel : le lieutenant Jacques **Formeau** porte-drapeau entouré du sergent **Gutteriez** et du sergent-chef **Roland Bauchet**.*



*Prise d'armes à Jemmapes : de dos, le colonel **de Seguins-Pazzis**, le commandant **Kobler** et le capitaine **Cartalade**. Au deuxième plan les récipiendaires et le drapeau.*

Les 22 et 23 octobre, séances de sauts du régiment à Jemmapes.

*Le stick de la 1<sup>re</sup> section de la « 3 » :  
au premier plan, le sous-lieutenant de Talbouët,  
derrière lui, l'infirmier section et Neaud, le tireur FM.*



*Le caporal-chef  
Roland Carlier  
de la 1<sup>re</sup> section  
de la 3<sup>e</sup> compagnie.*



Quelquefois, à l'ordre : « De la gauche vers la droite, numérotez vous... On entend : un, deux,... neuf, dix, valet, dame, roi, as! ». Suivant le degré d'humour du moniteur, ça se passe plus ou moins bien.



*Vol de Nord 2501 en formation au sud  
de Philippeville : 26 avions en cinq vagues ;  
914 sautants.*



*Le sergent-chef André Klepanda, sous-officier adjoint de la section commandement de la « 4 » et le parachutiste Borne.*



*La section trans du « 8 » basée à El Hanser. Torse nu : les paras Reynaud, Biesbekker, Spezino et Conrad (sur la Jeep). Au fond, le sergent Godin (avec la cigarette).*



*Les paras Charly Spezino et Genot, au volant.*



*Le para Carano.*



L'opération « *Turquoise* » est déclenchée le 1<sup>er</sup> novembre. La CP, la « 3 », la « 4 » et un PC quittent Philippeville pour El Hanser, entre Djidjelli et El Milia.

*Pêche à la grenade à la « 4 » à El Hanser : les sergents-chefs Marcel **Marchal** secrétaire au PC/OPS, Robert **Lefevre**, chef de groupe commando et André **Klepanda**.*

« Fin 1959, à la nomadisation habituelle sur la frontière succède une implantation plus ponctuelle afin de réaliser la pacification et le retour à la normale d'une région particulièrement contaminée : celle d'El Milia. Pendant plusieurs semaines, les compagnies effectuent de nombreux raids et opérations « coup de poing ». Les exactions sur la population cessent, les bandes disparaissent et la libre circulation est rétablie. »

B. Dubois



*Les commandos de la 4<sup>e</sup> compagnie : à gauche, le parachutiste **Simon**, à droite, le caporal-chef **Zachanti** de Grenoble.*

L'insigne du commando est en béton. Il sera ramené à Nancy.



*La 3<sup>e</sup> compagnie à l'instruction TAP au camp Jeanne d'Arc : le parachutiste **Diarra** aux agrès, le sergent **Gutierrez** et le sous-lieutenant **Crémel**.*



*La 3<sup>e</sup> compagnie en opération : le sergent **Gutierrez** (un peu contrarié), adjoint du sous-lieutenant **Crémel** et le caporal **Chaptal** de Chanteloup.*

## LES ALÉAS DE LA GUERRE

« Lors d'une rentrée tardive, après une soirée bien hydratée entre capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, nous arrêtons les *Jeeps* au bord de la mer, entre Philippeville et le camp. Soudain, un sous-lieutenant nous fait un coup de déprime sévère et court se jeter à la mer en hurlant qu'il veut aller jusqu'à Marseille.

En effet, il vient d'apprendre le mariage de sa fiancée et c'est à la nage qu'il part régler ses comptes. Nous le récupérons difficilement en tentant de le raisonner. Au camp, tout le monde va se coucher y compris notre sous-lieutenant. Le silence est à peine retombé que des coups de feux claquent. Alerte, tout le monde se précipite à l'endroit d'où ils viennent.

Et c'est notre amoureux déçu qui a vidé un chargeur sur la photo de sa fiancée et aussi sur un pauvre chien qui passait par là, coupable certainement lui aussi. »

J. Crémel



*La 1<sup>re</sup> compagnie à Noël au camp Pehau : en maillot blanc **Jumel**, sous le drapeau algérien **Branger** et sous le parachute le caporal-chef **Albert Pottier**.*

« Un peu avant Noël, un copain caporal-chef, reçoit de ses parents, éleveurs dans le Sud-Ouest, une boîte d'un kilogramme de foie gras. Un produit maison, d'une qualité à faire pâlir toutes les comtesses, fussent-elles du Barry.

Le colis arrive juste avant un départ en opération et notre camarade le glisse dans sa musette plutôt que de le laisser sous sa gaitoune.

Deux jours plus tard, quelque part dans les Aurès, à plus de 1 000 mètres d'altitude, on peut voir quatre parachutistes d'une compagnie, en « chouf » sous les cèdres, se taper du très bon foie gras accompagné de pain de guerre et arrosé d'une eau douteuse où les cachets de chlore n'ont pas fini de fondre. Malheureusement, la proximité des « fellouzes » les oblige à engloutir la boîte en moins de cinq minutes.»

R. Guiol

## 1960

La situation politique empire progressivement. À Alger, le général **Massu** déclare à un journaliste allemand : « N'oubliez pas que nous, l'armée, nous sommes en Algérie et que nous ne la quitterons jamais ». Il poursuit : « Nous ne comprenons plus la politique du Président de Gaulle ».

Le 23 janvier, le général **Massu** est démis de son poste de commandant du corps d'armée d'Alger. La population le ressent très mal et, le 24, une violente manifestation tourne à l'émeute. Les partisans de l'Algérie française sont renforcés par des hommes armés des unités territoriales. Ils élèvent des barricades et tirent sur les gendarmes (6 morts chez les manifestants, 14 chez les gendarmes et plus de 200 blessés). Les manifestants forment le camp retranché des « facultés ».

Les parachutistes sont appelés pour s'interposer. Les insurgés s'organisent sous la direction de l'avocat Pierre Lagailarde et du cafetier Joseph Ortiz.

Le 1<sup>er</sup> février, le colonel **Dufour**, chef de corps du 1<sup>er</sup> Régiment étranger parachutiste, obtient la reddition des insurgés. Ortiz entre en clandestinité et Lagailarde, arrêté, est transféré à Paris. La semaine des barricades est terminée, les unités territoriales dissoutes.

### ORDRE DE BATAILLE DU 8<sup>e</sup> RPIMa AU 1<sup>er</sup> JANVIER 1960

Chef de corps : Colonel Hubert de **Seguins-Pazzis**  
Commandant en second : Chef de bataillon Guy **Kohler**  
Chef d'état-major : Chef de bataillon René **Négrerie**  
Médecin-chef : Capitaine Adolf **Verly**

#### 1<sup>er</sup> compagnie

Capitaine René **Neyravaul**  
Lieutenant André **Clo**

#### 2<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Bernard **Dubois**  
Lieutenant François **Bernot**

#### 3<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Jean **Borcard**  
Lieutenant Claude **Machabey**

#### 4<sup>e</sup> compagnie

Capitaine René **Dorandeu**  
Lieutenant Henri **Salaun**

#### Compagnie d'appui

Capitaine François **Ancelin**  
Lieutenant Jean **Javelaud**

#### Compagnie portée

Capitaine Paul **Gambini** (le 3 janvier 1960)  
Lieutenant Maurice **Remaud**

#### Compagnie de commandement et des services

Capitaine Jean-Claude **Hoppenot**  
Lieutenant Bernard **Bourgeois**

#### Compagnie de base

Lieutenant Pierre **Marcésche**

Officiers : 47  
Sous-officiers : 174  
Hommes de troupe : 1081  
Total 1302

Le 1<sup>er</sup> janvier, à une heure du matin, la 4<sup>e</sup> compagnie se met en place sur les pentes du djebel M'Cid, la 1<sup>re</sup> compagnie et la 2<sup>e</sup> compagnie suivent avec le PC du régiment. À 07 heures, la 1<sup>re</sup> compagnie accroche. L'artillerie entre dans la danse puis les *Mistral* de l'armée de l'air et les *Corsaire* de l'aéronavale. Le 2<sup>e</sup> Régiment étranger parachutiste complète le bouclage ; la chasse aux HLL dure toute la journée.

Bilan : 8 tués et 7 prisonniers chez les fellaghas.

Le 3 janvier, le capitaine Paul **Gambini** prend le commandement de la compagnie portée en remplacement du lieutenant Jean **Tartera**.

Le 5 janvier à mechta Charar, la 4<sup>e</sup> compagnie est accrochée. Le sergent **Lauridan** est blessé.

Le 6 janvier, la 4<sup>e</sup> compagnie retourne sur les lieux du combat avec la 2<sup>e</sup> compagnie. Nouvel accrochage, le sergent **André Cuny** de la 2<sup>e</sup> compagnie est mortellement blessé. Pas de pertes chez les rebelles.

Le sergent **Cuny** vient d'être affecté au « 8 ». Il est l'adjoint du sergent-chef **Mouragues** de la 2<sup>e</sup> section. Prisonnier en Indochine, il devait être fourrier à la compagnie, il préfère une section de combat.

Avant Noël, comme il a deux enfants, le sergent-chef **Mouragues** lui propose d'aller en permission. Il refuse de partir avant son chef, plus ancien au régiment. Le 6 janvier à 08 h 00, il tombe sur la piste.



*Petite Kabylie, région d'El Milia :  
le capitaine Bernard Dubois commandant la 2<sup>e</sup> compagnie.  
Indicatif : Passavant Bleu  
(Passavant = régiment ; bleu = 2<sup>e</sup> compagnie).  
Derrière lui, les sous-lieutenants Moumini Ouedraogo  
chef de section et Raymond Viennet.*

Bernard Dubois est né à Orléans le 20 décembre 1925.

Après un séjour en Indochine au premier 7<sup>e</sup> BCCP (1950-1952) comme lieutenant, chef de section, il sert en Algérie au 8<sup>e</sup> RPIMa de 1959 à 1961 comme commandant de la 2<sup>e</sup> compagnie.

Cinq fois cité, le lieutenant-colonel (er) **Dubois** est officier de la Légion d'honneur de 1999 et officier de l'ordre national du Mérite de 1981.

« La 4<sup>e</sup> section était commandée par le sous-lieutenant **Ouedraogo**, dont la spécialité était d'être fâché avec la carte et la boussole. Il se perdait souvent. J'avais beau l'encadrer avec deux autres sections, systématiquement, au bout de deux, trois ou quatre heures de crapahut, j'entendais à la radio : « Passavant bleu de Passavant blanc (ou rouge, ou brun) j'ai l'impression qu'un de vos enfants est dans mon secteur devant moi ! » Je demandais alors les coordonnées de l'égaré et j'allais le récupérer sachant que dans les heures suivantes, **Allaire**, **Ancelin**, **Gambini** ou encore le PC allaient me signaler un nouvel écart de bleu 4. »

B. Dubois



*À El Mabarka au fond d'un oued pendant une pause en opération, deux radios du régiment, le caporal **Jolly** et le para **Ponjoula**.*



*Le camp Jeanne d'Arc où le régiment s'est à nouveau installé : les tentes de la « 4 ».*



*La route de Jeanne d'Arc près de Philippeville.*

« Le camp est installé au bord de la plage ; nous logeons sous des tentes 54 ou 56. Les cartes de crédit n'existent pas, aussi chacun s'empresse, dès l'arrivée, de remettre un chèque au vaguemestre en vue d'un retrait télégraphique permettant d'avoir de l'argent immédiatement. Ce retrait, limité à mille francs, est très confortable à l'époque.

La première escale des dégagements est le cabaret *Elle et Lui*, sorte de base arrière aménagée et remarquablement « garnie ».

Un matin, un sergent ayant particulièrement « chargé », se réveille sur la plage, non loin des premières tentes, sans aucun souvenir de sa nuit, sans un centime dans son portefeuille, mais avec deux magnifiques tapis genre descente de lit. N'ayant pu avoir de renseignements auprès de ses camarades, il garde les deux tapis dans une cantine et n'y pense plus.

Beaucoup plus tard, à Nancy, il se marie et met dans la chambre conjugale, les fameux tapis « gagnés » à l'époque en Algérie. L'épouse les trouve bien poussiéreux, les plonge dans la baignoire pour les laver.

Le soir, elle ressort d'une eau couleur Agout des années 60 deux serpillières type sacs à patate en toile de jute. Quant au nom du sergent... (peu importe). »

R. Guiol

Fin janvier, en raison des événements à Alger, une section du « 8 » est prépositionnée dans Philippeville pour faire face à toute éventualité.

Pendant ce temps, les actions menées par les compagnies dans le djebel transforment le secteur en zone d'insécurité pour le FLN. Le bilan général est très positif : des dizaines de caches découvertes (vivres, documents, munitions, armes), de nombreux rebelles abattus et des suspects arrêtés.

Le 28 janvier, le lieutenant-colonel Pierre Messmer vient effectuer une période de réserve au régiment. Le 2 février, il est nommé ministre des armées. Il gardera ce ministère jusqu'en 1969.

## UNE PLACE AU SOLEIL

Lorsque le colonel **Fourcade** m'invita cordialement à poursuivre mes activités sur cette terre française, je marquais un sentiment d'extrême gratitude. Le fait d'être affecté au 8<sup>e</sup> RPIMa confirmait une impression déjà vieille pour moi : on me peaufinait à la brigade où le travail finit toujours par payer (il s'agit du travail d'avancement. Pour l'autre, restons prudents et circonspects).

La base arrière du régiment est agréablement située sur les rives de la Méditerranée.

Un PC en dur, étanche comme un sous-marin qui vient de prendre une bonne douzaine de grenades dans sa coque, se dresse face au vent du Nord dans le ruissellement de toutes ses cloisons. Des bouthéons percés répartis au hasard des fuites créent d'emblée une atmosphère de naufragé volontaire. 90 % de l'effectif logé sous la « guitoune » vous permettent sans aucune ambiguïté, de pénétrer sans phase dans les délices de la vie en campagne.

L'aube suivante m'arrache aux délices de la base pour me conduire vers les « ops ».

Les collines du littoral font place peu à peu aux cîmes neigeuses des massifs numérotés avec soin par le service topographique de l'armée. Les véhicules de promenade se font de plus en plus rares, les blindés font leur apparition, écrasant de tout leur poids les pistes déjà suffisamment ravagées par la pluie.

Après une courte halte à El Milia, le convoi pénètre dans El Hanser où l'on tombe enfin sur les premiers éléments du régiment. Tomber n'est pas une image, car si la guerre ne fait pas encore rage, la boue vous tire par les pieds. L'eau ne vient pas seulement du bas et c'est un plaisir de la sentir pénétrer par le col de la veste. On sent bien que ce n'est pas le problème de la boisson qui préoccupe le 4<sup>e</sup> bureau ici... quand au 3<sup>e</sup> bureau, s'il voulait s'emparer de tous les points humides en appliquant la formule « qui tient les points d'eau gagne la partie », on peut croire que ce principe appliqué ici réglerait le problème de la guerre d'Algérie. El Hanser est humide mais ce n'est pas encore la guerre.

De plus en plus méfiant et de moins en moins sec, on arrive, après un stage dans les bahuts, sur le PC de Maharka. Même avec une visibilité nulle, Maharka vaut le coup d'œil. Imaginez une cuvette par temps de pluie. Une piscine naturelle comme les Romains nous en ont laissée. Des thermes à l'échelle d'un corps d'armée avec bains, petits bains, grands bains et évidemment, pour les jolies femmes, un bain de boue largement calculé pour toute la population féminine de la Seine. Ça laisse rêveur.

Un camp de toile est ancré dans ce cloaque et, toutes voiles dehors, flotte au beau milieu de cette mer intérieure. On se considère d'emblée comme intégré à un groupement tactique amphibie à l'échelon élevé.

Après avoir pris contact avec le carré des officiers on se retrempe tout de suite (c'est si facile) dans les traditions de la Brigade Marine d'Infanterie.

Le capitaine **Garnier** promène un regard serein sur le dispositif, cogite des ruses d'indiens pour jeter les uns contre les autres les éléments d'une katiba voisine et ceux d'un enfant de chez nous.

Le capitaine **Neyraval** réussit la gageure, chose méritoire, de faire circuler sur des rivières des engins initialement prévus pour emprunter des pistes. Le lieutenant **Vilo** de l'Arme gère sans aucun complexe les spécialistes trans. Les plus transis sont les pauvres voltigeurs et autres tireurs au FM qui n'ont pourtant pas choisi la Coloniale pour en arriver là (la pluie ne décolle pas les affiches).

Après avoir pris au passage les quelques rayons de soleil que le commandant **Négrerie** porte toujours sur lui (son accent reste chaud sous les pluies les plus diluviennes) je réussis à me frayer un passage jusqu'à la « nef du Pacha ». Détaché du monde terrestre et isolé de la pluie, je trouve pour la première fois depuis le lever du jour, un endroit sec et bien élevé (la « guitoune » du colonel est montée sur une dalle en ciment).

Là, j'apprends que mon exploit aquatique restera sans lendemain car la place qu'on me réserve est plus loin sur la rive, celle justement sur laquelle la compagnie de navigation mixte m'a débarqué quelques heures auparavant. La route de Philippeville reste ouverte et je devrais revoir demain les points cotés sur leur face contraire. Je profite cependant de l'occasion qui m'est offerte pour aller regarder les castors à l'œuvre. Oui, la tournée des compagnies me procure de réelles satisfactions. Sans vouloir me lancer dans les couleurs qui leur reviennent, je trouve en chacune d'elle la gamme complète de l'arc-en-ciel. Si **Salaun** est bleu, ça ne l'empêche pas d'être gris de froid sur son piton recouvert de neige. Si le capitaine **Ancelin** est brun, ça ne l'empêche pas d'être rouge de plaisir. Le capitaine **Borcard** est aussi vert que son fanion est jaune. Le gars **Clos** exécute autour de sa mechta la danse du scalp dans l'espoir de garder des couleurs (la compagnie ayant l'indicatif blanc, aux dernières nouvelles il danse encore). Le capitaine **Gambini**, habituellement porté sur roulettes et sur la soupe chinoise, vient caser ses pénates dans la tente de l'état-major opérationnel dans l'espoir de bénéficier du poêle à bois récemment installé. Hélas, l'obscur ordonnance chargé du travail a réussi un prodige de fumisterie tel que la chaleur sort par le toit alors que la fumée se répand en volutes compactes autour de son lit picot.

Le lendemain, une patrouille de « *Jeep-canots* », m'emporte sur El Milia et c'est le retour vers la base arrière où le capitaine **Hoppenot** m'accueille avec le calme d'un commandant de paquebot à la soirée du bord.

Les jours passent et, avec eux, les gens; ils montent, descendent, vont et viennent et, sur notre dunette, nous regardons le flux et le reflux du 8<sup>e</sup> RPIMA venir récupérer sur la plage méditerranéenne un peu de calories pour aussitôt reprendre la route de la gloire...

J. Allaire  
Béret Rouge, Février 1960.

Le 1<sup>er</sup> février 1960, le capitaine François **Ancelin**, qui commandait la CA, prend la tête de la « 4 » en remplacement du capitaine René **Dorandeu**, affecté au PC régiment.

Le lieutenant Jean **Gavard** prend alors le commandement de la CA.

*Le fanion de la 4<sup>e</sup> compagnie.*





*La « 2 » dans la forêt de M'Zi Ara, le 22 février, jour d'un accrochage.*

La « 2 » est, comme les autres unités d'infanterie, articulée en quatre sections comprenant à peu près 50 % d'appelés et 50 % d'engagés (Européens et Africains). L'intégration y est bien réalisée et l'ambiance générale excellente.



*Joseph Chaffurin.*

### L'homme de la terre

« Joseph Chaffurin n'est pas un rêveur, c'est un gars pratique, doué d'un solide bon sens et d'une rusticité à toute épreuve. Il est cultivateur. Quoique animé des meilleurs sentiments civiques, il n'a pas d'ambition militaire quand on lui demande de partir à l'armée. C'est un mal nécessaire, tous les hommes de la famille l'ont franchi avant lui pour reprendre le travail de la terre après. Il part.

Ses classes ne lui paraissent pas surhumaines. Solide, bien campé sur ses jambes, se riant de la pluie, du froid il fait son temps. Ce qu'on lui demande de faire, il le fait sans histoire avec bonne humeur.

La marche, il connaît ! Son pied est entraîné à fouler la campagne depuis sa plus tendre enfance et son sac à dos est bien plus léger que ceux d'engrais qu'il porte à la ferme. Et puis, hisser le fourrage à bout de fourche, dans la grange, pendant des heures, cela forge les reins et les bras.

On le désigne pour le stage commando. Il y va et sort dans les premiers. Ses notes font apparaître peu à peu les valeurs secrètes du « Chaffurin » de demain.

De cette argile de paysan de France dont on fait la meilleure infanterie, le soldat d'élite émerge lentement.

En attendant, Chaffurin part au 8<sup>e</sup> RPIMa dans le Constantinois. Il prend place parmi les obscurs, pourvoyeur FM au commando. Increvable, toujours disponible, têtue, d'une humeur constante, il surprend par sa résistance et cache dans son comportement fruste une valeur morale étonnante.

Il est attaché au travail bien fait. Pourquoi le faire mal ? Pour ne pas être content de soi le soir ? Il fait bien parce qu'il a ça dans le sang. Il ne paraît pas, il est.

Il tire mal au FM, mais il tire ! Et donne tout ce qu'il avait emmagasiné dans sa caboche de paysan et, à force d'énergie, de patience et de modestie, il finit par devenir un excellent tireur. Alors on lui donne une AA52.

En juillet 1959, il décroche la croix de la valeur militaire à l'ordre de la division. L'automne le voit encore se profiler avec son FM sur les crêtes brumeuses et les pistes détrempées. Son arme brille comme un joyau. Un outil ça se soigne, ça se respecte. Une charrue c'est l'outil, ça cultive la terre, ça donne le pain, ça fait vivre. Aurait-on idée de la négliger ?

Chargé comme un mulet, il ne confie à personne ses impedimenta. Il prend rang de figure à la compagnie. Son nom est connu de tous les chefs de pièce du régiment.

Engoncé dans ses vêtements d'hiver, le paysan du Danube possède désormais une connaissance approfondie de son métier.

Élevé au rang de chef de pièce, il garde son arme. Il n'a pas envisagé un instant de la donner à un autre. Dame !

Le 25 février 1960, dans la forêt de M'Zi Ara, comme d'habitude Joseph chemine derrière les voltigeurs, sa pièce sur l'épaule. Aux premiers coups de feu, il assure son arme au côté et se porte à hauteur des autres. Soudain il repère un FM en face, d'une rafale il abat un des tireurs placé en protection. Un duel à mort s'engage alors. Joseph tire à la hanche mais une première balle l'atteint, il tombe à 50 mètres de l'adversaire.

Dans un sursaut magnifique il se relève et charge le doigt crispé sur la détente, décidé à en finir. Touché à nouveau de deux balles dans l'abdomen il tombe encore. Il n'est plus qu'à 15 mètres. Des deux côtés les armes se sont tues. Des camarades de Joseph s'empressent de le secourir. Dans un souffle il précise la position des rebelles, mais le reste du groupe y est déjà.

Il y a 3 fellaghas hors de combat autour d'un FM.

Pour Joseph, la piste s'arrête là. Il vient de mettre la main au dernier sillon. Du travail bien fait. Du travail d'un homme de la terre, habitué à terminer ce qu'il a entrepris.

Évacué sur Constantine, il franchit le cap périlleux du choc opératoire. Sa classe sera libérée en juin. Il retrouvera sa terre, sa vie quotidienne faite de labeur car seul le travail rend la vie digne.

Il retrouvera son village, un petit ruban jaune éveillera la curiosité des Anciens.

Ils lui demanderont sans doute un jour, au fil d'une simple conversation : « Dis donc Joseph, comment t'as fait pour avoir la médaille militaire en Algérie ? ».

Joseph, mal préparé à une question aussi précise, cherchera dans sa tête une réponse digne d'un héros comme on en voit dans les livres, mais la dissertation n'étant pas son fort il leur dira brusquement « j'ai fait mon boulot. »

Ce sera la seule et vraie raison. Les paysans de Châtillon-sur-Chalaronne se tairont et comprendront. Dans le pays il n'y a pas d'autre façon de faire son travail que de le faire bien. »

Extrait de l'article de J. Allaire

Joseph est parti un jour d'avril 1997. Il a rejoint cette terre qu'il avait tant travaillée. Il repose à présent en paix, certainement sous l'aile bienveillante de saint Michel qui jamais n'oublie les siens.

Le 3 mars, le général **de Gaulle** se rend en Algérie, il veut reprendre l'armée en main.

Le 30 mars, le général **Challe** est nommé commandant en chef des forces « Centre Europe » de l'OTAN et quitte son poste en Algérie. Son remplaçant est le général **Crépin**, réputé gaulliste inconditionnel.

En mars, le régiment reprend le train pour Bône et s'installe à Randon, à quelques kilomètres de Mondovi, en remplacement de la Légion.



*La base opérationnelle avancée de Randon, le site de la « 4 ».*

La BOA de Randon a trois points « d'ancrage » :

- le domaine de Saoudi pour les BA des compagnies, le matériel et l'ordinaire ;
- le domaine de la Bergerse pour les SA, le PC et la popote des sous-officiers ;
- le Bordj pour la popote et le logement des officiers.



*« Repas-rations » à la « 4 » : les parachutistes **Coll**, **Facchini** et **Borne**.*

« Le 11 mars, les précurseurs des unités sont à Saoudi pour y effectuer des travaux avant l'arrivée du régiment. À la fin de la journée, quelques parachutistes demandent l'autorisation d'aller vider « quelques mousses » à Randon. Autorisation accordée mais retour à 22 h 00. Vers 21 h 30, le caporal **Namur** de la 1<sup>re</sup> arrive à vélo devant l'unique bar de la localité et propose d'organiser une navette jusqu'au camp. Enthousiasme général et au premier voyage c'est le parachutiste **Leclerq** qui monte sur le cadre.

En arrivant à la hauteur du village arabe de Karmouda :

- Halte! crie une voix dans la nuit.
- Faites pas les cons, ce sont les parachutistes, dit **Namur**.

Seulement, en face, dix fells armés barrent la route. Les deux parachutistes sont ligotés et emmenés dans la nature. À 500 mètres de là, le chef fell leur ordonne de se déshabiller après les avoir fait détacher. **Namur** pense immédiatement qu'ils vont être exécutés. Il fait alors mine de défaire ses lacets et brusquement détale en renversant un fell et file en zigzag dans les plants de tabac sous les rafales de FM.

L'alerte est donnée immédiatement et une opération est déclenchée, sans résultat. Ce n'est que quelques mois plus tard, pendant une fouille des champs de tabac, que le cadavre de **Leclercq** est retrouvé ainsi que celui de quelques légionnaires. La bande fell fut décimée peu de temps après. »

M. Audouit

Le 24 mars, opération *Abeille*, à l'est de la forêt Oulad Ali, région d'El Milia. La « 1<sup>re</sup> » et la « 3 » y participent avec une compagnie du 65<sup>e</sup> RIMa.

Les unités accrochent, le sous-lieutenant François **Miura** de la « 1<sup>re</sup> » et le parachutiste Pierre **Tanguy** de la « 3 » sont mortellement touchés, 7 paras sont blessés. Chez les fellaghas on dénombre 33 tués. L'opération se termine le 26 mars.

François **Miura** est né à Guéthary (Pyrénées-Atlantiques) le 6 février 1937. Aspirant de réserve le 1<sup>er</sup> mai 1958, il rejoint le 8<sup>e</sup> RPIMa comme sous-lieutenant le 21 août 1958. Il tombe au champ d'honneur le 25 avril 1960. Il a été cité à l'ordre de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.



*Le sous-lieutenant François Miura.*

#### Citation à l'ordre de l'armée à titre posthume.

« Jeune officier parachutiste d'élite, chef de section d'un courage et d'un allant exceptionnels qui, après avoir participé pendant six mois à toutes les opérations de son unité, témoigna des plus belles qualités de chef et d'entraîneur d'hommes le 24 mars 1960.

Au cours d'une opération hélicoptérée dans les Ouleds Yaya (secteur d'El Milia – zone nord constantinoise), sa section étant immédiatement engagée au plus près d'une forte bande rebelle, entraîna résolument ses hommes dans un combat au corps-à-corps. Grièvement blessé, ne cessa de les encourager et de les stimuler à conserver le plus étroit contact avec l'adversaire, permettant ainsi la réussite complète de la manœuvre de son unité, l'anéantissement total d'une bande de 33 rebelles et la prise de 16 armes dont un fusil-mitrailleur. Décédé des suites de ses blessures, restera un magnifique exemple de combattant, de chef animé du plus noble idéal, de courage, de dévouement et d'abnégation.

Son nom comptera à l'héritage d'honneur des parachutistes d'infanterie de marine. »



*Des éléments de la 1<sup>re</sup> compagnie à l'endroit où est tombé le sous-lieutenant Miura.*



*En mai, dans la région d'El Milia, la section de protection du « 8 », en repos dans une mechta : au combiné, l'adjudant-chef Henri Carrère, chef de section (ancien du 8<sup>e</sup> BPC, 1951-1953).*



*L'adjudant-chef Carrère,  
chef de la section de protection,  
se fait couper les cheveux.*

Il y a un coiffeur par section. Si le spécialiste fait défaut, le dernier arrivé joue au « Figaro ».



*Le sous-lieutenant Paul Favre-Mivile.*

Paul Favre-Mivile est né à Vinzier en Haute-Savoie le 17 avril 1939. Il est le premier d'une famille de trois enfants et s'oriente vers l'apprentissage d'un métier manuel, la plomberie. À vingt ans, l'heure du service militaire a sonné et, appelé de la classe 59 1/B, il est affecté à la BPOM en mai 1959 avant d'être envoyé à l'École de Cherchell, en qualité d'élève officier de réserve, le 13 septembre 1959. Nommé aspirant, il est affecté à la 1<sup>re</sup> compagnie du « 8 » comme chef de section. Il reste en Algérie jusqu'en février 1961, avant de rejoindre la vie civile.

Artisan plombier, il s'investit beaucoup dans la vie associative, chez lui en Haute-Savoie. Sa vocation, quoique tardive, le pousse en 1984 à partir vivre à l'abbaye de Tamié, en Savoie. Il y restera jusqu'en 1989 où il rejoint la communauté de Tibhérine, près de Médéa, à 100 kilomètres au sud d'Alger.

Au prieuré de Notre-Dame de l'Atlas, sur les hauts plateaux, il consacre enfin sa vie à Dieu et au service de son prochain. En 1991, il prononce ses vœux et devient moine trappiste. Sa vie aurait pu se poursuivre, partagée entre le labeur et la prière mais, le jeudi 21 mai 1996, la sauvagerie et l'intolérance islamistes s'abattent sur la communauté religieuse car, après avoir été enlevés, 7 moines sont lâchement égorgés. Parmi eux frère Paul.

Le 4 mai, lors d'un franchissement d'oued, la CA est surprise par une crue subite. Cinq hommes sont emportés par les eaux et disparaissent dans l'oued Inddana, le sergent-chef Jean **Arrias**, le caporal-chef Mamadou **Diallo**, les parachutistes Daniel **Vilette**, Louis **Cotte** et Tonize **Gouba**. Leurs corps ne sont retrouvés que le lendemain.



*Le sergent-chef Jean Arrias.*

Le 26 mai, le capitaine Jean-Claude **Hoppenot** quitte le commandement de la CCS pour celui de la 1<sup>re</sup> compagnie, en remplacement du capitaine René **Neyraval**.

Le capitaine **Neyraval** prend la tête de la CB en remplacement du lieutenant Pierre **Marcesche**. La CCS est prise par le capitaine Michel **Guillermet**.

Les opérations ont lieu dans des secteurs de compagnie où la chasse est libre, tout le régiment est en nomadisation. La recherche incessante de caches et de rebelles apporte un bilan intéressant. Il ne se passe pas une journée sans que du matériel, des vivres, des équipements soient découverts et des HLL abattus ou capturés.

Le 2 juillet, fête du régiment à Mech-Mech.

Le 4 juillet, départ du régiment vers Djidjelli pour l'opération *Porphyre* : fouille de djebels et recherche de rebelles sur renseignements.



*Réveil de la CP dans un LST de la marine entre Bône et Djidjelli.*



*Héliportage de la « 4 »,  
pendant l'opération Porphyre, vers la région minière de Cavallo.*

L'opération *Porphyre* permet de découvrir de nombreuses traces de présence rebelle : infirmeries clandestines, dépôts de céréales, caches de matériel, bivouacs dissimulés.

Exemple de trouvaille pour la 1<sup>re</sup> compagnie, le 17 juillet à 11 h 30 : ustensiles de cuisine, conserves ouvertes, cigarettes, casseroles, vêtements neufs et des peaux de moutons, moulin à café, pots de miel. Il s'agissait d'un point de relais des fellaghas. « Carmin » trouve :

maillots de corps, des slips, des couverts, trois bouteilles de vaseline, un registre vierge, deux boîtes de tomates, 40 kilogrammes de couscous, une musette, des sacs, un obus de 105.

Bilan général : 12 rebelles tués, 6 prisonniers et 19 suspects arrêtés ; des explosifs, de l'essence, des piles et des détonateurs électriques en grand nombre, des munitions et des armes saisies.

Le 31 juillet, le régiment termine l'opération *Porphyre* et le 1<sup>er</sup> août commence l'opération « 2123 » : nomadisation dans d'autres zones du secteur d'El Milia.



*Les paras Lescure  
et Malfait de la CP.*

**Malfait** est le radio du capitaine **Gambini** à la CP ; à son départ de la compagnie, il est remplacé par le caporal **Jolly** ! Ça ne s'invente pas.

## Quand l'intendance ne suit pas

« En juillet nous devons recevoir la visite de l'intendance de Constantine. L'inspection a été programmée depuis janvier, lorsque nous étions au Camp Jeanne d'Arc.

Entre-temps, bien sûr, tout le régiment a déménagé sur Randon à côté de Bône et nous sommes prêts à la base arrière, à recevoir Monsieur l'intendant. À 8 h 00, pas d'intendant, à 9 h 00 puis 10 h 00 non plus. À 11 h 00 il arrive furieux, personne ne l'avait prévenu. Nous sommes installés dans des fermes le long du barrage et la « 2 » est la plus éloignée. Après l'avoir fait tourner en rond, nous le dirigeons sur la « 2 » qu'il peut voir à loisir ainsi que quelques cadavres d'animaux dans les fils électrifiés. Il n'est guère rassuré. Inutile de dire que l'inspection est rapide et qu'il ne revint jamais. Peu de temps après, il fait parvenir un témoignage de satisfaction au régiment. »

M. Audouit

Le 1<sup>er</sup> août, le capitaine Jacques **Allaire** prend le commandement de la 3<sup>e</sup> compagnie en remplacement du capitaine Jean **Borcard**. Jusqu'au 24, le régiment effectue les opérations *Corindou* (El Milia), *Alexandrine* (oued Tamendgar) et *Hématite* (oued Aroxara).

Le 24 août à Bône, passation de commandement du régiment entre le colonel Hubert de Seguins-Pazzis et le lieutenant-colonel Albert Lenoir.

La veille, les compagnies ont quitté leur zone d'action pour la prise d'armes; le 25 août elles repartent en opération.

Le colonel Hubert de Seguins-Pazzis laisse au régiment le souvenir d'un homme étrange.

Beaucoup se souviendront de sa canne-siège, sur laquelle il s'installait au sommet des pitons, à côté de son *Alouette*, pour consulter la carte. Cela semblait si étrange aux yeux des parachutistes.



*Remise de décorations par le chef de bataillon Kobler, pendant la prise d'armes de passation de commandement.*



*Remise de la valeur militaire avec étoile d'argent au caporal Jolly.*



*Le capitaine **Borcard** à la tête de la 3<sup>e</sup> compagnie lors du défilé clôturant la prise d'armes.*



*Le capitaine **Gambini** en tête de la CP, derrière, à droite, le lieutenant **Remaud**, adjoint du commandant d'unité.*



*Quelques-uns de la CP : le caporal-chef **Serge Bortolato**, les parachutistes **Guilien** et **Lis** (infirmier), le caporal **Jolly** et, accroupi, le parachutiste **Jacky Berthaud**, avec son chien.*

Originaire de Dijon, rigolard et bon buveur, le 1<sup>er</sup> classe voltigeur **Berthaud** portait toujours les bandes FM.



*Le lieutenant-colonel Albert Lenoir.*

Il a commandé le 3<sup>e</sup> BPC en 1955, avant de devenir l'adjoint du lieutenant-colonel **Bigéard**, dans le même bataillon devenu régiment.

Comme second, il commande le « 3 » par intérim pendant la convalescence du chef de corps, blessé dans un attentat à Bône.

En 1958, il est dans l'équipe qui crée l'école d'entraînement à la guerre subversive près de Philippeville.

En 1959, il est affecté à l'état-major d'Alger.

Du 24 août 1960 au 8 mai 1961 il commande le 8<sup>e</sup> RPIMa. Surnommé « Bébert » ou « la Vieille » par ses homologues, il est admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1961.

*Alain*



*Le 8<sup>e</sup> RPIMa retrouve aussitôt son ancien insigne et renoue avec ses racines indochinoises.*

## RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

« Cette période est assez calme. Je fais désormais partie des anciens et il y a d'importantes arrivées de « bleus » pour compenser les départs. Dans les derniers temps, alors que nous effectuons un ratissage, je n'ai plus que de la « bleusaille » à encadrer. Nous progressons dans un sous-bois et nous entendons au loin des crépitements d'armes automatiques annonciateurs d'accrochages plus ou moins imminents. Les « bleus » me regardent, me questionnent du regard, ne sachant pas trop comment se comporter. Je sens l'inquiétude les gagner et je prends la situation en main : « restez en ligne, gardez vos distances, pour le moment c'est du gâteau, soyez vigilants, ne vous affolez pas ! »

Je les regarde avancer, les mains crispées sur les PM, je suis au milieu d'eux. Quelques-uns me regardent, surpris de me voir progresser le fusil tenu par le canon et posé nonchalamment sur l'épaule. À ce moment-là je pense qu'il vaudrait mieux qu'ils n'aient pas aussi peur que moi la première fois.

C'était il y a bien longtemps déjà, plus d'un an, une éternité. Nous progressions sur un massif rocheux dans le Constantinois; ratissages toujours et encore. Soudain, des claquements secs dont un qui provoque un déplacement d'air à dix centimètres de mon oreille gauche. Je plonge dans l'herbe comme un con, tétanisé, pensant que la prochaine sera la bonne. Une main puissante me saisit par le brelage, me met assis et j'entends une voix qui me dit : « Rossi, dans ces moments-là il faut faire comme ça ! »

Le sous-lieutenant **Moermann** me prend le fusil des mains, l'épaule et vide deux chargeurs en tirant dans la direction d'où venaient les coups, ce qui a pour effet immédiat de faire baisser la tête aux Fells. C'était ma première véritable leçon de combat.

Maintenant, c'est moi qui ai charge d'âmes. La roue tourne. Je sais que les « bleus » ont confiance en moi. Je ne les décevrai pas. »

P. Rossi



*Le 27 août, la CP rejoint Mizab en véhicules, avec une batterie du 9<sup>e</sup> RAMa.*

*Le 29, la mise en place  
se poursuit à pied.*

À 08 h 45, la CP intercepte  
une bande rebelle, abat  
quatre HLL et en capture  
un.

Pendant l'accrochage, le  
parachutiste Robert **Darsina**  
est mortellement blessé.



*L'officier d'artillerie lit la carte.  
Le caporal **Jolly** (radio)  
est derrière lui,  
le sergent-chef « **Popeye** »  
au « bigo » et, devant,  
le capitaine **Gambini**,  
commandant la CP.*



Le 8 octobre, le régiment déménage sur Philippeville. Sa base arrière quitte Randon pour Saint-Charles.

En métropole, les manifestations et les protestations contre la guerre d'Algérie se multiplient. Des réseaux d'aide au FLN se montent, des intellectuels signent le « manifeste des 121 » qui demande le droit d'insoumission pour les appelés en partance pour l'Algérie.

Le 27 octobre, opération *Ariège*.

Départ de Philippeville par la route, dans l'ordre CP, PC, « 4<sup>e</sup> », CA, « 3<sup>e</sup> », « 1<sup>re</sup> ». Itinéraire : Saint-Charles, El Arrouch, Constantine, Batna, El Kantara, Biskra et Aïn-Noga, au sud du massif des Aurès.

*La CP en mouvement,  
Jeep canon de 75 SR en tête.*



*L'équipe transmission de la CP.*

Chez « Passavant Gris » (la CP), les pelotons ont des indicatifs étonnants. Il s'agit simplement des prénoms des enfants d'un des premiers capitaines de la CP : Jean-Paul, Thierry, Françoise et Brigitte.

*Lecture du courrier dans les Aurès  
pendant un moment d'accalmie  
pour les hommes du peloton « Thierry » de la CP :  
à droite le caporal Daniel Lageiste.*

Il sera nommé caporal-chef en octobre  
1961 et sergent en janvier 1962.

Daniel Lageiste est décédé le 13 sep-  
tembre 1997 à la Capelle-lès-Boulogne  
(Pas-de-Calais).



*Les parachutistes Guilien et Sanna  
de la CP préfèrent les ânes pour fouiller le terrain !*



*Tir d'artillerie vu du PC OPS.*



*De nombreuses caches sont découvertes.*

L'implantation rebelle dans la région est sérieusement mise à mal.



*Un fellagha tué par la CP.*



*Fouille à El Kantara :  
la capture de prisonniers permet souvent  
de recueillir des renseignements précieux.*



*Le caporal Jean-Claude Jolly de la CP.*

Il arrive au « 8 » en janvier 1960, après une solide formation de transmetteur à Mont-de-Marsan.

D'abord affecté à la section trans, il sert comme radio dans plusieurs compagnies, à la « 2 », à la « 3 » et enfin à la CP avec l'infatigable capitaine Gambini.

Après un certain temps, il demande à passer dans l'équipe de voltige, voulant participer plus directement aux opérations et ne plus être rivé à son poste ANPRC 10, derrière le commandant d'unité.



*Évacuation d'un parachutiste blessé à la 3<sup>e</sup> compagnie.*

*Le parachutiste André Bailly,  
conducteur voltigeur et pourvoyeur FM  
à la commandement de la CP.*

Aujourd'hui à Duravel (Lot), il s'occupe des anciens combattants d'AFN.





*Le parachutiste **Kasmareck**, de la section transmission, avec la « gégène » (génératrice du poste ANGRC 9).*

En novembre, les opérations se poursuivent dans le massif des Aurès.

Opérations *Corneille* le 15, *Ariège* du 18 au 20, *Charente* du 29 novembre au 10 décembre.



*La CP en attente de déplacement : le caporal-chef **Bortolato** dans la Jeep 75 SR, le caporal **Jolly**, **Lis** l'infirmier et le caporal **Rebaudo**.*

Albert Lis du Pas-de-Calais, le « cht'i » de la section était mineur dans le civil.



*La CP cerne une grotte occupée.*



*La CP : l'infirmier **Lis**,  
le caporal **Jolly**  
et le parachutiste **Berthaud**.*

Les poignards US ont été retirés de la dotation normale quelques mois auparavant. Il y a trop de « pertes » en opération, car chacun veut retourner chez lui avec un petit souvenir de son passage en Algérie.

La dotation est donc devenue « personnelle » et tout le monde va s'équiper au foyer.



*Pause casse-croûte  
pour les parachutistes  
**Guilien**,  
**Lis** et **Berthaud**.*

Originaire de Lyon, le 1<sup>er</sup> classe **Guilien** est conducteur et tireur d'élite.



*Derrière le tireur FM,  
Alexis Maffren et le sergent Laborie.*



*Les félicitations du chef de corps  
au capitaine Gambini commandant la CP.*

Le lieutenant-colonel Lenoir affectionne particulièrement la tenue camouflée anglaise qu'il porte toujours avec un poignard US au côté.



*La 3<sup>e</sup> compagnie,  
retour d'opération en fin de journée dans les Aurès.*



*Bivouac pour la commandement de la CP,  
le parachutiste Demesy à la corvée de jus.*

À la base opérationnelle avancée, les  
loisirs se passent quelquefois à faire de  
la peinture.



*Les parachutistes Oudot et Demesy  
avec un insigne fraîchement réalisé.*



*À la BOA,  
les quelques heures de détente  
sont consacrées à la Kronenbourg :  
Rossi, Lamour, Michon, Burgard et Lefèvre.*



*Départ en perm tant attendu :  
le caporal Jolly, de la CP  
et le para Coulandaye, l'infirmier.*

Durant cette période, le « 8 » établit successivement deux BOA : l'une à Aïn Naga, à l'est de Biskra et l'autre à Lambiridi, à quelques kilomètres de Batna.

Dans le reste de l'Algérie, la situation ne s'améliore pas : de très violentes manifestations musulmanes ont lieu à Alger, Oran, Bône et Constantine. À Alger il y a une centaine de morts.

Le général **Salan** fait l'objet de mesures disciplinaires pour ses déclarations publiques en faveur de l'Algérie française.

Le 11 décembre, le 8<sup>e</sup> RPIMA quitte les Aurès et fait mouvement vers Alger pour une mission de maintien de l'ordre. Le convoi met 14 heures à atteindre Hussein-Dey.

Les cantonnements sont les suivants : CP, PC, 1<sup>re</sup> compagnie et CA à l'école Jules-Ferry, la « 3 » à l'école Marty, la « 4 » à l'école Saint-Jean. L'arrondissement de Hussein-Dey, où le régiment s'est déployé en base d'intervention, se situe un peu avant le jardin d'essais, en bordure de mer.

Dès le lendemain, les unités font sortir les sections à tour de rôle pour des patrouilles de reconnaissance dans les quartiers désignés (Leveilley, Belair).

Plus tard, les compagnies se déplacent vers Larba, à 18 kilomètres au sud de Maison-Carrée.

Des embuscades de nuit sont montées sur l'axe Larba-carrefour des Eucalyptus.

Le 18 décembre, le « 8 » retrouve le camp de toile du camp Jeanne d'Arc à Philippeville.

Noël se passe à la base arrière de Saint-Charles.

Bilan du dernier trimestre de l'année 1960 :

Pertes amies : 1 tué et 5 blessés.

Pertes rebelles : 19 tués, 8 suspects arrêtés, 14 fusils de guerre, 4 fusils de chasse, 4 PA, 2 PM, 10 kilogrammes d'explosif et des munitions.

*Départ pour un défilé de la « 4 »  
dans les rues d'Alger.*

Ces défilés ont pour but de marquer les esprits en montrant la force sous un angle inhabituel.

Les parachutistes, dont la réputation n'est plus à faire, sont particulièrement craints.



*Défilé d'intimidation de la « 4 » dans les rues d'Alger :  
en tête le capitaine Ancelin, commandant d'unité.  
À cette époque, le « 8 » ne porte plus qu'une fourragère, celle des TOE.*

Le capitaine **Ancelin** a une expression célèbre et à tout nouvel arrivant il dit : « A la « 4 » pas de moustache, sauf le capitaine. »

Le colonel **de Seguin-Pazzis** avait obtenu, après une abondante correspondance, que le « 8 » retrouve une fourragère correspondante à celle de son drapeau. La double fourragère de la brigade n'est plus portée pendant son temps de commandement.



*La « 4 » : entourant le capitaine Ancelin (au centre), Lievremont et l'adjudant Marchal (chef du 3<sup>e</sup> commando).*



*Pendant un quartier libre à Alger, dans un bar de la rue d'Isly : le sergent Jean Lastennet, chef d'une demi-section à la « 4 » et le sergent Saleh Issa (Niger), également de la « 4 ».*

Saleh Issa serait mort dans un accident de voiture à Agadir.

Quant au sergent-chef Lastennet, après son séjour au « 8 », il est muté hors-TAP à La Réunion de 1964 à 1967. Moniteur commando à Mont-Louis de 1967 à 1970, puis à Quelern de 1970 à 1972, il effectue un séjour à Mongo, au Tchad, de 1973 à 1975.

Après 23 ans de service, il quitte l'armée pour prendre la direction d'un port de plaisance. Quelques années plus tard il devient surveillant dans un collège privé où il reste douze ans tout en continuant la voile, le ski de fond et le parachutisme.

À 55 ans, il fera un saut de *Transall* à Castres à la saint Michel 1990.

1961

La campagne pour le référendum en Algérie est ouverte le 19 décembre 1960.

Les partisans de l'Algérie française craignent très sérieusement que le gouvernement prenne définitivement la décision de se séparer des départements d'AFN. Dans l'armée, des officiers et des sous-officiers prennent parti de plus en plus ouvertement en faveur de l'Algérie française. Les passions ne vont pas tarder à s'exacerber.

Le 2 janvier, le régiment part pour Alger.



*Arrivée le 3 janvier à midi à Alger,  
après une halte de nuit à Bordj-Bou-Arredidj,  
65 kilomètres après Sétif.*

Installation : le PC rue de Lyon, la CP et la CCS au stade municipal de Belcourt, les autres unités réparties dans le quartier Belcourt.

La mission du régiment est de maintenir l'ordre, si nécessaire, à l'occasion du vote pour le référendum prévu le 8 janvier.

Les actions journalières sont axées sur des patrouilles dans les rues et la protection des bureaux de vote.



*Stade Belcourt à Alger en janvier 1961,  
pause casse-croûte pour la section  
commandement de la CP :  
au premier plan l'infirmier Coulandaye,  
au fond le parachutiste Marcel Ouedraogo,  
qui sera tué le 20 avril dans le djebel Filfila.*



*À la popote des officiers :  
le sous-lieutenant  
Jean Troadec,  
chef de section à la « 2 »,  
le dentiste aspirant  
Jean Susini,  
les sous-lieutenants  
Marcel Audouit,  
officier du matériel  
et Djogo N'Gatougo,  
chef de section à la « 3 ».*

Le sous-lieutenant **Audouit** est arrivé au « 8 » le 24 décembre 1959 avec le grade d'adjudant-chef. Il remplace l'adjudant-chef **Dury** au matériel du corps. Il est promu sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> janvier 1961. Osmosé trois ans au SMA des Antilles après l'Algérie, il fera ce qu'il appelle une seconde carrière au RICM. Parachutiste dans l'âme, il avait été breveté en 1948 (BP : 21425), pour devenir plus tard moniteur avec le numéro 259. Atteint par la limite d'âge de son grade, il quitte l'armée le 28 décembre 1979.

Chevalier de la Légion d'honneur (1977), médaillé militaire (1958) et officier de l'ordre national du Mérite (1979), le chef de bataillon (H) **Audouit** est retiré dans le Morbihan.



*Nettoyage d'armes au stade  
Belcourt pour la commandement  
de la CP :  
le parachutiste Lis (infirmier),  
le caporal Jean-Claude Jolly  
et le caporal Jean Rebaudo.*

À côté du stade, un projecteur de DCA a été installé. Le soir, cette énorme torche est braquée sur les manifestants réfugiés sur les toits et les terrasses. Éblouis, ils sont arrêtés assez facilement et parqués dans le stade. À ce moment-là, les « you-you » des femmes assourdissent l'atmosphère.

Quelques incidents ont lieu : le 7 janvier, le PC intervient dans la rue de Lyon pour disperser des manifestants ; quatre d'entre eux, porteurs de gourdins, sont arrêtés.

Le 9 janvier, trois compagnies interviennent rue Lamartine (« 3 », « 4 » et CP).

Bilan : 1 sous-officier blessé et 2 HLL abattus.

Le 17 janvier, incident rue de Lyon : les parachutistes interviennent et trouvent... un musulman qui bat sa femme au milieu d'un attroupement. L'homme est remis à la police et la femme emmenée à l'hôpital.

*Du 11 janvier au 8 février,  
séances de saut  
à Blida sur la zone de Joinville.*



*Contrôle d'identité  
par les parachutistes **Borne**  
et **Fiori** de la « 4 ».*



*La « 4 » au saut :  
près de la porte, tenant sa SOA,  
le capitaine Ancelin.*



Le 1<sup>er</sup> février, le régiment change de quartier et s'installe dans celui de Birmandreis, sur les hauteurs, au nord de Belcourt.

Le 14 février, départ d'Alger par la route pour les Aurès.

Le 15 février, installation au camp de toile de Bou Hamada.

*La Jeep radio du capitaine de la CP :  
les parachutistes Flores (au volant),  
Damiens (radio du capitaine)  
et Fort (avec le bidon).*



*Le 21 février, trois copains de la « 4 » :  
Hascoët, Borne (conducteur à la commandement  
de la compagnie) et Mamadou.*

Les opérations reprennent dans les Aurès : fouilles, contrôles de population et recherches de rebelles.

*Le 22 février vers Tkout, non loin de l'oued Abiod, la CP débarque d'un Sikorsky.*



*Le parachutiste Linderrer, du 1<sup>er</sup> commando.*



*La « 4 » : à l'arrière-plan, le parachutiste Becco du 1<sup>er</sup> commando.*



*Le parachutiste Viallon, du 1<sup>er</sup> commando.*



*Le caporal Rossi sous la neige dans les Aurès.*



*Le caporal Jolly  
et les parachutistes  
Guilien et Lis devant  
des arbres pétrifiés  
par la glace sur un sommet  
des Aurès.*

## QUAND LA CHASSE CHASSE

« Un jour, alors que la compagnie est en opération, je suis resté dans les mechtas en écoute radio. Dans l'après-midi, non loin de nous, des rafales de mitrailleuses ; nous sommes un peu inquiets, l'écho des détonations roule encore dans la vallée quand un T6 surgit à ras du piton. Aussitôt il se met à tourner en rond au-dessus de nous, comme pour nous « dire » quelque chose. Toute liaison radio est impossible et pour le faire comprendre au pilote je brandis mon C9. À chaque passage on peut presque voir la couleur de ses yeux.

L'aviateur comprend notre problème et nous lance quelque chose par le cockpit. C'est un tube freiné par un parachute. Un message à l'intérieur, nous pensons que c'est grave et qu'il se passe quelque chose. Fébrilement je déplie le papier : « avons abattu un gros sanglier à tel endroit, il est pour vous si vous allez le chercher ». Nous éclatons tous de rire en saluant les gars de l'armée de l'air et après un dernier passage en battant des ailes, l'avion disparaît. Le sanglier est récupéré. Ces pilotes, des types super... »

J.-C. Jolly

*Base section dans une mechta en ruine :  
au premier plan, **Lis**, infirmier de la CP,  
derrière le caporal-chef **Bortolato**.  
Au fond, le parachutiste **Jacky Berthaud**,  
à côté le parachutiste **André Oudot**,  
conducteur de Jeep et tireur FM.*

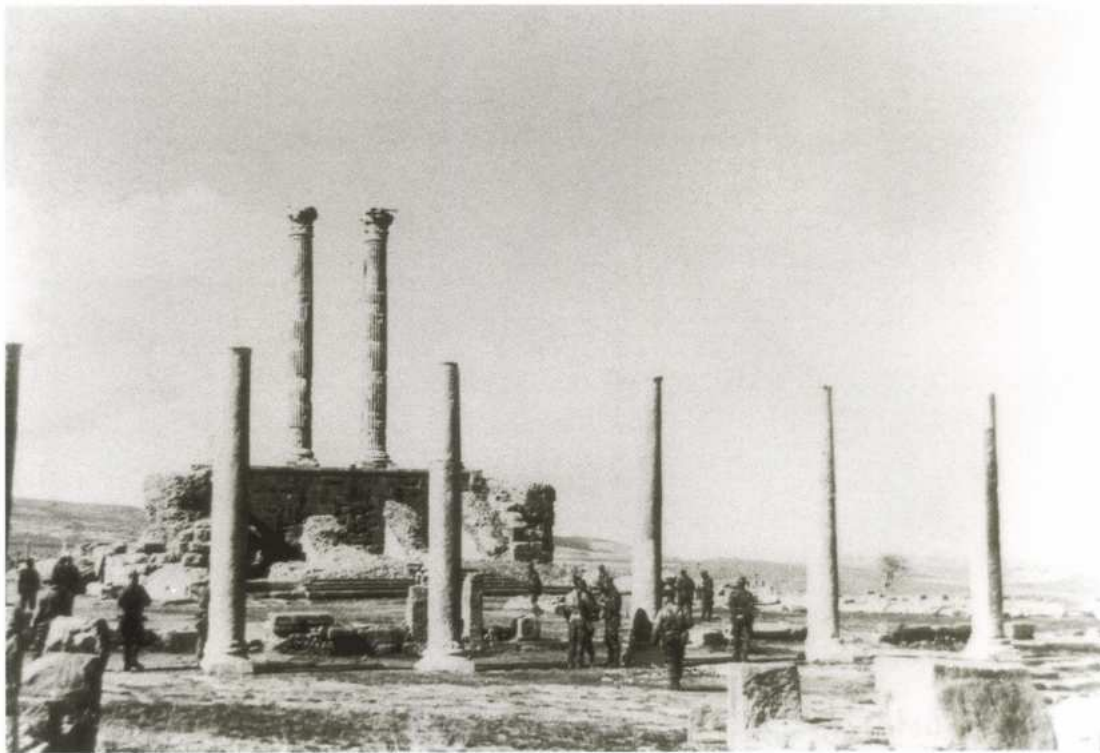


Oudot crapahute avec son AA52, le sac rempli de bandes, sans rechigner, tenace. Décédé en 1989, il repose à Villersexel.

*Coupe TAP dans les Aurès :  
le caporal-chef **Serge Bortolato**, à la tondeuse.*

Bortolato est conducteur de Jeep 75 SR et tireur, à l'occasion coiffeur. Après l'Algérie, il a parcouru l'Europe comme chauffeur routier. Il est retiré aujourd'hui dans l'Isère.





*Retour vers Batna,  
le 24 février,  
en traversant les ruines  
romaines  
de Timgad.*

Sur le plan politique, le référendum se solde par 73 % de oui. Le général Challe demande sa mise à la retraite anticipée et le général Salan s'entretient à Madrid avec le leader contestataire Pierre Poujade.

Le « 8 » s'installe à Batna, mais sa base arrière reste à Saint-Charles à côté de Philippeville.



*Un convoi de la CP  
sur une piste des Aurès :  
à côté de la Jeep,  
le lieutenant Maurice **Remaud**  
qui commande la compagnie  
depuis décembre 1960.*



Les fouilles de mechtas se poursuivent, des caches sont découvertes.

*Au premier plan  
le sergent-chef **Tastet**,  
au fond assis le parachutiste **Guilien** de la CP.*

Le sergent-chef **Tastet**, un ancien d'Indochine, médaillé militaire, est originaire de Tartas dans les Landes. Il a un fort accent et le verbe haut mais dans les coups durs il garde la tête froide.

*Vérification d'identité  
pendant un contrôle de population : à gauche, le parachutiste  
**Jean-Claude Trabalon** de la CP.*

Originaire d'AFN, il parle assez bien l'arabe et sert d'interprète lors des interrogatoires de suspects.

« Nous avons fait une halte près d'une grotte pour casser la croûte mais, par précaution, nous avons jeté un œil dedans. Au fond, il y a un petit boyau et, en l'approchant, nous avons la surprise d'entendre parler arabe. Aussitôt nous « giclons » comme des fusées pour donner l'alerte. Malgré nos sommations, les fellas ne sortent pas. Nous allons récupérer un berger dans la vallée, lui expliquant fermement ce que nous voulons. Nous le faisons descendre dans la grotte au bout d'une corde. Il doit dire aux fellas que s'ils ne sortent pas, ils seront asphyxiés. Le berger est terrorisé mais quelques minutes après les HLL sortent les bras sur la tête. »

J.C. Jolly



Les grottes, très nombreuses, servent de caches, de lieux de bivouac et deviennent souvent des réduits inexpugnables pour les rebelles décidés à résister. La solution extrême est l'emploi d'explosif.

### ORDRE DE BATAILLE AU 1<sup>er</sup> MARS 1961

Chef de corps	Lieutenant-colonel Albert <b>Lenoir</b>
Commandant en second	Chef de bataillon Victor <b>Chaudrut</b>
Chef d'état-major	Chef de bataillon Christian <b>Ducomet</b>
Médecin-chef	Médecin commandant Bernard <b>Nansot</b>

#### 1<sup>re</sup> compagnie

Capitaine Jean-Claude **Hoppenot**  
Lieutenant Bernard **Lescure**

#### 2<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Raymond **Ruellet**  
Lieutenant Christian **Dentin**

#### 3<sup>e</sup> compagnie

Capitaine Jacques **Allaire**

#### 4<sup>e</sup> compagnie

Capitaine François **Ancelin**  
Lieutenant Henri **Salaun**

#### CA

Capitaine Jean **Javelaud**  
Lieutenant Jean **Pharamin**

#### CP

Lieutenant Maurice **Remaud**  
Lieutenant Gilbert **Vilo**

#### CCS

Capitaine Michel **Guillermet**



*Attente d'hélicoptère pour la CP dans les Aurès : debout le caporal Jolly en conversation avec les parachutistes Kessler et Kaboresanna, équipés de panneaux Air-Sol.*

En mars, le gouvernement français et le GPRA (Gouvernement Provisoire de la République Algérienne) manifestent la volonté de se rencontrer en avril à Évian.

À cette nouvelle, les partisans de l'Algérie française comprennent que la France est sur la voie de l'indépendance pour l'Algérie. Les civils s'agitent, se groupent et s'arment. Dans l'armée, certains cadres se posent des questions et sont prêts à tout.

L'ambiance générale est tendue et le FLN accentue ses exactions sur les Européens, particulièrement contre les fermes isolées appartenant aux colons.



*Deux paras africains du « 8 » dans les Aurès.*

Ils ont servi avec une fidélité exemplaire.

« Mon agent de transmission est Goudiaby Kekhanta. Il est aux petits soins avec moi en opération. Soir et matin, il fait chauffer le jus, parfois avec un peu de plastic, quand il ne trouve pas de brindilles. Avant le bivouac, il s'écarte discrètement, choisit méticuleusement un bout de terrain, pas trop en pente et avec un minimum de cailloux (ça c'est compliqué), puis il étend avec soin mon « sac à viande » et m'annonce solennellement « Mon Lieutenant c'est trouvé place pour faire dormir lui ». Il s'éloigne alors un peu et va

se coucher en chien de fusil à quelques mètres de moi. Maurice le radio, un ancien d'Indochine, passe les derniers messages et organise les vacances pour la nuit. Je fais le tour de la section, observe les sentinelles et rejoins « la place pour faire dormir lui ». »

J. de Talhouët



*Le parachutiste Alain Tissot de la 4<sup>e</sup> compagnie (commando) en djellaba, tenue très utilisée en particulier pour sa chaleur en hiver.*



*Le sergent-chef Jacques Jean, chef du 1<sup>er</sup> commando, un prisonnier, le parachutiste Viallon, derrière, debout, les parachutistes Carpeza et Vicat.*



*Sur un sommet des Aurès, une section de la CP.*



*Hiver 1960-1961*

*Retour d'opération dans les environs de Batna, crasseux et barbus, une équipe de la CP à la « pause kaoua ».  
Assis : le caporal Rebando dit « Téquila » ; derrière, les paras Fort (il sera adjudant-chef de gendarmerie) et Baille.  
Debout : le caporal-chef Bortolato, le para Demésy et le caporal Jolly.*



*Le 75 SR en action :  
au premier plan  
le parachutiste **Guilien**,  
au canon le caporal  
**Rebaudo**.*

Le 1<sup>er</sup> avril, départ à pied des compagnies pour mettre en place des embuscades et effectuer des fouilles de terrain. Ces actions se répètent tous les jours, dans le cadre de l'opération *Isère III*. Le régiment rentre périodiquement à Batna pour se remettre en condition afin de repartir le lendemain.



Le 20 avril, le régiment fait route sur Jemmapes, au sud de Philippeville.

L'opération débute immédiatement et des accrochages ont lieu. La CP abat 7 HLL dans un combat bref mais violent, dans le djebel Filfila.

Le 1<sup>er</sup> classe Marcel **Ouedraogo** est touché au visage par une rafale de PM, il meurt sur le coup.

*Le sous-lieutenant **Robert Dji** est tué lui aussi à Bergouda, le 26 avril 1961. Il est le onzième officier du « 8 » tombé en AFN.*

Le 22 avril le « 8 » quitte le secteur de Jemmapes pour rejoindre Saint-Charles.



*Obsèques des tués du djebel Filfila :  
à droite du cercueil  
du sous-lieutenant **Dji**,  
le caporal-chef **Arnaud de Bernède**.*



*Le cercueil du 1<sup>er</sup> classe  
**Marcel Ouedraogo** de la CP.*

« C'est le jour de l'accrochage du djebel Filfila, quand le sous-lieutenant **Dji** et le 1<sup>er</sup> classe **Ouedraogo** sont tués. Je suis avec le sergent-chef **Tastet**, nous progressons lorsqu'une grenade tombe entre nous deux en fusant. Le chef crie « grenade » et ensemble nous plongeons dans les fourrés. La grenade n'explose pas mais je reste coincé à terre, la bretelle de ma musette accrochée à une souche. Les buissons bougent devant moi, de suite je pense aux fellas montant à l'assaut. J'arme ma **MAT 49**, pointe tant bien que mal et au moment où je vais appuyer... le sergent-chef **Tastet** apparaît devant moi, il m'aide à me relever, il tient sa carabine US d'une main et de l'autre... mon chargeur. Je l'ai perdu en tombant.

Nous descendons rejoindre la commandement postée plus bas mais au moment où nous mettons les pieds sur un petit sentier, un fell a la mauvaise idée d'arriver en même temps que nous. Le chef tire le premier, carabine à la hanche, le fell tombe raide mort. Le sergent-chef **Tastet** a continué sa carrière et a terminé adjudant-chef. Il est décédé le 11 novembre 1995 dans les Landes. Je n'ai pas eu le plaisir de le revoir vivant mais je suis allé sur sa tombe le saluer, dans le petit cimetière de Tartas. »

J.-C. Jolly

## LE PUTSCH

Le 22 avril, un événement dont les prémices couvaient depuis longtemps a lieu à Alger.

Les généraux **Challe**, **Jouhaud** et **Zeller** prennent le pouvoir, c'est le putsch.

Ce coup de force a été accompli avec l'aide du 1<sup>er</sup> REP basé à Zéralda (20 kilomètres d'Alger). La ville est investie dans la nuit.

Le 23, le général **de Gaulle** s'adresse à la nation et dénonce ce qu'il appelle un « prononciamiento ».

Le même jour, le général **Salan**, réfugié en Espagne, arrive en AFN pour se rallier au mouvement.

À Saint-Charles, après l'opération du Filfila, les parachutistes apprennent la nouvelle. Les officiers discutent avec le chef de corps. L'attente dure jusqu'au soir et, à 1 h 00 du matin, réveil et départ pour Alger sur ordre du lieutenant-colonel **Lenoir**.

Le 24, le régiment arrive à l'aéroport de Blida. La piste est aussitôt obstruée avec les *Simca* de la « 4 » pour éviter tout décollage vers la France.

De leur côté, les généraux putschistes tentent de rallier le corps d'armée de Constantine (général **Gouraud**) et celui d'Oran (général **Pouilly**). Beaucoup d'unités ne suivront pas, vouant ainsi le putsch à l'échec. Le « 8 » est à Blida sans ordres précis. La confusion règne à Alger.



*Le 23 avril près de Sétif, le régiment est en route pour Alger : le lieutenant **Ball**, le capitaine **Allaire** commandant la « 3 » et le médecin lieutenant **Dourdain**.*

*Au second plan : le para **Mellerin** et le lieutenant **Dentin** de la « 3 », respectivement conducteur et adjoint du capitaine.*

Le général de brigade (cr) **Christian Dentin** a commandé le 6<sup>e</sup> RPIMa (1978-1980). Il est commandeur de la Légion d'honneur en 1987.

Né le 8 mars 1924, **Jacques Allaire** rejoint les rangs de la Résistance, tout juste âgé de vingt ans.

Il effectue trois séjours en Indochine avec les 2<sup>e</sup> BCCP, 5<sup>e</sup> BPC et 6<sup>e</sup> BPC, avec lequel il se bat à Diên Biên Phu. Il sert deux fois en Algérie au 3<sup>e</sup> RPC et au 8<sup>e</sup> RPIMa. Il fait deux séjours outre-mer, à Dakar, au 7<sup>e</sup> RPC (avec lequel il est engagé en Mauritanie en 1958) et au Dahomey.

De retour au « 8 » en 1970, il a la charge de mettre sur pied les premiers engagés du régiment.

Sept fois cité, deux fois blessé, grand invalide de guerre, le colonel **Allaire** est commandeur de la Légion d'honneur.

Le 25 à 7 h 30 toutes les compagnies se déplacent sur Sidi-Ferruch, la base arrière du « 3 », près de Zéralda. Le chef de corps disparaît dans la capitale, sans préciser où il va.

Face à l'anarchie ambiante et aux incertitudes, le chef de bataillon **Chaudrut**, commandant en second, obtient l'ordre par la 25<sup>e</sup> DP de quitter le secteur. À 11 h 30, le « 8 » reprend la route du camp Saint-Charles, sans le lieutenant-colonel **Lenoir**, toujours introuvable.

Le mercredi 26 avril au soir, tout le monde est de retour à la base arrière.

À Alger, les derniers moyens militaires sur lesquels comptent les généraux s'évanouissent.

La marine ne bouge pas, l'armée de l'air non plus. Il n'y aura donc pas d'assaut sur Paris. Le contingent jouera l'inertie et l'hostilité contre la conjuration après le « discours des transistors » du général de Gaulle. Challe décide alors de se rendre. **Zeller**, **Salan** et **Jouhaud** prennent le « maquis » pour rejoindre l'OAS (organisation de l'armée secrète).

Le 27, le général **Autrand** commandant la 25<sup>e</sup> DP se déplace à Philippeville et s'entretient avec les officiers du « 8 ». Dans le reste de l'Algérie, le commandement de l'armée est totalement réorganisé mais le général **Gambiez**, commandant en chef, garde le poste qu'il occupait depuis le mois de février.

Le 28, le lieutenant-colonel **Lenoir** réapparaît au régiment. Affecté nerveusement, il est admis à l'hôpital militaire de Philippeville puis rapatrié.

*Le chef de bataillon Victor Chaudrut  
qui prit le destin du régiment en main et le sortit d'un mauvais pas certain.*

Victor Jean **Chaudrut** est né le 30 août 1914 à Coutras en Gironde. Saint-cyrien de la promotion « Soldat Inconnu » (1936-1938) il est en 1940 à la tête du Corps Franc du 57<sup>e</sup> RI.

Son incroyable audace, qui lui vaut deux palmes sur la croix de guerre, fait de lui le lieutenant le plus décoré de l'armée française. Fait prisonnier, il n'a de cesse que de s'évader au point que les Allemands l'enferment dans la célèbre forteresse disciplinaire de Colditz. Là, avec l'aide d'officiers étrangers, il va se lancer dans le percement d'un tunnel, initiative qui sera reprise pour thème dans le film de *La Grande Évasion*.

Après un séjour à Madagascar (1946-1949) il rejoint la Demi-brigade des parachutistes coloniaux où il aura la particularité d'être le seul à avoir été trois fois chef de corps : du 10<sup>e</sup> BPCP en Indochine en 1953, du 2<sup>e</sup> BPC à Marrakech (1954-1955) avant que le bataillon ne devienne 6<sup>e</sup> RPC et du 4<sup>e</sup> BCCP à Dakar (1956-1958) avant que celui-ci ne devienne 7<sup>e</sup> RPC. Il rejoint le 8<sup>e</sup> RPIMa le 28 août 1960 comme commandant en second. En avril 1961, son attitude droite et courageuse face à un commandement défaillant a pour effet de préserver le régiment. Il doit quitter le service actif le 30 juin 1964.

Titulaire de huit citations (dont trois à l'ordre de l'armée) et de la médaille des évadés, le lieutenant-colonel **Chaudrut** a été fait commandeur de la Légion d'honneur par le colonel **Guilleminot** le 3 juin 1994 dans le quartier Fayolle.

Le colonel **Chaudrut** a assumé la présidence de l'Amicale des anciens du « 8 » de 1983 à 1993.





*Le sous-lieutenant Marcel Audouit, porte-drapeau.*

Le 28 avril, sous le commandement du second, le régiment reprend un rythme normal.

Prise d'armes à Saoudi et défilé des compagnies.

Le 29 avril, départ en opération pour toutes les compagnies au sud-est de Sétif. Le 1<sup>er</sup> mai, le régiment quitte sa zone opérationnelle et retrouve Saint-Charles.

Les 10<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> DP sont dissoutes et regroupées sous l'appellation de 11<sup>e</sup> DLI (division légère d'intervention) dont l'adjoint sera le colonel Fourcade.

Le 1<sup>er</sup> mai, le lieutenant-colonel **Lenoir** est affecté en métropole au GITTOM et rayé des contrôles du « 8 ». L'intérim est assuré par le chef de bataillon **Chaudrut**.

Le 3 mai, départ en opération dans le secteur de Constantine : fouille et recherche de rebelles, contrôle de populations et embuscades de nuit jusqu'au 16 juin. Durant cette période, le régiment a changé plusieurs fois de zones.

Le 8 mai, le lieutenant-colonel **Guy Kohler**, en provenance de la BETAP, est affecté au 8<sup>e</sup> RPIMa pour en prendre le commandement. Pour lui, ce sont des retrouvailles puisqu'il a déjà commandé le régiment, alors 8<sup>e</sup> BPC, de 1954 à 1955.

Le 15 mai, la « 3 » accroche dans un oued après une embuscade. Le sergent **Gérard Péot** est tué.

« Je connaissais **Péot** depuis Bayonne en 1959. J'étais parti avant lui en Algérie car il faisait le peloton pour être sous-officier. Le 15 mai, nous avons crapahuté toute la journée à ratisser un djebel pourri. Le soir, la « 3 » nous relève. Peu de temps après, il y a des coups de feu dans leur secteur. Nous allons aux nouvelles et nous apprenons qu'une section de la « 3 » est tombée dans une embuscade, qu'il y a des blessés et qu'un sergent est tué. J'ai le pressentiment de suite que c'est mon copain **Péot**. J'ai su plus tard qu'au moment de l'attaque, le tireur FM ayant été touché, **Péot** l'avait remplacé pour reprendre le tir. À son tour il fut blessé mais continua à servir le FM jusqu'à ce qu'une seconde blessure lui soit fatale. Plus tard, sa compagnie donna son nom à une de ses *Jeep* et cela me faisait drôle de croiser cette voiture avec le nom de mon copain dessus. »

J.-C. Jolly

À Alger, les attentats ne cessent pas, l'insécurité règne, les règlements de compte sont nombreux.

Le 20 mai, les pourparlers entre le gouvernement français et le GPRA s'ouvrent à Évian. Le général **de Gaulle** décrète un cessez-le-feu unilatéral. Les Français ne pourront tirer que s'ils sont attaqués, c'est l'IOO (interruption des opérations offensives).

Les maquis et l'organisation politico-administrative du FLN se reconstituent rapidement.

Au « 8 », le chef de corps fait le tour des compagnies pour donner les nouvelles consignes. Embuscades et opérations sont démontées. Elles reprennent pourtant le 24 et d'autres HLL sont abattus. Le 12 juin, la « 2 » tombe dans une embuscade, elle a deux tués : le 1<sup>er</sup> classe **Jean-Marie Guigon** et le parachutiste **Claude Gonzalès**. Ils sont les derniers parachutistes du « 8 » à tomber en Algérie.



*Le groupe commandement de la section de protection :  
debout à gauche avec le béret, l'adjudant Michel Alikoff (ancien du 8<sup>e</sup> BPC, 1951-1953), chef de section ;  
accroupi à droite, le sergent-chef Durr, SOA.*

La section de protection est à la disposition du chef de corps, directement aux ordres du second (chef de bataillon Chaudrut).

Elle est successivement commandée par l'adjudant-chef Coblott, l'adjudant-chef Baroyer, le sergent-chef Durr, l'adjudant Carrère, le sergent Guiol (intérim) et l'adjudant Alikoff.



*La section de protection au repos au sud de Djidjelli.*



Jun 1961, le long du barrage tunisien,  
le sergent Lancione dirige un exercice de tir au canon de 57 SR.

OFFICIERS, SOLDATS FRANCAIS !

-0-

## LE BARRAGE EST VOTRE CIMETIERE

### DERNIERES NOUVELLES :

Entre Lacroix et Roum-El-Scuk, au cours de la nuit du 21 Janvier 1961 des commandos de l'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE ALGERIENNE investissent 11 blockhaus, interceptant et détruisent 14 blindés.

Le 22 Janvier, l'ALN abattait 3 chasseurs et détruisait le poste militaire de Liafcha en grande partie.

### RESULTATS :

Les membres de deux équipages de blindés sont faits prisonniers par l'ALN ; le Sous-lieutenant BIHOULX Alain, chef de voiture, a été tué comme nombre de troupiers; 1 mitrailleuse 12,7, 3 mitrailleuses 30, une mitrailleuse AA 52, 7 MAT 49, 3 fusil garant, 1 carabine US, 1 PA, MAC 50, un important lot de munitions, de VB et de grenades furent récupérés. 3 kms de barbelés sont détruits.

## IL EST PRIS CELUI QUI CROYAIT PRENDRE

OFFICIERS, SOLDATS FRANCAIS !

Tous les jours vous êtes désignés pour effectuer des patrouilles de "surveillance" le long des réseaux.

- \* Ces patrouilles durent un quart-d'heure,
- \* Ces patrouilles se termineront votre mort.

Tract FLN déposé à l'intention du « 8 » près de la frontière tunisienne.

« Depuis l'ouverture de la conférence d'Évian en mai, les opérations d'envergure ont été stoppées. Nous vivons une phase du conflit assez ambiguë baptisée IOO (interruption des opérations offensives), à savoir que nous n'avons plus aucune initiative face à l'ennemi et que l'usage des armes n'est autorisé qu'en cas de riposte à une agression caractérisée. Une forme de légitime défense en quelque sorte ! Situation difficile à vivre pour un régiment para et ce d'autant plus que tout accrochage est suivi d'une enquête de gendarmerie afin de vérifier le respect des consignes.

Le 8<sup>e</sup> RPIMa, commandé depuis quelques semaines par le lieutenant-colonel **Kohler**, est implanté en Petite Kabylie, région de Bougie Djidjelli, la 2<sup>e</sup> compagnie est en bordure de la forêt d'Ouizane. Région superbe, très boisée, très bahunée, où les maquis FLN restent solidement implantés. Au niveau des unités nous « nomadisons » selon le terme consacré ; patrouilles, embuscades, « choufs », constituent le lot quotidien de nos activités.

Le PC régimentaire est à une douzaine de kilomètres du bivouac de la « 2 ». Les liaisons menées soit par le commandant de compagnie, soit par son adjoint, voire par l'adjudant de compagnie selon leur objet, sont fréquentes mais irrégulières.

Le 12 juin matin, une de ces liaisons prend la route. Dans la *Jeep* prennent place Jean-Marie **Guigon**, mon conducteur, **Llong**, mon adjudant de compagnie, mon radio et un voltigeur, jeune pied-noir. Un 4 x 4 de protection les accompagnent avec un caporal et huit hommes. La compagnie, comme chaque jour, est dispersée : une section en patrouille, une section en chouf sur les crêtes, le reliquat à l'instruction et à l'aménagement du bivouac.

Il y a quelques deux heures que la liaison est partie quand, soudain, un déluge de feu, signe caractéristique de l'embuscade, se déclenche à une distance d'environ 2 kilomètres du bivouac, en direction du PC. Sans aucun doute nos véhicules se sont faits prendre à parti sur le chemin du retour.

Laisant une section de garde sur place, je rameute tout l'effectif disponible à grands coups de gueule et, avec mon fidèle adjoint le lieutenant **Lescure**, nous bondissons au pas de charge vers le lieu présumé de l'accrochage. Les armes se sont tuées. Le silence après l'enfer est souvent mauvais présage. Soudain sur la piste surgit en courant l'adjudant **Llong**, le visage défait, les deux bras en sang (une balle dans chaque). « Ils sont tous morts me souffle-t-il ». Je lui donne une équipe pour le ramener au bivouac et envoie la demande d'EVASAN au PC.

Après une vingtaine de minutes de course effrénée, nous arrivons sur les lieux de l'embuscade où nous attend un spectacle de désolation : la *Jeep* est en équilibre sur le fossé, mon chauffeur et le voltigeur d'accompagnement ont été tués sur le coup, je leur ferme les yeux ; le radio grièvement blessé râle, écroulé sur son poste (on lui relèvera neuf impacts de 9 mm mais il s'en sortira). À une centaine de mètres en retrait, le 4 x 4 est intact ; les voltigeurs qui protégeaient la *Jeep* sortent des fourrés ; le caporal me rend compte alors que mon adjoint ratisse les abords de la piste.

« La *Jeep* a été prise à parti au débouché du virage par un élément placé à 100 mètres dans l'axe. Dès le déclenchement du tir, j'ai fait stopper le 4 x 4 et entraîné mes hommes sous les couverts en hurlant et en tirant au jugé jusqu'à hauteur de la *Jeep*. Les fells ont dû décrocher immédiatement car nous n'avons subi aucune riposte. »



Jean-Marie Guigon.

Je le félicite et le ferai citer, car sans son esprit d'initiative, le radio aurait sans doute été achevé, le poste et l'armement dérobés. Néanmoins, le bilan reste lourd et je reste désemparé et fou de rage devant cette jeunesse anéantie. L'opération lancée au niveau régimentaire avec plusieurs compagnies restera vaine sur un terrain aussi difficile.

Jean-Marie Guigon était un jeune appelé, enfant du Jura, qui terminait son service en juillet. Il n'avait pas vingt ans. Très bon voltigeur, excellent esprit, toujours disponible, je l'avais assis au volant de ma *Jeep* afin de le faire souffler avant sa libération et le récompenser pour les services rendus. Le poste de conducteur du commandant de compagnie est une fonction privilégiée au sein de laquelle se crée un certain climat fait de confiance et de confidentialité.

De retour à Nancy, j'ai assisté en juillet, après le rapatriement du corps, aux obsèques de Jean-Marie Guigon dans son petit village natal du Jura. C'est avec la tripe nouée et la gorge serrée que j'ai prononcé son éloge funèbre devant une famille et une foule bouleversées. Je retrouvais la même émotion, ressentie un mois plus tôt, lors de l'inhumation, en terre algérienne, de son jeune camarade pied-noir, tué à ses côtés dans les mêmes circonstances.

Ce 12 juin 1961 restera toujours la journée noire de mon commandement, comme lieutenant, à la tête de la 2<sup>e</sup> compagnie du 8<sup>e</sup> RPIMa (octobre 1960 – mars 1962). »

R. Ruellet

Le 16 juin, le régiment retrouve à Philippeville le camp Jeanne d'Arc.

Séances de sauts, tirs et permissions de spectacle s'enchaînent jusqu'au 21.

Le 22 juin, les premières reconnaissances de la nouvelle zone d'action sont effectuées par l'état-major du régiment.

Le 23, toutes les unités partent vers leurs zones opérationnelles, le long du barrage électrifié, dans la région de Lamy, au nord-est de Souk Ahras.

Mission : empêcher les passages de bandes rebelles venant de Tunisie.



*Au centre, la silhouette caractéristique du capitaine Ancelin, commandant la « 4 ».*

Le capitaine **Ancelin** dira après le putsch « mieux vaut laisser filer un fell et ramener tous nos gars en France que de prendre des risques inutiles : les carottes sont cuites, l'Algérie sera indépendante. »

« Le moral des cadres n'est pas fameux. Profondément anti-gaulliste, anti CRS, anti-gendarme nous faisons l'essentiel, non pas pour la France, mais pour la casquette et, nous les sergents, nous pensons aller en Amérique du sud monter des élevages de poules. »

J. Lastennet

Les unités ratissent le djebel sans discontinuer sous une chaleur torride.



*La commandement de la CP pendant une pause : les parachutistes **Guilien**, tireur d'élite et **Bertrand** (DF au ceinturon), le caporal **Rebaudo** assis, derrière lui le caporal **Jolly** et **Lis**, l'infirmier.*

Si le cessez-le-feu unilatéral est en vigueur, le « 8 » n'en continue pas moins à chasser le rebelle et même à passer illégalement en Tunisie.



*Une patrouille de la CP revient en territoire algérien, guidée par un militaire du barrage pour éviter les mines. Pas de musette, uniquement de l'eau, des munitions et l'armement individuel pour être plus léger.*

« La nuit venue, les militaires du barrage éteignent les projecteurs sur plusieurs centaines de mètres pour nous permettre un passage discret. Nous entrons alors en Tunisie. Devant nous au loin, des montagnes que nous appelons les « trois pucelles ». Le but de la manœuvre est de mettre en place des « choufs » près des camps d'entraînements du FLN pour obtenir des renseignements et prévoir leur passage en Algérie.

La journée se passe, planqués, camouflés, sans fumer, sans bouger, car les bergers tunisiens et leurs chiens dans la vallée peuvent très bien nous repérer... alors là !

Une fois, lors d'une intrusion au petit matin, des obus tombent entre le barrage et nous. Un instant nous pensons que c'est l'artillerie française de Lamy qui tire un peu court, mais nous comprenons vite que c'est plutôt les fells qui tirent un peu long et règlent leur tir sur nous. Pas de casse ce jour-là à la CP, mais chez les fells oui, car notre artillerie a vite donné de la voix.

Le retour en Algérie est assez rapide... »

J.-C. Jolly



Sur le plan juridique, la « guerre d'Algérie » n'est pas considérée comme une guerre, mais comme une suite d'opérations de maintien de l'ordre, puisqu'elle est territoire français.

Ceci explique l'absence de récompenses purement militaires (citations collectives, fourragères) pour les régiments.

*Les récompenses existent pourtant  
mais sous forme de lettres de félicitations,  
comme celle-ci, évoquant le djebel Tarf.*

Le 8<sup>e</sup> RPC et le 8<sup>e</sup> RPIMa furent gratifiés de onze lettres de ce type pour les opérations majeures.

Témoignages de satisfaction et lettres de félicitations peuvent être assimilés aux citations collectives décernées sur les théâtres d'opérations.

Le 2 juillet, M. Pierre Messmer, ministre des Armées, visite le « 8 ». Il annonce le retour du régiment dans l'hexagone. Le camp opérationnel est démonté.

Le 3 juillet, tout le régiment retourne à Saint-Charles.

Le 4 juillet, un élément précurseur de 5 sous-officiers, 2 hommes de troupe et 2 *Jeep* gagnent la France par voie maritime.

Le 5 juillet, 1 officier et 2 sous-officiers prennent l'avion pour Metz. La future garnison du 8<sup>e</sup> RPIMa sera Nancy en Meurthe-et-Moselle.

Le 6 juillet, le premier gros détachement quitte l'Algérie avec le capitaine Jean **Lantrua**, chef d'état-major : 179 hommes et 102 véhicules. Le 9 juillet ils sont à Nancy et prennent en compte le quartier Drouot.

Le 8 juillet, le chef de corps, l'état-major et le gros du régiment, au total 836 hommes embarquent à Bône sur le *S/S Ville de Marseille*.



*Le général Ailleret préside le pot de départ à Bône, le 8 juillet.*

*Port de Bône :  
embarquement du gros du régiment  
sur le Ville de Marseille.*

Le 8<sup>e</sup> RPIMa quitte définitivement l'Algérie et, pour la première fois depuis sa création en 1951, va tenir garnison dans la mère-patrie.



Sur la brèche en Algérie dès novembre 1954 à l'occasion de la Toussaint rouge qui embrase soudainement le Maghreb, le « 8 » est reconstitué définitivement en mai 1956.

Engagé essentiellement dans le Constantinois, il réalise en cinq ans un remarquable bilan, l'un des plus beaux opérés par les régiments d'intervention : 2734 rebelles mis hors de combat, 16 mitrailleuses, 18 fusils-mitrailleurs et 890 armes individuelles récupérés. Ces chiffres montrent qu'il s'agissait bien d'une guerre.

Mais déçu et amer, il doit abandonner la terre d'Algérie sur laquelle 125 des siens sont tombés : 11 officiers, 21 sous-officiers et 93 parachutistes sont morts là-bas « pour la France ».

Il redécouvre la mère-patrie que, dans sa courte existence, il a à peine connue.





